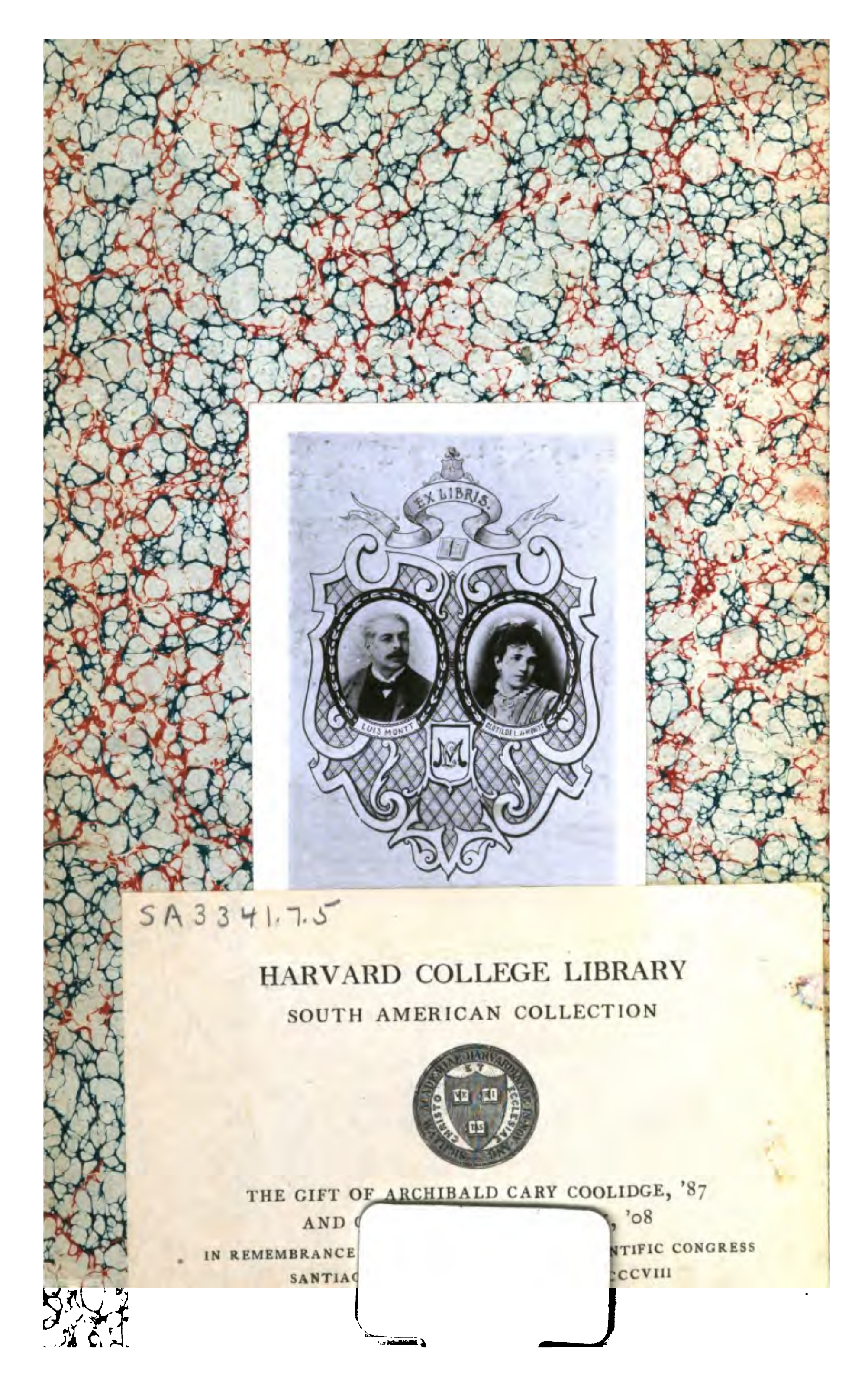
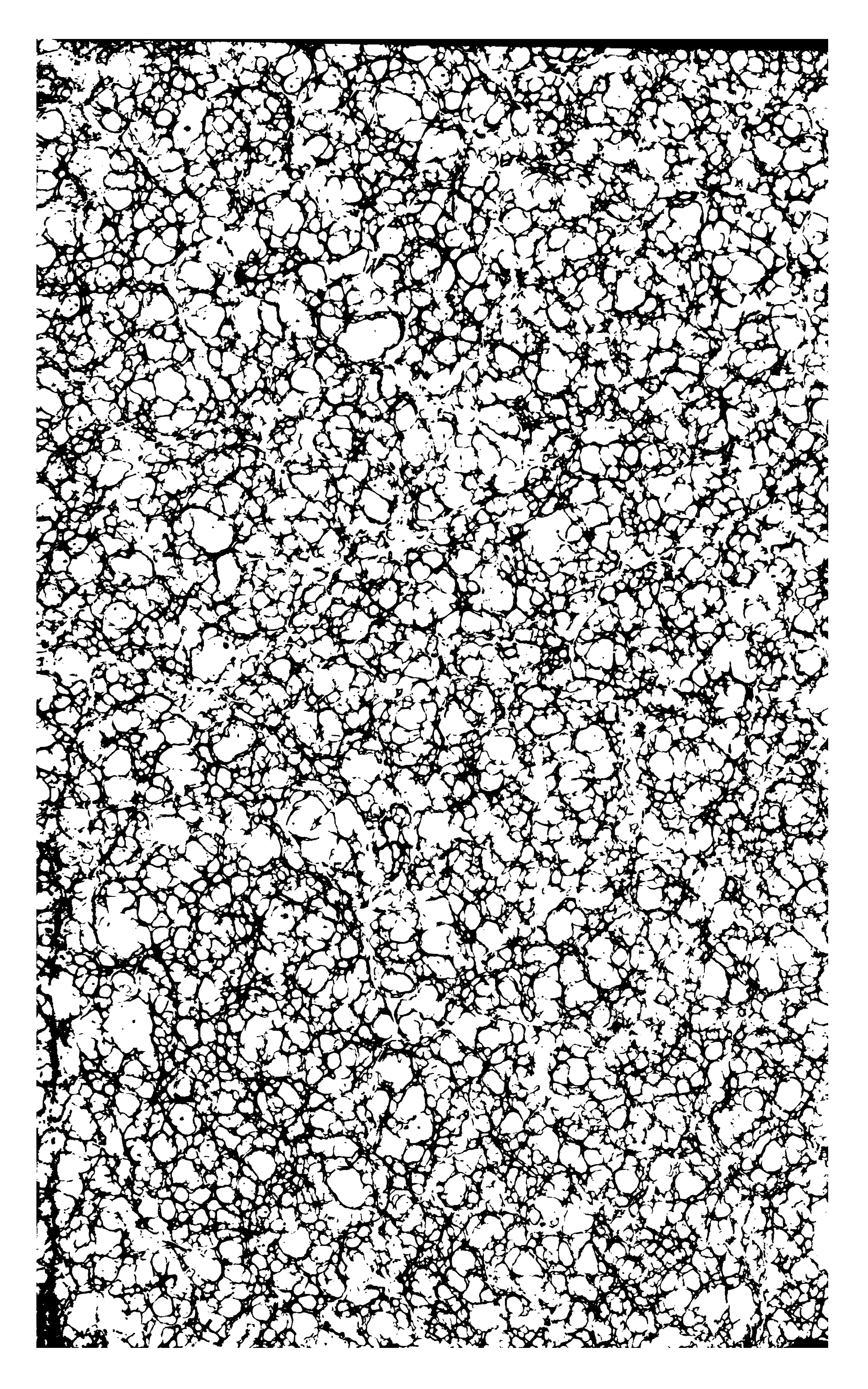

EX LIBRIS.
LUIS MONTT
CLOTILDE L. de MONTT
SA 3341.7.5
HARVARD COLLEGE LIBRARY
SOUTH AMERICAN COLLECTION
VE RI TAS
THE GIFT OF ARCHIBALD CARY COOLIDGE, '87
AND
, '08
IN REMEMBRANCE
CONGRESS



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

XIII.

HISTOIRE

DES CHICHIMÈQUES

OU

DES ANCIENS ROIS DE TEZCUCO,

PAR DON FERNANDO D'ALVA IXTLILXOCHITL,

TRADUITE SUR LE MANUSCRIT ESPAGNOL.

Seconde partie.

INÉDITE.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, Nº 23.

M. DCCC XL.

HISTOIRE
DES CHICHIMÈQUES,
OU
DES ANCIENS ROIS DE TEZCUCO,

PAR D. FERNANDO D'ALVA IXTLILXOCHITL,

TRADUITE SUR LE MANUSCRIT ESPAGNOL.

SECONDE PARTIE.

INÉDITE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE L.

Couronnement du très-sage et très-prudent Netzahualpiltzintli-Acamapixtli.

Aussitôt après la mort de Netzahualcoyotzin, ses funérailles furent célébrées avec pompe et majesté selon les rites mexicains, qu'il est inutile de rapporter parce qu'on en trouve la description dans différents auteurs modernes. Ce fut le second empereur Chichimèque

dont les funérailles furent célébrées selon ces rites; elles eurent lieu en présence des rois Axayacatzin de Mexico, Chimalpopocatzin de Tlacopan, d'un grand nombre de seigneurs, des ambassadeurs des républiques de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Chololan, ainsi que d'un grand nombre de souverains étrangers, et même ennemis; car il était d'usage dans des occasions semblables de les y inviter, et de donner un sauf-conduit à leurs ambassadeurs. C'étaient surtout ceux de Michoacan, Panuco et Tequantepec.

Pendant cette cérémonie les frères du jeune prince, et particulièrement les trois dont j'ai fait mention plus haut, qui avaient été chargés de la régence, cherchèrent à le supplanter et à se faire proclamer à sa place. Mais les deux rois de Mexico et de Tlacopan, auxquels appartenait l'élection de leur collègue à l'empire, ayant pénétré leur dessein, résolurent d'emmener avec eux à Mexico Netzahualpiltzintli et ses trois frères, ainsi qu'Acapioltzin.

Ils ordonnèrent à tous les seigneurs de se rendre dans cette ville où l'on devait décider le choix le plus convenable au bien du pays, et prêter serment au nouveau roi. Aussitôt qu'il fut arrivé à Mexico, Axayacatzin fit asseoir Netzahualpiltzintli et les quatre princes dans une salle qui précédait celle du conseil, sur des siéges égaux, et après eux tous les chefs et les seigneurs de Tezcuco. Deux orateurs habiles, choisis par les rois de Mexico et de Tlacopan, entrèrent ensuite dans cette salle, et après leur avoir donné la bienvenue, ils leur annoncèrent que les deux rois avaient hâte de choisir un chef de l'empire pour remplacer celui qui venait de mourir; et que pour mettre un terme à toutes les querelles et à toutes les prétentions ils choisiraient celui dont les droits leur paraîtraient les mieux établis. Après avoir longtemps parlé dans ce sens, ils furent remplacés par les capitaines généraux des deux rois, accompagnés de plusieurs seigneurs d'un

rang élevé qui apportaient les insignes et les ornements dont on avait coutume de revêtir les rois quand on leur prêtait serment. Ils étaient suivis par les deux rois. Les capitaines généraux prirent dans leurs bras le jeune Netzahualpiltzintli et l'emportèrent dans la salle du conseil, où les deux rois le placèrent sur un trône, le revêtirent des ornements royaux, le couronnèrent, lui remirent les insignes de sa dignité, et le proclamèrent roi de Tezcuco, suprême seigneur des Chichimèques et l'un des trois chefs de l'empire. Quand il eut reçu les félicitations de tout le monde, chacun prit place selon son rang et son ancienneté, et l'on commença les fêtes et les réjouissances à la grande satisfaction de tout l'empire. On supprima cependant, à cause de la jeunesse du roi, une partie des cérémonies religieuses qui avaient ordinairement lieu à cette occasion, et elles ne furent célébrées qu'à une époque postérieure. Ses trois frères Ichautlatoatzin, Xochiquetzaltzin et He-

cahuchuetzin, voyant leurs espérances trompées par le choix des deux rois, se retirèrent navrés de douleur et sans prendre congé dans la ville de Tezcuco. Quand Netzahualpiltzintli eut passé quelques jours à Mexico, il revint à Tezcuco avec les deux rois ses oncles, accompagnés d'une suite nombreuse, et on y célébra de nouvelles fêtes. Pendant le règne de Netzahualcoyotzin et le commencement de celui de son fils, le roi Axayacatzin habita presque toujours la ville de Tezcuco qu'il aimait, et dont le climat lui convenait davantage.

CHAPITRE LI.

Guerre d'Axayacatzin, roi de Mexico, contre Moquihuitzin, roi de Tlatelolco, et ses alliés (1).

Dès que Netzahualcoyotzin fut mort, quelques seigneurs de l'empire, comme Moquihuitzin de Tlatelolco, Xilomantzin de Culhuacan, et quelques-uns de leurs parents, se

(1) Les rois de Tlatelolco furent Quauhquauhpitzahuac, qui

révoltèrent et refusèrent d'obéir au roi Axayacatzin leur suzerain ; il est vrai qu'ils ne lui payaient ni tribut ni redevances. Mais cependan ils étaient de race mexicaine et ses sujets. Il leur fut facile de secouer le joug, car à cette époque leur pouvoir était bien établi, et il ne leur manquait que l'investiture pour être souverains, comme cela est constaté par les chants que répètent encore aujourd'hui les naturels dans leurs fêtes et dans leurs danses. Axayacatzin envoya des ambassadeurs à ses deux collègues pour les avertir de cette révolte et leur demander du secours, leur représentant que si l'on ne réduisait pas les rebelles, l'empire était sur le point de se perdre. Les deux rois rassemblèrent en effet leur armée, et se réunirent au jour fixé avec celle des Mexicains. Ils pénétrèrent sans beaucoup de difficulté dans Tlatelolco

régna 62 ans ; Tlacateutl, 38 ; Quauhtlacoa, 38, et Moquihuitz, qui était sur le trône depuis neuf ans quand il fut tué par les Mexicains. (*Sakagun*, liv. VIII, chap. II.)

et tuèrent une grande partie des habitants. Moquihuitzin se fortifia dans le grand temple, et s'y défendit longtemps; mais il fut forcé dans ce dernier retranchement. On le jeta du haut de la tour, et son corps fut mis en pièces. On châtia ensuite sévèrement ceux qui avaient pris part à sa révolte; c'étaient Xilomantzin, seigneur de Culhuacan, Zoanenemitl de Cuitlahuac, Tlatolatl et Quauhiacatl de Huitzilopochco. Ce châtiment imposa à tous les seigneurs de l'empire, et depuis ce temps ils se montrèrent très-soumis aux trois chefs. Cette révolte eut lieu la seconde année du règne de Netzahualpiltzintli, la sixième de celui d'Axayacatzin, dans l'année Chicome Calli qui correspond à 1463.

CHAPITRE LII.

—

Commencement du règne de Netzahualpiltzintli. — Prudence et sagesse que Dieu lui donna dès son enfance, et qui sont très-vantées par les auteurs.

La concubine favorite de Netzahualcoyotzin était, comme je l'ai dit, celle qui voulait procurer à ses enfants les places les plus honorables, et elle essaya même de les faire déclarer héritiers de l'empire; c'est pourquoi elle avait toujours cherché à faire périr les enfants que

le roi avait eus avec une princesse mexicaine, comme nous l'avons vu à l'égard du prince Tetzauhpiltzintli dont elle trama la perte. Dès que Netzahualpiltzintli fut monté sur le trône, il donna au fils aîné de cette concubine, qui n'avait aucun rang et ne possédait que quelques villages, la ville de Chiauhtla avec quelques territoires conquis, ce qui le plaça au rang des quatorze grands de l'empire des Aculhuas. De cette manière il gagna entièrement cette femme, qui s'opposa même aux desseins ambitieux de ses deux autres fils, Xochiquetzaltzin et Hecahuehuetzin.

Le prince Axoquentzin, qui avait eu la plus grande part à la conquête de la province de Chalco, voyant que le jeune roi était très-disposé à bien traiter ses frères, alla lui demander la récompense des services qu'il avait rendus au roi son père, qui ne lui avait encore rien donné parce qu'il était trop jeune. Après avoir écouté la demande de son frère, le jeune roi, sans laisser à Acapioltzin qu'on

lui avait donné pour tuteur le temps de parler, fit appeler un peintre, un architecte, un maçon et un charpentier, leur ordonna de se rendre à Chalco pour y examiner le palais de Toteozitecuhtli, roi de cette province, et de lui en rendre un compte exact, chacun selon sa profession, dans un délai qu'il leur fixa. Quand ils furent de retour, le roi leur désigna un des endroits les mieux situés de Tezcuco, et leur ordonna de construire un palais absolument semblable pour le prince Axoquentzin; il lui accorda en outre plusieurs villages dans la province de Chalco et dans d'autres. A dater de ce moment, Netzahualpiltzintli commença à gouverner seul avec tant de prudence et de sagacité, que tout le monde en était étonné. Il en fut de même pendant les quarante quatre années que dura son règne; il reçut toujours avec amour et confiance les avis de son frère Acapioltzin et de son conseil.

CHAPITRE LIII.

—

Guerres et conquêtes des trois chefs de l'empire. — Mort de Xihuitltemoc, seigneur de Xochimilco.

Parmi les chefs qui aidèrent Axayacatzin dans sa guerre contre le roi de Tlatelolco et ses alliés, on distinguait Xihuitltemoc, seigneur de Xochimilco, vaillant capitaine et très-habile joueur de balle, ce qui fut cause de sa perte. Après l'heureux succès de cette

campagne, Axayacatzin fit célébrer des fêtes pour divertir ceux qui étaient venus à son secours. Il y eut entre autres un grand jeu de balle auquel le roi avait de grandes prétentions, quoique Xihuitltemoc fût beaucoup plus adroit que lui. Le roi, dépité de toujours perdre, voulut risquer un grand coup et joua le marché et le lac de Mexico contre un jardin que son adversaire possédait à Xochimilco. Celui-ci, sans craindre la colère du roi, accepta l'enjeu et le gagna facilement. Axayacatzin, poussé à bout, ne pensa plus qu'à se venger. Xihuitltemoc étant retourné chez lui le lendemain, il lui envoya quelques soldats de sa garde sous prétexte de lui faire une visite et de lui porter une partie du revenu du lac et du marché de Mexico; mais au moment où ils le saluaient, ils lui jetèrent au cou une guirlande de fleurs dans laquelle ils avaient caché une corde et l'étranglèrent ainsi à l'aide de quelques seigneurs de Xochimilco. Cette sévérité imposa aux autres seigneurs,

et tous redoutèrent depuis lors d'offenser le roi.

Les trois rois ayant réuni leur armée, marchèrent contre les habitants de la province de Matlaltzinco, les vainquirent et peuplèrent avec les prisonniers la ville de Xalatlahuco. Ils marchèrent ensuite contre les Ocuiltecas et les Otomies, et soumirent toutes les provinces habitées par les trois nations, Otomies, Mazahuas et Matlaltzincas, qui contiennent les villes de Xiquipilco, Xocotitlan, Xilotepec, Teuhtenanco, Tlacotepec, Calimayan, Amatepec et Tolocan. Mais ils eurent beaucoup de peine à réduire ces trois nations, car elles sont très-belliqueuses. Ce fut Xiquipilco qui fit la plus vigoureuse résistance; le roi Axayacatzin y courut le plus grand danger : Tlilquetzpalli, seigneur de cette province et vaillant capitaine, le serra de si près qu'après lui avoir porté plusieurs coups il le blessa grièvement à la cuisse et le fit tomber. Il allait l'achever, si Quetzalmamalitzin, un des quatorze grands

de Tezcuco et capitaine général de l'armée, ne fût venu à son secours; il se précipita hardiment au milieu des ennemis et délivra le roi de Mexico. Tlilquetzpalli fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres vaillants capitaines et plus de douze mille guerriers. Les troupes impériales, au contraire, ne perdirent pas plus de mille hommes. Axayacatzin guérit de ses blessures, mais il resta boiteux toute sa vie. Quand les trois rois eurent partagé entre eux le pays conquis, ils accordèrent des récompenses aux chefs qui les avaient accompagnés et leur donnèrent des villages et des terres. Quetzalmamalitzin, seigneur du Teotihuacan, un des grands de Tezcuco et capitaine général de l'armée, reçut en outre des trois rois, pour armes et devise, la cuisse d'un roi d'où sortaient des flammes de feu, en mémoire de la délivrance d'Axayacatzin. Acapioltzin, tuteur du roi de Mexico, reçut pour armes et devise trois drapeaux d'or et de plumes et trois têtes de même. Nocahuihqui fut nommé seigneur

de Xatlahauhca. Beaucoup d'autres chefs reçurent des armes relatives aux exploits par lesquels ils s'étaient distingués.

Après avoir laissé dans les provinces conquises les garnisons nécessaires, les rois reprirent le chemin de leurs états, et quand ils furent arrivés à Mexico, ils sacrifièrent dans le grand temple tous les prisonniers qu'ils avaient faits dans cette guerre. Le roi de Tezcuco eut pour sa part la vallée de Tolocan, Maxtlacan, Cohuitzinco et d'autres villes qui lui payaient chaque année huit cents charges d'étoffes fines travaillées de diverses couleurs, en poil de lapin; trois cent soixante-dix charges, plus sept pièces de couvre-pieds en plumes, ce qui fait en tout 25,607 pièces d'étoffes de diverses espèces, sans les bijoux d'or et les ornements de plumes fines. Chaque village cultivait encore annuellement pour lui un champ de maïs qui en produisait une grande quantité. Ce fut un certain Yaotl qui fut nommé majordome et receveur de tous

les tributs. L'on donna aussi aux rois de Mexico et de Tlacopan une partie des tributs qui, d'après les registres royaux, paraît en avoir formé le cinquième.

CHAPITRE LIV.

—

Mort d'Axayacatzin. — Il a pour successeur Tiçotzicatzin. — Enfants de ces deux rois.

Axayacatzin, roi de Mexico, mourut, après un règne de quatorze ans, de la même maladie que Netzahualcoyotzin. Il fut très-regretté par ses sujets, car c'était un des princes les plus braves qui eussent régné à Mexico; il n'eut de supérieur que le grand Motecuhzomatzin pre-



mier du nom. Comme on peut le voir dans les histoires qui ont traité de la vie de ce prince, quand on lui eut fait de magnifiques obsèques, Chimalpopocatzin et Netzahualpiltzintli réunirent les électeurs et furent unanimement d'avis de proclamer à sa place Tiçotzicatzin qui fut le septième roi de Mexico; il était frère du feu roi, fils de Tezozomoc et petit-fils de Motecuhzomatzin; ce dernier n'avait eu qu'une seule fille légitime, qui eut de Tezozomoc trois fils qui régnèrent l'un après l'autre, savoir : Axayacatzin, Tiçotzicatzin, dont nous parlons maintenant, et Ahuitzotzin qui lui succéda. Tiçotzicatzin fut proclamé et reçut le serment de ses vassaux avec les mêmes cérémonies que ses ancêtres, et Ahuitzotzin, son frère cadet, le remplaça dans sa charge de gouverneur et capitaine général des Mexicains.

Je parlerai maintenant de la postérité d'Axayacatzin. Techotlalatzin, second seigneur d'Iztapalapan, fils de Cuitlahuatzin, premier du nom, épousa Izcoatzin, dont il eut Tizaca-

pantzin, seigneur de Xilomenco. (Une des femmes ou concubines du roi Netzahualpiltzintli était de cette maison; elle devint mère de Cacama.) Cuitlahuatzin, qui hérita de la seigneurie d'Iztacpalapan après la mort de son aïeul Techotlalatzin, fut ensuite roi de Mexico. Le troisième fut Motecuhzoma, qui monta aussi sur le trône de Mexico et régnait lors de l'arrivée des Espagnols. Il eut d'une autre femme, qui selon l'opinion commune était la reine son épouse légitime, Macuilmalinaltzin, qui devait être son héritier à l'empire, Tlacahuepantzin, Metzin, Matlatzica Mantzin, et une fille qui fut l'épouse de Netzahualpiltzintli et fut exécutée pour cause d'adultère. Axayacatzin eut encore Tezozomoc, père de D. Diego Huanitzin Iztlicuechahuac, seigneur de Tula, Matlaltzincatl, Zezepactic et Teyolpachoz. Le roi Tiçotzicatzin fut père de Tezcalpopocatzin père de D. Diego Tihuezquititzin, qui fut aussi seigneur de Mexico, et de Yaotzin Amaquemetzin.



CHAPITRE LV.

—

Première expédition du roi Netzahualpiltzintli contre les habitants d'Ahuilizapan, Tototlan, Oztocticpac et autres provinces de la côte de la mer du Nord.

Chaque jour paraissait mille années au roi Netzahualpiltzintli, tant il était pressé de livrer des batailles et de tenter la fortune. Il se plaignait de sa jeunesse, s'exerçait tous les jours au maniement des armes, et visitait chaque jour les salles du

palais qui renfermaient les armures et les enseignes avec lesquelles son père avait soumis la plus grande partie de l'empire. Mais aucune ne lui allait, ce qui le remplissait de tristesse. Il ne voulait plus ni revêtir les insignes royaux, ni se faire servir avec pompe. Il fallait que ses instituteurs l'y forçassent. Au lieu de dormir dans son lit de parade, il se couchait par terre comme le dernier de ses serviteurs. Il fut trouvé ainsi par ses frères aînés et quelques seigneurs qui vinrent le visiter un matin. Ils lui en firent des reproches. On voit dans les histoires ces seigneurs qui entrent dans l'appartement du roi et le trouvent couché par terre, couvert d'un manteau comme ceux dont se servaient les pauvres; l'un d'eux, le prenant pour un page, le repoussa du pied et lui reprocha sa négligence. Mais quand il eut aperçu sa figure, celui qui lui avait fait cet affront le releva en lui demandant humblement pardon. Ils le placèrent sur son

trône, et après l'avoir entretenu des affaires publiques ils commencèrent à lui faire des représentations, en lui disant que ses sujets étaient très-mécontents de ce qu'il n'eût encore assisté à aucune bataille, car quand ils allaient à la guerre avec les Mexicains et les Tecpanèques, ceux-ci se moquaient d'eux, en disant que les Aculhuas avaient pour roi un blanc-bec efféminé. Les ornements que nous portons sur la tête, aux oreilles et sur la figure, nos colliers de pierreries, les sandales d'or et les bijoux que nous avons aux pieds, les riches manteaux qui nous couvrent, nous les avons gagnés, disaient-ils, par nos exploits guerriers, et nous nous sommes rendus dignes des biens et des honneurs que nous possédons. Ces paroles offensèrent le roi, qui leur répondit d'un air sévère qu'il les remerciait du soin qu'ils prenaient de son honneur, et que s'il n'avait encore assisté à aucune bataille, il était facile de voir que son âge seul l'en avait empêché. Mais qu'il espé-

rait que le Dieu créateur de toutes choses lui donnerait assez de force et de courage pour leur éviter à l'avenir de semblables affronts, et qu'il voulait assister en personne à l'expédition que l'on préparait contre les provinces orientales; que, quant à ceux qui se vantaient d'avoir gagné les biens dont ils jouissaient, non-seulement il leur conserverait tout ce que son père leur avait donné, mais qu'il l'augmenterait s'ils continuaient à le bien servir et à se conduire comme de loyaux vassaux; qu'il le ferait avec la plus grande joie, et qu'il se souviendrait toujours des dernières paroles du roi son père. Après avoir entendu ce discours du roi, les seigneurs baissèrent humblement la tête, et allèrent donner les ordres nécessaires pour l'expédition. Quand l'armée fut réunie, elle marcha, commandée par le roi en personne, contre Ahuilizapan, et soumit cette province, ainsi que celles de Tototlan, Oztoctipac et autres situées à l'oucst sur les côtes de la mer

du Nord. Le roi prit de sa main plusieurs chefs et guerriers, parmi lesquels il y en avait un nommé Tetzahuitl, qui était le plus puissant des seigneurs de la côte. Après avoir mis les garnisons nécessaires et partagé ses conquêtes conformément aux lois de l'empire, il rentra triomphant dans la ville de Tezcuco. D'après les annales, cette conquête eut lieu dans l'année Ome Calli ou 1481.

CHAPITRE LVI.

Netzahualpiltzintli construit un palais et augmente le grand temple qu'avait construit son père. — Dépense excessive que faisait ce prince.

Après que Netzahualpiltzintli eut terminé d'une manière aussi glorieuse la guerre dont je viens de parler, voulant se rendre favorable son faux dieu Huitzilopochtli, et excité par le conseil des prêtres, il résolut de reconstruire avec un nouvel éclat le temple que son père

lui avait élevé. Il en fit l'édifice le plus somptueux de toute la Nouvelle-Espagne. Il sacrifia lors de son inauguration tous les captifs qu'il avait faits dans les dernières guerres. Il fit aussi construire un nouveau palais, moins grand à la vérité que celui de son père, mais beaucoup plus magnifique et d'une plus belle architecture. Il y avait des labyrinthes, des jardins, des bains, des fontaines, des étangs, des lacs et des conduits souterrains qui amenaient en abondance l'eau du lac dans les jardins d'Acatelolco et de Tepetzinco, ainsi que dans la ville de Mexico; il donna à un étang qui se trouvait en face de la grande salle du palais, le nom d'Ahuilizapan, en mémoire de la guerre dont je viens de parler, et pendant toute sa vie il ne construisit ni édifice, ni jardin, ni étang, qui ne conservât la mémoire de quelqu'une de ses conquêtes. L'on voit encore aujourd'hui par leurs ruines la grandeur et la puissance de celui qui les a construits.

Je profiterai de l'occasion pour parler de la grande dépense qu'occasionnaient tous ceux qui habitaient ce palais et ceux de son père, tant les gens de service que les seigneurs et les autres nobles. D'après les registres royaux on dépensait annuellement dans le palais 31,600 fanègues de maïs, 243 charges de chile de différentes qualités, et 2,000 mesures de sel; 574,010 pièces d'étoffes les plus fines et les plus précieuses étaient employées à l'habillement des serviteurs ou données en présents à la noblesse; elles étaient fournies par les provinces qui appartenaient au domaine royal, car les tributs des provinces conquises se conservaient dans les magasins de Tezcuco et de Mexico pour être distribués de la manière dont j'ai parlé plus haut, entre les enfants et les parents du roi et les seigneurs qui se distinguaient soit à la guerre, soit par d'autres services. A l'extrémité septentrionale du palais, du côté des cuisines, il y avait d'immenses greniers où l'on gardait une

quantité de maïs et d'autres grains pour les années stériles; chacun de ces greniers pouvait contenir quatre à cinq mille fanègues; ils étaient construits de manière à être aérés de tous les côtés, de sorte que les grains s'y conservaient pendant de longues années. Les jardins étaient du côté du midi, de sorte qu'ils étaient protégés contre le vent du nord par les édifices qui étaient très-élevés. A l'orient, il y avait un lac où l'on trouvait des oiseaux de toute espèce.

CHAPITRE LVII.

—

Des nombreuses concubines de Netzahualpiltzintli.—De la reine Tenacatzihuatzin, son épouse légitime. — Des enfants qu'il eut d'elle et de ses concubines.

L'on voit par les histoires que le roi Netzahualpiltzintli eut plus de deux mille concubines. Mais, outre la reine, il y en eut quarante avec lesquelles il eut commerce. Il en eut cent quarante-quatre enfants, dont onze étaient légitimes, ayant la reine pour

mère. L'aîné, qui devait hériter de la couronne, se nommait Huexotzincatzin. Il eut ensuite une fille, Tiacapantzin, qui épousa le prince Macuilmalinatzin, qui devait être l'héritier du trône de Mexico, car il était fils légitime du roi Axayacatzin; puis Quauhtliyetaczin et Tetlahuehuetzaquiltzin, qui fut plus tard nommé D. Pedro; une fille, nommée Tlacoyehuatzin, qui épousa le seigneur de Zocateotitlan, dans la province de Tepeaca; une autre, nommée Teycutzin, qui épousa le seigneur de Coatlichan; une troisième, nommée Xocotzin, qui épousa le seigneur de Tepechpan; un fils, Coanacochtzin, qui monta sur le trône et se fit chrétien sous le nom de D. Pedro; Ixtlilxochitl, qui régna conjointement avec son frère sous le nom de D. Fernando Cortez; le dixième fut Nonoalcatzin, et le onzième et dernier, Yoyoxtzin, qui fut plus tard appelé D. Georges. La reine était fille légitime du prince Xoxocatzin, chef de la maison d'Atzacualco, une des plus considérables

du royaume de Mexico. Il l'avait eue de Teyeuhtzin, fille du prince Temiatzin, sœur de la reine Azcalxochitzin, mère de Netzahualpiltzintli. De sorte qu'elle était sa cousine germaine; c'est pourquoi il la choisit pour épouse, quoiqu'elle fût accompagnée de princesses mexicaines, filles de roi, comme l'était la princesse de Xilomenco, sœur aînée de Motecuhzoma II, et Cuitlahuatzin de Mexico, qui fut mère du roi Cacama. De toutes les concubines du roi, celle qu'il préférait était celle qu'on nommait la dame de Tula, non qu'elle fût du sang des princes de cette ville, car elle était fille d'un marchand; elle était si habile qu'elle pouvait lutter avec le roi et les plus sages de son royaume. Elle avait aussi un grand talent pour la poésie. Tout cela lui donnait une telle influence sur le roi qu'elle en obtenait tout ce qu'elle voulait. Elle habitait seule, environnée d'une cour nombreuse et brillante, dans un palais que le roi avait fait construire pour elle.

CHAPITRE LVIII.

—

Mort de Tiçotzicaltzin, roi de Mexico. —Ahuitzotzin lui succède.

On ne voit pas dans les annales qu'il soit arrivé rien d'important dans les cinq ans et quelques jours que régna Tiçotzicaltzin, à l'exception de la mort de quelques seigneurs puissants, comme Techotlalatzin II, seigneur d'Iztacpalapan, qui mourut en Ce Tochtli

ou 1482. L'année suivante, les habitants de Quauhnahuac pénétrèrent dans la province d'Atlixco pour attaquer ceux de Huexotzinco; mais ceux-ci se défendirent bravement, et les mirent en déroute après leur avoir tué beaucoup de monde. Quauhpopocatzin, seigneur de Coatlichan, mourut en 1485, et eut pour successeur Xaquintzin. La même année, Matlacahuatzin hérita de la seigneurie de Chimalhuacan.

Tiçolzicaltzin mourut en 1486 ou Chime Tochtli. Mais les auteurs varient sur les causes de sa mort. Les uns disent que ses sujets l'assassinèrent secrètement; d'autres qu'ils l'empoisonnèrent. Mais l'histoire d'après laquelle j'écris ne fait aucune mention de cela. Les électeurs, réunis aux rois de Mexico et de Tlacopan, proclamèrent à sa place Ahuitzotzin, célèbre capitaine et pontife suprême du grand temple; il était frère cadet d'Axayacatzin et de Tiçotzicaltzin. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône il s'occupa

d'augmenter et d'embellir les temples de ses idoles, et en construisit de beaucoup plus beaux que ceux qu'avaient élevés ses ancêtres.

CHAPITRE LIX.

—

Expédition de Netzahualpiltzintli contre la côte de Nauhtla.— Il fait, avec les rois de Mexico et de Tlacopan, la conquête de quelques provinces situées sur les côtes de la mer du Sud.

Dans l'année 1486, le roi Netzahualpiltzintli réunit son armée et marcha contre la côte de Nauhtla, que l'on nomme aujourd'hui Almeria. Il la soumit avec assez de facilité, malgré les difficultés que lui opposaient les montagnes, et fit prisonniers les princi-

paux chefs et guerriers de cette nation qui habite le plat pays de la province des Totonaques. Il prit aussi leur souverain; de sorte qu'il réunit à ses états toute cette province jusqu'à Panuco; après avoir établi des garnisons et partagé le pays suivant l'usage, il retourna à Tezcuco victorieux et triomphant.

Il réunit ensuite son armée avec celle des rois de Mexico et de Tlacopan et marcha contre les provinces de Chimantla, Amaxtla, Huastepec, Tlapan, Xoconuchco, Xochtlan, Amaxtlan, Zapoteca, haute et basse Misteca, et pénétra jusqu'à celle de Chiapa qu'il parvint à soumettre après une longue résistance. Il revint chargé de dépouilles et suivi de plus de cent mille captifs sans avoir perdu plus de sept mille hommes; avant de se mettre en route, il établit de fortes garnisons dans les villes principales et sur les frontières des provinces éloignées qui n'étaient pas encore conquises. Cette conquête rapide fut une des plus importantes que firent les trois chefs de l'empire.

Netzahualpiltzintli marcha ensuite contre la province de Tizauhcoac qui s'était révoltée contre l'empire et dont les habitants avaient massacré des marchands de Tezcuco et de Mexico qui faisaient le commerce sur leur territoire: Il châtia sévèrement les rebelles, mit des garnisons dans leurs villes et ramena plus de vingt-cinq mille captifs.

Vers la même époque, il marcha contre la province d'Atlixco, une de celles qui étaient réservées pour exercer la jeunesse à la guerre et fournir des captifs pour les sacrifices. Quauhtlitacatzin, seigneur et capitaine général de cette république, vint au-devant de lui dans le champ qui était destiné à ces combats; il avait choisi les plus braves guerriers pour l'accompagner, espérant se couvrir de gloire en remportant la victoire contre un roi si puissant; mais Netzahualpiltzintli, plus habile que lui, le défit à la première rencontre et le fit prisonnier; ce fut un des dix seigneurs que, d'après les historiens, le roi de Tezcuco

prit de sa propre main, sans compter un grand nombre de capitaines et de guerriers dont il n'est pas fait mention individuellement.

CHAPITRE LX.

Ahuitzotzin termine le grand temple de Mexico. — Sacrifices qui ont lieu à son inauguration.—Mort de Chimalpopocatzin, roi de Tlacopan. — Il est remplacé par Totoquihuatzin, second du nom.

Le temple de Huitzilopochtli, principale idole de la nation mexicaine, terminé en l'année 1487, Chiquei Acatl, était le plus grand et le plus somptueux de la ville de Mexico. Pour célébrer son inauguration, le roi convoqua ceux de Tezcuco et de Tlacopan ainsi

que tous les grands de l'empire, qui s'y rendirent en pompe et suivis d'un grand nombre de captifs, lesquels, réunis avec ceux du roi de Mexico, formèrent un total de 80,400 hommes des quatre nations, dont je viens de raconter les défaites, savoir : 16,000 de la nation Zapotèque, 24,000 de la nation Tlapanèque, 16,000 de Huexotzinco et Atlixco et 24,400 de Tizauhcoac. Tous ces captifs furent sacrifiés devant l'idole, et leurs têtes furent enchâssées dans des vides que l'on avait laissés exprès dans les murailles du temple; l'on sacrifia ensuite des captifs qui avaient été pris dans d'autres guerres, de sorte qu'il y eut dans le courant de l'année plus de 100,000 victimes. Les auteurs qui en citent un plus grand nombre font entrer dans leur compte celles qui furent sacrifiées par la suite. Il y eut une telle boucherie sous le règne de ce prince, que jamais avant ni après lui on ne vit rien de pareil; car outre les 100,000 victimes on en sacrifia beaucoup d'autres pendant son règne, tant à

Mexico, à Tezcuco et à Tlacopan que dans les autres capitales des provinces soumises à l'empire. Le démon fit une grande récolte à cette époque, car le massacre ne fut pas moins grand dans les provinces ennemies de l'empire (1).

L'année suivante, 1489, Dieu, pour venger tant de malheureux, fit mourir plusieurs des principaux chefs, entre autres Chimalpopocatzin, roi de Tlacopan, qui, du consentement des deux autres rois, eut pour successeur Totoquihuatzin son fils. Dans la même année, Tezozomoc fut nommé seigneur d'Atzcaputzalco; ce fut le premier depuis la destruction de cette ville, et Cuitlahuatzin fut nommé seigneur d'Itztacpalapan. Ils étaient tous deux du sang royal de Mexico.

(1) Le nom d'Ahuitzotl est resté synonyme de *fléau*. On dit encore à Mexico : *fulano es mi ahuizote*, un tel est mon fléau. (*Voyez* l'appendix à Veytia, p. 303.)

CHAPITRE LXI.

—

Guerre de Nezahualpiltzintli contre Huehuetzin de Huexotzinco. — Il est vainqueur et fait son ennemi prisonnier.

On voit dans les histoires que le roi Netzahualpiltzintli et Huehuetzin, seigneur de Huexotzinco, étaient nés le même jour, à la même heure, et que les astrologues qui avaient tiré leur horoscope avaient dit que Netzahualpiltzintli serait vaincu, mais que cependant

on chanterait sa victoire. Cet horoscope inquiétait ces deux princes, et ils désiraient sortir de doute. Les frères du jeune roi de Tezcuco, jaloux de le voir sur le trône qu'ils avaient ambitionné, entretenaient des intelligences avec son ennemi qu'iis tenaient au courant de tous ses projets et même de toutes ses pensées. Ayant donc appris que leur frère préparait une expédition contre Huexozinco, ils l'en avertirent ainsi que du nombre de guerriers qu'il devait mener avec lui et de la devise qu'il devait porter, recommandant à Huehuetzin de prendre avec lui ses plus braves soldats et de chercher avant tout à tuer le roi, ce qui importait tant à son honneur et à ses intérêts. Celui-ci réunit en effet les guerriers les plus renommés, leur montra la devise que le roi de Tezcuco devait porter dans le combat, et leur recommanda de s'attacher à lui et de le tuer, car la vie et l'honneur de leur chef dépendait de la réussite de ce projet. Ils le lui jurèrent. Mais heureusement pour

Nezahualpiltzintli, au moment où le combat allait s'engager il fut averti du projet de son ennemi et des intelligences que ses frères avaient avec lui. Quand il entra dans sa tente pour se revêtir de son armure, il fit appeler un de ses capitaines qui lui ressemblait beaucoup et changea d'armure avec lui, en lui disant qu'il y allait de l'intérêt de la couronne. Il lui promit de grandes récompenses s'il survivait à la bataille, et, dans le cas contraire, d'avoir soin de sa femme, de ses enfants et de tous les membres de sa famille. Ce capitaine le remercia de ce qu'il voulait bien lui faire l'honneur de l'employer à son service, quoiqu'il y en eut d'autres plus braves que lui dans l'armée. Ce capitaine sortit de la tente environné des principaux seigneurs et alla se placer au poste qu'occupait habituellement le roi, pour donner le signal du combat. Le roi, revêtu de l'armure du capitaine, plaça autour de lui sept guerriers en qui il avait la plus grande confiance et qui passaient pour les meil-

leurs de l'armée; il choisit un poste d'où il pouvait facilement attaquer son ennemi corps à corps. Les Huexotzincas firent une charge impétueuse et environnèrent en peu d'instants le malheureux capitaine qui portait l'armure royale; en un moment il fut déchiré en mille pièces, car il n'y avait dans l'armée ennemie ni soldats ni capitaine qui ne voulût avoir un lambeau de son corps ou de son armure. Les Tezcucains furent repoussés à plus de deux cents pas. Les Huexotzincas étaient tellement aveuglés par la victoire que Netzahualpiltzintli trouva le moyen de se trouver face à face avec Huehuetzin; il l'attaqua comme un lion furieux, et, après l'avoir accablé de coups, il le saisit au corps pour l'avoir vivant et l'emmener captif. Les Huexotzincas, qui se trouvèrent les moins éloignés, vinrent au secours de leur seigneur, et ils auraient réussi à le délivrer si les sept soldats que le roi avait chargés de sa garde et sept capitaines qu'il avait déjà vaincus ne leur avaient

opposé une vigoureuse résistance en leur criant de s'éloigner et qu'il fallait laisser les deux rois vider leurs querelles. Les Tezcucains s'apercevant dans leur retraite qu'ils n'avaient plus leur roi, firent volte-face et repoussèrent à leur tour l'ennemi avec tant de fureur qu'en un instant ils arrivèrent à l'endroit où Netzahualpiltzintli luttait avec Huehuetzin. Netzahualpiltzintli se voyant isolé et attaqué de tous les côtés, s'était jeté à terre entraînant son adversaire sur lui, de sorte que les ennemis n'osaient le frapper de crainte de frapper leur chef. Le roi fut cependant blessé à la jambe dans cette occasion et en resta boiteux toute sa vie. Quand il vit arriver les siens qui chassaient les ennemis devant eux, il se retourna, et ayant placé son ennemi sous lui il le fit prisonnier. Les Huexotzincas furent complétement mis en déroute par les Mexicains qui en tuèrent et prirent un grand nombre. Netzahualpiltzintli revint victorieux à Tezcuco et fit dans la ville

une entrée triomphante. Cette bataille fut une des plus remarquables et des plus disputées qui furent livrées par lui ou ses ancêtres, et tous les historiens l'ont notée comme telle. En mémoire de cette victoire, le roi fit faire un enclos aussi long que la distance qui le séparait des siens quand il se trouva seul au milieu des ennemis. C'est celui dont j'ai parlé plus haut comme renfermant des oiseaux, et qui existe encore aujourd'hui en face du palais. Les historiens font observer que l'événement de cette bataille justifia complétement la prédiction des astrologues.

CHAPITRE LXII.

—

Action extraordinaire de Teuhchimaltzin, noble du sang royal de Tezcuco.

Un des plus célèbres guerriers de cette époque était Teuhchimaltzin, qui descendait du sang royal de Tezcuco et des empereurs chichimèques : il avait passé sa vie dans les conquêtes et dans les garnisons des côtes de la mer du Sud, de sorte qu'il connaissait par-

faitement ce pays et ses coutumes et en parlait la langue aussi couramment que les Naturels, ce qui l'encouragea à tenter une entreprise hardie.

Le puissant seigneur de Zacatula nommé Yopicatl Atonal avait alors la réputation d'un vaillant capitaine; plusieurs fois les armées impériales avaient essayé de pénétrer sur son territoire, soit ensemble, soit séparément, mais elles avaient toujours été repoussées sans pouvoir l'entamer; mais comme c'étaient les Aculhuas de Tezcuco qui avaient commencé cette entreprise d'un côté peu important pour les Mexicains et les Tecpanèques, ceux-ci les raillaient toujours à ce sujet. Teuhchimaltzin, blessé par ces plaisanteries qui tombaient en partie sur lui, alla trouver le roi son maître et lui demanda la permission d'entrer sur le territoire de Zacatula avec quelques marchands de Tezcuco qui y faisaient le commerce, promettant de soumettre cette province et d'amener son seigneur mort ou vif. Le roi ne la lui

accorda que malgré lui, car il regardait cette entreprise comme une folie, et était convaincu que Teuhchimaltzin serait certainement tué ou pris. Cependant il pénétra secrètement, avec deux marchands en qui il avait toute confiance, dans le Zacatula, et prenant ainsi qu'eux le costume du pays, il se mit à courir les foires, attendant l'occasion d'exécuter son projet. Malgré ses précautions il fut reconnu, arrêté et conduit devant le seigneur du pays, qui le fit enfermer sous bonne garde, dans l'intention de le sacrifier à ses idoles lors de la première fête. Quand elle fut arrivée, le seigneur invita la veille tous les principaux chefs à assister à un banquet et à une danse solennelle qu'ils avaient l'habitude d'exécuter la nuit. Ils burent tellement, selon l'usage de cette nation, qu'avant minuit tous les chefs et tous les officiers du palais étaient complétement ivres. Teuhchimaltzin parvint à s'échapper de l'endroit où il était renfermé, pénétra dans la salle du festin et commença à

faire toutes les cérémonies qu'il vit faire aux autres, qui étaient tellement ivres qu'ils ne s'aperçurent pas de sa présence. Quand ils furent tous tombés par terre, Teuhchimaltzin s'approcha du roi et lui coupa la tête avec un couteau qu'il avait apporté, et la mit dans un sac ainsi que quelques-uns des joyaux dont le prince ornait sa personne; il s'échappa ensuite du palais et regagna en toute hâte la frontière de l'empire qui n'était pas très-éloignée de ce côté-là. Quand les nobles de Zacatula furent revenus à eux et qu'ils se furent aperçus du coup hardi qu'avait fait leur prisonnier, ils résolurent de se soumettre à Netzahualpiltzintli. Ils dépêchèrent après Teuhchimaltzin un envoyé chargé de présents. Quand il fut arrivc au poste impérial de la frontière, il l'engagea à revenir sur ses pas et à prendre possession du pays au nom de son maître. Celui-ci demanda avant tout des otages pour sa sûreté personnelle et celle de ceux qu'il mènerait avec lui. On lui donna les fils du der-

nier seigneur et plusieurs nobles qui restèrent entre les mains des officiers tezcucains, pendant qu'il alla s'emparer de la forteresse de Zacatula et prendre toutes les mesures ordonnées par les lois et les coutumes de l'empire. Il plaça sur le trône l'héritier légitime, confirma les nobles dans leurs domaines et leur rang, et revint ensuite triomphant à Tezcuco où il fut très-bien accueilli. Il présenta au roi la tête et les insignes de Yopicatl Atonal, ainsi que d'immenses richesses. Le roi le combla de faveurs, le fit seigneur de plusieurs villages et lui fit élever dans la ville de Tezcuco un palais absolument semblable à celui que Yopicatl Atonal avait à Zacatula. Cet événement était souvent cité par les rois de Tezcuco quand ils voulaient détourner leurs sujets et leurs enfants du vice de l'ivrognerie.

CHAPITRE LXIII.

Guerres et conquêtes de l'empire contre les nations éloignées.

La province de Zapotlan fut conquise dans l'année Matlactli Ome Tecpatl ou 1492, et en 1493 celle de Xaltepec qui s'était révoltée. En 1494, Tlacahuepantzin, un des fils légitimes du roi Axayacatzin de Mexico, fut fait prisonnier dans un combat, par les habitants d'At-

lixco et sacrifié aux idoles. En 1495, l'armée des Aculhuas marcha contre Yltepec, mais elle fut mise en déroute après avoir perdu beaucoup de monde. En 1496, l'armée réunie des trois chefs de l'empire marcha contre Tequantepec; mais elle éprouva une défaite qui diminua beaucoup sa réputation. Dieu leur fit bien voir combien il était irrité de leurs sacrifices humains, mais il leur réservait encore d'autres châtiments. En 1497, ils soumirent les deux provinces d'Amaxtlan et de Xochitlan.

CHAPITRE LXIV.

—

Extrême sévérité de Nezahualpiltzintli contre son épouse adultère.

Quand Axayacatzin et d'autres principaux seigneurs avaient envoyé leurs filles à Netzahualpiltzintli, pour qu'il choisît parmi elles une reine et une épouse légitime, il avait été convenu que l'on prendrait pour l'héritier du trône, parmi les enfants de toutes les femmes,

celle qui se distinguerait le plus par ses vertus et la noblesse de sa race. Parmi elles on remarquait la princesse Chalchiuhnenetzin, fille légitime du roi Axayacatzin. Comme elle était encore fort jeune, le monarque la fit élever dans un palais séparé, et lui donna un grand nombre de personnes pour la servir, comme le méritait la fille d'un aussi puissant prince que l'était son père; aussi avait-elle à ses ordres plus de deux mille personnes pour la servir. Malgré sa jeunesse, elle était si rusée et si diabolique, que se voyant maîtresse absolue dans son palais, et environnée de gens qui la craignaient et la respectaient, elle commença à se livrer aux vices. Quand elle voyait un jeune homme beau et bien fait elle se le faisait amener secrètement, et après avoir assouvi sa passion elle le faisait massacrer. Elle faisait faire ensuite une statue qui représentait son portrait, la faisait habiller de riches vêtements et l'ornait de bijoux d'or et de pierreries. On la plaçait après cela dans sa salle de

réception. Elle avait fait périr un si grand nombre de jeunes gens que la salle était garnie presque tout autour de leurs images. Quand le roi allait la visiter, et qu'il lui demandait ce que c'était que ces statues, elle lui répondait que c'étaient ses dieux, ce qu'il croyait d'autant plus facilement, que le respect des Mexicains pour leurs idoles était bien connu. Mais, comme les crimes finissent toujours par être découverts, la reine épargna, par certaines considérations, trois de ses complices qui se nommaient Chicuhcoatl, Huitzilihuitzin et Maxtla, dont l'un était seigneur de Tenayucan et l'un des grands du royaume, et les deux autres des nobles d'un rang élevé. Le roi reconnut sur l'un d'eux un joyau qu'il avait donné à la reine, et quoiqu'il ne soupçonnât aucune trahison, cela lui inspira cependant quelque défiance. Il alla cette nuit même la visiter. Les femmes de service lui répondirent qu'elle reposait, croyant que, comme à l'ordinaire, il se contenterait de cette

raison; mais il insista pour pénétrer dans sa chambre, et quand il s'approcha du lit pour la réveiller il n'y trouva qu'une statue ornée d'une chevelure qui ressemblait parfaitement à Chalchiuhnenetzin. Le roi voyant cette image, et l'effroi qui se peignait sur la figure des gens du palais, appela ses gardes et les fit tous arrêter. On chercha partout la princesse, et l'on finit par la trouver occupée à danser avec ses trois amants, qui furent jetés en prison ainsi qu'elle. Le roi ordonna aux juges du tribunal suprême d'examiner cette affaire : ils découvrirent un grand nombre de complices, tant parmi ses serviteurs que parmi les marchands et les ouvriers qui avaient fourni tout ce qui était nécessaire pour l'ornement des statues, avaient aidé les amants de la princesse à pénétrer dans le palais, ou avaient trempé dans leur assassinat. Quand l'affaire eut été suffisamment examinée, le roi de Tezcuco envoya des ambassadeurs à ceux de Mexico et de Tlacopan, pour les instruire

de ce qui s'était passé, et leur annoncer le jour où l'épouse adultère devait être punie avec ses complices. Il fit aussi ordonner à tous les seigneurs du royaume de se rendre à Tezcuco avec leurs femmes et leurs filles, quelque jeunes qu'elles fussent, afin qu'elles assistassent à ce grand exemple. Il fit aussi une trève avec tous les ennemis de l'empire, afin qu'ils pussent y venir librement. Au jour fixé, il arriva à Tezcuco une si grande quantité d'étrangers, que la ville, malgré sa vaste étendue, pouvait à peine les contenir. La sentence fut exécutée publiquement, et l'on étrangla la reine et ses trois amants; mais, par considération pour leur noblesse, leurs cadavres furent brûlés avec les statues dont j'ai parlé. Leurs complices, qui étaient au nombre de plus de deux mille, furent aussi étranglés. On jeta leurs cadavres dans une fosse creusée dans un ravin près du temple du dieu qui punit les adultères.

Cet exemple sévère obtint l'approbation gé-

nérale; mais les seigneurs mexicains, parents de la reine, furent offensés qu'il eût été si public. Mais, sans montrer leur colère, ils résolurent de se venger quand ils en trouveraient l'occasion. Ce ne fut pas sans une cause secrète que le roi éprouva un pareil affront, car il fut puni ainsi des moyens indignes dont le roi son père s'était servi pour obtenir sa mère pour épouse.

CHAPITRE LXV.

—

Nouvelles conquêtes des armées impériales.

Les guerriers de l'empire étaient tellement impatients de soumettre de nouveaux pays et de nouvelles nations, qu'ils auraient cru se livrer à une honteuse oisiveté, s'ils n'avaient pas entrepris quelque expédition, tant pour acquérir de la gloire que pour mériter les ré-

compenses que leurs souverains leur accordaient généreusement, et rapporter de riches dépouilles. Ils allèrent donc attaquer la province de Tehuantepec où ils avaient éprouvé plusieurs défaites, et qui était une des plus riches et des plus puissantes de la côte. Ils pénétrèrent dans ce pays et assiégèrent une des villes les plus considérables qui se nommait Amixtloapan; ils la prirent et la saccagèrent après avoir tué plusieurs milliers d'ennemis; et cette nation, qui s'était toujours vaillamment défendue, futcomplétement abattue. L'année suivante, Chicome Tecpatl, ou 1500, ils marchèrent contre la province de Xaltepec qui s'était révoltée de nouveau, et la saccagèrent tellement qu'elle n'osa plus remuer, quoiqu'on lui imposât un double tribut, comme on le faisait à toutes celles qui essayaient de secouer le joug de l'empire.

CHAPITRE LXVI.

Grande inondation de la ville de Mexico causée par une source nommée Acuecuexatl (1).

On voit par les histoires que même les éléments paraissaient demander vengeance à Dieu, et se soulevaient contre le roi Ahuizot-

(1) *Voyez* sur les inondations de Mexico Relacion de la inundacion de Mexico y del desague que hizo el Virey Marques de Montesclaros. Mexico, 1611.

zin qui se montrait si dévoué au culte des idoles. Il voulut à cette époque amener à Mexico, par un aqueduc construit en maçonnerie, l'eau d'une source nommée Acuecuexatl, près de Huitzilopochco dans la province de Cuyoacan. Mais quand l'aqueduc fut ouvert, il en sortit une telle abondance d'eau qu'elle passait par dessus les murs des maisons de la ville, de sorte qu'elle fut inondée en un instant; une grande partie des habitants furent noyés. Les vagues arrivaient avec tant de force de l'autre côté du lac, que tout le monde était rempli de terreur, et tous ceux qui purent s'échapper abandonnèrent la ville. Le roi qui se trouvait dans une salle basse de ses jardins la quitta avec tant de hâte qu'il se frappa la tête contre une porte, et fut si dangereusement blessé qu'il en mourut au bout de quelque temps. Si ses serviteurs n'étaient pas venus à son secours, il eût été noyé. Il envoya des ambassadeurs à Netzahualpiltzintli pour le prier de lui envoyer

du secours, afin de l'aider à relever la ville de Mexico. Celui-ci fut ravi de trouver une occasion d'être utile aux Mexicains, parce qu'il espérait par là faire cesser la rancune qu'ils conservaient contre lui à cause de la mort de leur princesse. Il envoya à Huizilopochco tous les architectes de son royaume avec une quantité d'ouvriers et de canots chargés de pieux, de pierres, de chaux et d'autres matériaux, entra lui-même dans le goufre d'où sortait l'eau pour l'examiner, et le fit boucher par une forte muraille en maçonnerie. L'eau s'écoula ensuite peu à peu de la ville de Mexico où le roi se rendit pour consoler Ahuitzotzin et l'aider à réparer le dégât.

CHAPITRE LXVII.

Netzahualpiltzintli apaise une querelle entre les princes Acapioltzin et Xochiquetzaltzin ses frères. — Il punit sévèrement quelques-uns de ses fils.

J'ai déjà dit, dans la vie de Netzahualcoyotzin, que les deux princes Acapioltzin et Xochiquetzaltzin avaient entrepris la conquête de la province de la Guastèque, l'un comme capitaine général de l'armée, et l'autre comme commandant le secours qui lui fut

envoyé. Ce dernier manœuvra si bien qu'il fit seul la conquête de cette province. C'est pourquoi les poëtes de cette époque, en célébrant cette guerre, vantèrent ses actions héroïques, en même temps que celles de son frère, qui, quoique capitaine général, arriva trop tard, et n'eut aucun droit, malgré quelques faits d'armes, de revendiquer la gloire de cette conquête, qui à bon droit appartenait tout entière à son frère Acapioltzin. Mais comme cette question n'avait pas été décidée, toutes les fois qu'il y avait une fête, les musiciens que chacun des deux frères entrenait dans son palais, chantaient cette victoire en l'honneur de leur maître, et quand ensuite ils se réunissaient sur la grande place pour célébrer la danse solennelle, il s'élevait des querelles entre eux, leurs amis et leurs alliés : enfin les choses en vinrent au point qu'il s'engagea un combat, et qu'il y aurait eu un grand nombre de morts des deux côtés, si le roi Netzahualpiltzintli n'avait évo-

qué le jugement de cette affaire. Il fut décidé que c'était au prince Acapioltzin que l'on devait la victoire. La première fois que l'on célébra une fête, le roi, sans les avoir prévenus, se rendit sur la place suivi des grands du royaume, et se dirigeant du côté où était Acapioltzin, il lui donna la place d'honneur, et dansa avec lui et les seigneurs qui l'accompagnaient. Xochiquetzaltzin voyant cela se retira avec ses amis et ses musiciens, et n'osa jamais renouveler cette querelle. Le roi ordonna que ce chant fût nommé Teotlan Huastecayotl, c'est-à-dire chant de la conquête de Huasteca, appartenant à la maison de Teotlan.

Ce fut avec cette sagacité que le roi apaisa cette querelle et d'autres qui s'élevèrent. Quand il le croyait nécessaire, il faisait exécuter les lois dans toute leur rigueur sans même épargner ses enfants, comme il le fit à l'égard du prince Huexotzincatzin, son fils aîné, qui devait hériter de l'empire. Celui-ci,

qui parmi d'autres talents en avait un très-grand pour la poésie, composa une épître à la dame de Tula, qui était la concubine favorite de son père. Comme elle cultivait aussi la poésie, elle lui fit une réponse en vers, et cela amena entre eux une espèce de correspondance qui fit supposer qu'il la courtisait. Les juges examinèrent cette affaire qui, d'après les lois, était regardée comme un crime de haute trahison et punie de mort. Quoique le roi son père l'aimât beaucoup, il fit exécuter la sentence. Le roi fut tellement affligé de la perte de son fils qu'il fit murer les portes et les fenêtres du palais qu'il habitait : c'est pourquoi on le nomma Ixayoc. Netzahualpiltzintli châtia aussi sévèrement son second fils nommé Iztacquauhtzin, parce que, de son autorité privée et sans autorisation, il avait fait construire un palais sans l'avoir mérité par aucun fait d'armes; car les lois ne permettaient à personne, même à l'héritier de la couronne, de faire construire un palais

ou de porter un bandeau de plumes avant d'avoir assisté à quatre batailles, et pris de sa main quatre guerriers célèbres. Il fallait aussi pour cela qu'il eût étudié les sciences, qu'il fût philosophe, orateur ou poëte, ou du moins qu'il se distinguât dans quelque art mécanique, et quand on avait rempli toutes ces conditions, il fallait encore avoir obtenu la permission du roi, ou l'on était puni de mort, comme cela arriva au prince Iztacquauhtzin.

Netzahualpiltzintli fit pendre un juge nommé Ce Quauhtzin, parce qu'il avait écouté des plaidoiries et prononcé des jugements dans sa maison. Cela était sévèrement défendu aux juges, ainsi que de recevoir des présents. Les procès ne devaient être décidés que dans les salles du palais, en présence de tous les juges. Ils siégeaient depuis le matin jusqu'à midi, prenaient leur repas dans le palais et continuaient de siéger jusqu'au coucher du soleil. Ils ne suspendaient leurs audiences

qu'à l'époque des fêtes solennelles, pour cause de maladies ou pour d'autres motifs graves. Un autre juge ayant fait traîner un procès en longueur, le roi le fit conduire à sa maison, dont on mura la porte principale, de sorte qu'il ne pouvait plus en sortir que par une petite porte de derrière. Il lui défendit en outre de reparaître au palais, ou d'avoir aucun rapport avec les autres membres du tribunal. Il fit tuer une de ses filles pour avoir parlé au fils d'un seigneur, et deux de ses concubines pour avoir bu du vin que l'on ne regardait que comme un remède, et dont l'usage était défendu aux femmes sous peine de la vie. Il fit pendre un juge pour avoir favorisé un noble contre un plébéien; fit revoir le procès, et juger en faveur du pauvre. Deux de ses fils s'attribuèrent des prisonniers qui avaient été faits par leurs soldats, quoiqu'ils fussent revenus couverts de blessures qui prouvaient leur valeur;

il les fit étrangler après les avoir fait guérir. C'était la peine que la loi prononçait contre ceux qui s'attribuaient les captifs d'autrui.

CHAPITRE LXVIII.

Netzahualpiltzintli améliore la législation et l'administration de la justice.

Outre les juges dont j'ai parlé, les rois de Tezcuco avaient des espèces de secrétaires qui peignaient avec grand soin les procès qui étaient portés à l'audience, et en faisaient le rapport au roi et aux juges, de sorte que les affaires même les plus importantes étaient

conduites avec beaucoup d'ordre jusqu'à la sentence définitive, qui devait être approuvée par le roi; mais quelque importante que fût l'affaire, elle ne devait pas durer plus de quatre-vingts jours. Les autres étaient expédiées sommairement.

Un de ces secrétaires rapporta au roi que le tribunal criminel avait condamné à la potence deux adultères, dont l'un était musicien et l'autre soldat. Les présidents des quatre conseils, auxquels on avait soumis la révision de ce jugement, comme on le faisait dans toutes les affaires graves, l'avaient confirmé. Il ne restait plus que l'approbation du roi qui, prenant le pinceau des mains du secrétaire, tira une barre noire sur la figure qui représentait le musicien et épargna le soldat. Le secrétaire rapporta la peinture aux présidents des conseils qui, pensant que le roi avait violé les lois en épargnant ses soldats, vinrent pour lui faire des représentations et l'engager à exécuter ce que son père et ses

ancêtres avaient ordonné. Netzahualpiltzintli leur répondit que son devoir était non-seulement de faire exécuter les lois, mais de les améliorer, et que dorénavant il ordonnait que toutes les fois qu'un soldat ou un homme en état de porter les armes commettrait un adultère, il serait relégué, pour la vie, dans les garnisons des frontières de l'empire ; que cette punition serait suffisante et qu'elle profiterait à l'État, dont un soldat devait être le défenseur. Il abolit aussi la loi qui condamnait les fils des esclaves à suivre la condition de leurs pères ; car il y en avait aussi quelques-uns de ce genre, et ordonna qu'à l'avenir ils jouissent de la liberté naturelle que Dieu leur avait donnée.

Netzahualpiltzintli punit aussi sévèrement l'insolence de plusieurs seigneurs, et sut se faire craindre et respecter. Ayant demandé à l'un des princes ses frères de lui donner une de ses filles pour la placer parmi ses concubines, celui-ci la lui refusa nettement, quoi-

que ce fût la coutume que les rois et les seigneurs prissent leurs parentes et leurs cousines au delà du second degré pour les placer au nombre de leurs femmes, ce qu'elles regardaient comme un grand honneur, puisque leurs enfants pouvaient hériter du trône à défaut de descendants légitimes, et recevaient au moins la seigneurie de quelque ville. Quelque temps après, le roi pria son frère de lui donner un instrument de musique nommé *teponaztli*, qu'il avait eu pour sa part de dépouilles dans une conquête et qui passait pour le meilleur du pays; il rendait un son doux et harmonieux, quoiqu'on l'entendît à la distance de deux ou trois lieues, et plaisait beaucoup au roi, qui offrit de donner en échange plusieurs villages et d'autres présents qui en excédaient de beaucoup la valeur. Mais le prince le lui refusa encore sans même prendre la peine de s'excuser. Le roi alors le lui fit enlever de force, et fit saccager et démolir sa maison comme celle d'un homme rebelle et

désobéissant. Le roi fit ensuite placer ce teponaztli dans la salle des armes, comme une dépouille conquise à la guerre, et ordonna qu'on ne s'en servît que dans les fêtes et les occasions solennelles. Plus tard, les religieux de Saint-François le firent mettre en pièces et brûler, parce que les Indiens avaient pour lui une espèce de vénération. Cet exemple effraya tellement les frères du roi que depuis cette époque ils n'osèrent lui résister ni rien tramer contre lui.

Il châtia aussi sévèrement la femme d'un gentilhomme de la ville nommé Teanatzin, qui, se trouvant dans une danse avec le roi, se prit d'une si folle passion pour lui qu'elle osa lui déclarer ses sentiments. Le roi la fit entrer dans son appartement, mais ayant appris, après en avoir joui, que c'était une femme mariée, il la fit étrangler, et fit précipiter son corps dans un ravin où l'on jetait les cadavres des adultères, et il fit renvoyer au père ses enfants qu'elle avait amenés avec

elle, en y joignant de grands présents et des femmes pour les servir. Ce gentilhomme qui aimait beaucoup sa femme parce qu'elle était très-belle, dit tristement aux messagers du roi : « Pourquoi le roi m'a-t-il pris mon » épouse ? pourquoi l'a-t-il fait tuer ? ne » valait-il pas mieux la laisser vivre et me la » rendre, à moi qui l'aimais tant. » Le roi, instruit de ces plaintes, fit plonger ce gentilhomme dans un cachot, avec l'intention de le punir sévèrement du peu de cas qu'il faisait de son honneur. Il y resta enfermé pendant fort longtemps et y composa un chant fort touchant, où il racontait ses malheurs. Comme quelques-uns des musiciens étaient ses amis, ils trouvèrent moyen de le chanter dans une fête, en présence du roi. La poésie en était si touchante que le roi en fut tout ému, et qu'il le fit remettre en liberté et conduire devant lui. Alors il lui expliqua la raison qui l'avait déterminé à faire exécuter son épouse, qui, sans qu'il le sût, lui avait fait violer les lois

du royaume, et l'avait si bien trompé par la douceur de ses paroles, qu'il n'avait su que c'était une femme mariée qu'en apercevant ses enfants. Après lui avoir dit tout ce qu'il put pour le consoler, il lui donna une belle vierge pour épouse, et lui fit beaucoup de présents. Quand on tira ce seigneur de prison ses cheveux avaient tellement grandi et blanchi qu'on l'aurait pris pour un sauvage.

CHAPITRE LXIX.

—

Naissance du valeureux prince Ixtlilxochitl, et ce qu'il fit pendant son enfance.

Rien n'est plus admirable que les œuvres de Dieu et la sagesse mystérieuse avec laquelle il dispose toute chose; c'est ce que l'on remarque principalement à la naissance des princes, comme cela eut lieu surtout à celle du prince Ixtlilxochitl, qui arriva dans les deux pre-

miers mois de l'année 1500, presqu'à la même époque où naissait dans la ville de Gand l'invincible et puissant empereur D. Carlos, notre seigneur de glorieuse mémoire. C'est aussi une coïncidence très-remarquable que la naissance de D. Fernand Cortez, premier marquis de la vallée d'Oaxaca, qui arriva quinze ans auparavant, en 1485, à la même époque que celle de l'hérésiarque Martin Luther, de ce Cortez qui devait faire autant de bien à notre sainte religion que l'autre lui a fait de mal.

Il y eut à la naissance d'Ixtlilxochitl une foule de présages qui annoncèrent ce qu'il devait être à l'avenir; entre autres choses que les astrologues et les devins annoncèrent à son père, ils lui dirent qu'un jour le prince introduirait de nouvelles lois et de nouvelles coutumes; qu'il serait l'ami d'une nation étrangère et l'ennemi de la sienne et de son propre sang; qu'il vengerait un jour tous les captifs que l'on égorgeait et détruirait la religion, les dieux et les rites du pays. Ils voulu-

rent déterminer le roi son père à lui ôter la vie; mais celui-ci répondit qu'il ne fallait pas s'opposer aux desseins de Dieu, créateur de toutes choses, qui avait fait naître ce fils quand le moment approchait où devaient s'accomplir les prophéties de ses ancêtres. Elles annonçaient qu'il viendrait de nouvelles nations s'établir dans le pays; que ce seraient les fils de Queltzalcoatl qui devaient venir du côté de l'Orient. Ce fut avec cette réponse qu'il congédia les devins qui lui donnaient ce conseil. Dès son enfance, Ixtlilxochitl montra tant d'esprit et de vivacité qu'on voyait bien ce qu'il serait un jour. Il faisait l'admiration des femmes qui étaient chargées de son éducation. A l'âge de trois ans, il tua sa nourrice de la manière suivante : voyant qu'elle se faisait faire la cour par un seigneur, il la pria de lui donner à boire. Cette femme étant obligée de se pencher au-dessus du puits pour en tirer de l'eau avec une corde, il profita de ce moment pour l'y faire tomber; comme le

puits était très-étroit, elle s'y noya, malgré les efforts que l'on fit pour venir à son secours. L'enfant, au contraire, se mit à ramasser des pierres pour les lui jeter. Tout étonné de cette conduite, on le mena devant le roi, qui lui demanda pourquoi il avait tué sa mère qui l'élevait et lui donnait son lait. L'enfant, sans se troubler, lui répondit que, dans les quatre-vingts lois qu'il avait entendu lire, il était défendu de faire la cour aux dames et aux servantes du palais, ni à elles de s'y prêter sous peine de la vie, et que, voyant sa mère s'entretenir avec un noble, il l'avait tuée pour obéir à la loi. Le roi ayant vérifié le fait, fut tout étonné de cette conduite dans un enfant si jeune.

Quand Ixtlilxochitl eut atteint l'âge de sept ans, il commença à former un bataillon de jeunes garçons. Il fit faire par ses maîtres des pelotes et des flèches de glayeul et de jonc, qui lui servaient de munitions. Souvent, quand il venait à en manquer, il pre-

nait des cailloux et en blessait un grand nombre, qui s'en allaient en poussant de grands cris et faisant un tel tapage que cela troublait la tranquillité de la ville. Le roi était fort mécontent de cette conduite, et en faisait des reproches à ses maîtres. Deux seigneurs conseillèrent au roi de le faire mourir, lui représentant qu'un prince qui se montrait aussi turbulent dans son enfance, compromettrait un jour la tranquillité de l'empire par son ambition ; qu'il chercherait à dépouiller ses frères et les autres seigneurs. Sans vouloir suivre ce conseil, le roi, qui était fort mécontent de ce désordre, fit venir les maîtres du jeune prince, et les réprimanda sévèrement. Ceux-ci firent des représentations à leur élève et le supplièrent d'éviter d'irriter son père, lui racontant le conseil qui lui avait été donné ; ils ajoutèrent qu'il pourrait en coûter la vie non-seulement à lui, mais à ceux que l'on accuserait de ses déportements. Ixtlilxochitl prit une nuit quatre jeunes gens de sa garde, à la-

quelle il enseignait l'art militaire et qui avaient toute sa confiance, et il se rendit avec eux chez ces conseillers, qu'il fit appeler comme s'il avait eu à les entretenir de quelque affaire importante. Dès qu'ils arrivaient, ces gardes les saisissaient, les étranglaient et les pendaient ensuite. Quand on les trouva le lendemain dans cet état, on alla prévenir le roi, qui fit appeler le prince et lui demanda ce qui l'avait excité à commettre un pareil crime et à assassiner ses conseillers. Ixtlilxochitl lui répondit : Seigneur, je ne les avais jamais offensés, et cependant ils ont tramé ma perte; si vous n'aviez pas été si sage et si prudent, leurs conseils m'auraient coûté la vie, et cependant je n'ai violé ni les lois ni vos ordres. Si je suis belliqueux et si j'aime la guerre, c'est la vertu que, par-dessus toutes les autres, on aime dans vos États. C'est donc une injustice de vouloir réprimer mon caractère et une cruauté de souhaiter la mort à qui ne vous a pas offensé. Je n'ai donc fait que prendre

l'avance sur eux en leur ôtant la vie, puisqu'ils demandaient ma mort; dans tous les cas, je suis le seul coupable, car mes serviteurs, en m'accompagnant, n'ont fait que ce qu'ils devaient à leur maître. Le roi trouva ces raisons si justes et si bien fondées, qu'il ne lui imposa aucun châtiment, d'autant plus que cette conduite ne partait pas d'un sentiment bas, mais d'une fierté de caractère qui annonçait ce qu'il serait un jour. Le roi se contenta donc de lui dire de prendre garde à lui, et que, si le conseil que l'on avait attribué à ces seigneurs ne s'était pas trouvé véritable, il lui en aurait coûté la vie. Ixtlilxochitl n'avait alors que dix ou douze ans. Quand il en eut quatorze, il alla combattre dans les champs de Tlaxcallan et de Huexotzinco, où il fit des merveilles, de sorte qu'à l'âge de dix-sept ans il portait déjà le bandeau et les insignes de vaillant capitaine. Vers cette époque, Netzahualpiltzintli vint à mourir, et Ixtlilxochitl s'opposa à l'élection du roi Camaca, son frère.

CHAPITRE LXX.

—

Mort d'Ahuitzotzin, roi de Mexico.—Le fameux Motecuhzoma, deuxième du nom, lui succède.

La blessure du roi Ahuitzotzin était si grave, que tous les soins que l'on en prit furent inutiles, quoiqu'on lui enlevât plusieurs esquilles du crâne. Sa mort fut pleurée par tous ses sujets, et on lui fit des obsèques somptueuses, suivant le rit mexicain. Netza-

hualpiltzintli et Totoquihuatzin se réunirent ensuite avec les électeurs pour lui donner un successeur. Ceux-ci avaient jeté les yeux sur le prince Manilmalinaltzin, l'aîné des fils légitimes du roi Axayacatzin et gendre de Netzahualpiltzintli. Mais celui-ci s'opposa à cette élection, parce qu'il ne lui parut pas réunir les qualités nécessaires pour une dignité aussi élevée, sans se laisser influencer parce qu'il était son gendre, époux de sa fille légitime Tiyacapantzin. Son influence sur les électeurs leur fit donc préférer Motecuhzoma, qui était alors grand-prêtre du temple de Huizilopochtli; choix dont il eut bien à se repentir, comme on le verra par la suite de cette histoire. Quand on eut prêté serment, selon la coutume, au nouvel empereur, on célébra des fêtes et des réjouissances en son honneur. Motecuhzoma fut couronné le jour de Ce Cipactli, neuvième du mois Toxcatl, qui était le quatrième dans l'année Matlactli Ome Acatl, ce qui correspond au 24 mai 1503; c'était

l'anniversaire de celui du grand Motecuhzoma, son bisaïeul. Le roi Ahuitzotzin avait épousé Tiyacapantzin, fille de Moquihuitzin, dernier roi de Tlatelolco, dont j'ai raconté la fin malheureuse, et d'une fille du grand roi Netzahualcoyotzin; il en eut le vaillant Quauhtemozin, dernier roi de Mexico, sur qui cette ville fut conquise, et qui, après avoir reçu le baptême, prit le nom de D. Fernando, et d'autres fils nommés Tlacaellel, Motecuhzoma, Citlalcoatl, Azcacoatl, Zoyetzin, Quauhtzimitzin, Xiconoc, Atlixcatzin, Macuilmalina, Acamapich, Huitzilihuitl, Machimalcoyatzin et Tehuecuetzin. D'après l'opinion commune et les relations les plus véritables, le grand Motecuhzoma épousa Tayhualcan, fille de Totoquihuatzin, roi de Tlacopan. Il en eut trois filles : l'aînée, Miahuaxochitzin, reçut au baptême le nom de doña Isabelle; la seconde celui de doña Mariana. Il eut encore plusieurs fils, tels que don Pedro Tlacahuepantzin, Tlihuitlmocatzin, Axayaco, Totepehualox et

Chimalpopocatzin. Doña Isabelle se maria trois fois : la première, avec Alonso Grado, gentilhomme, natif d'Alcantara, et l'un des principaux chefs de la conquête; ce mariage se fit par ordre de D. Fernand Cortez. Elle épousa en secondes noces D. Pedro Gallego, dont elle eut un fils nommé D. Juan d'Andrada, de qui descend la maison d'Andrada; et enfin, en troisièmes noces, D. Juan Cano, de qui descend la maison de Cano. D. Pedro Tlacahuepantzin se maria deux fois à la face de notre mère la sainte Église; mais il n'eut pas d'enfants. Sa sœur, doña Isabelle, attaqua son premier mariage, parce qu'il avait épousé sa cousine germaine sans dispenses de Sa Sainteté. D. Pedro alla en Espagne pour obtenir les dispenses nécessaires et pour d'autres affaires; mais il y resta si longtemps que sa femme, le croyant mort, se remaria à Mexico. D. Pedro, ayant reçu cette nouvelle en débarquant à la Vera-Cruz, ne parla pas des dispenses qu'il apportait, et se rendit à Tezcuco,

où il épousa doña Francisca, fille aînée et légitime de D. Pedro Tetlahuehiuzquitiltzin, seigneur de cette ville. Doña Isabelle l'ayant appris, s'opposa de nouveau à ce mariage, à cause de celui que son frère avait contracté antérieurement; de sorte que D. Pedro vécut séparé de ses deux femmes et n'eut que des fils naturels; l'aîné, don Martin Motecuhzoma, hérita de son majorat et n'eut pas d'enfants de sa cousine doña Maria Axayacatzin, dame d'Iztacpalapan. Le majorat retourna donc au second fils, D. Luis Quyahuitzin, qui passa en Espagne et y a laissé de la postérité.

CHAPITRE LXXI.

De divers événements qui, d'après les annales, eurent lieu à cette époque.

L'année qui suivit le sacre de Motecuhzoma, c'est-à-dire en 1504, Tehuchuetzin, seigneur de la province de Quauhnahuac, mourut, et eut pour successeur Itzcoatzin. Dans les deux années suivantes, Mactlactli Ome Calli et Ce Iochtli, c'est-à-dire 1505 et 1506, la disette

fut excessive, parce que les récoltes manquèrent partout, excepté dans la province et les montagnes de Totonocapan; c'est pourquoi cette famine est désignée sous le nom de Netotocahuiloc, c'est-à-dire, la famine à laquelle Totonocapan a remédié. Netzahualpiltzintli, Motecuhzoma et Totoquihuatzin ouvrirent leurs greniers et vinrent au secours de leurs sujets. Ce fut dans cette même année de 1506 qu'on fit la conquête de la province de Yocotan, et en 1507 celle de Tototepec. Ce fut dans cette dernière que périrent Ixtlilquechahuac et Huitzilihuitzin, seigneurs mexicains. En 1508, le prince Macuilmalinaltzin, héritier légitime du trône de Mexico, fut tué dans une bataille contre ceux d'Atlixo. D'après l'opinion commune, c'était un coup monté entre eux et Motecuhzoma, qui voulait détruire une occasion de troubles et qui leur donna les moyens de le tuer. Il périt dans le même combat un autre seigneur mexicain nommé Izicquaquatzin, et 2,800 hommes. Netzahualpiltzintli

fut très-irrité de la mort de son gendre et composa, à cette occasion, un chant nommé *Nenehualizcuicatl*, ou le chant des fourberies et des trahisons. Il sentit alors combien il s'était trompé, et le tort qu'il avait eu d'enlever la couronne à l'héritier légitime pour la donner à un homme qui était un loup sous une peau de mouton; car après la mort de Macuilmalinaltzin, Motecuhzoma commença à montrer son orgueil : il remplaça par ses créatures tous les membres du conseil qui avaient été nommés par son père ou par son oncle, et poussa la vanité jusqu'à ne plus regarder comme dignes de le servir quelques braves soldats sortis du peuple, qui par leur vaillance étaient montés au rang de capitaine ou à d'autres emplois. Il exila les uns et fit périr les autres. Dans la même année, Tliltecmoctzin hérita de Huexotla après la mort de Cuitlahuatzin. L'année suivante, on fit la conquête de la province de Yopatepec. Vers la même époque, Netzahualpiltzintli punit d'une

manière exemplaire Tezozomoc, seigneur d'Atzcaputzalco, qui s'était rendu coupable d'adultère. Les juges mexicains, pour complaire à Motecuhzoma, s'étaient contentés de le condamner à l'exil et sa maison à être saccagée; les Tecpanèques ajoutèrent à la sentence qu'on lui couperait le bout du nez. Mais le roi de Tezcuco, qui devait prononcer en dernier ressort, cassa cette sentence et ordonna que, d'après les lois de son père, il serait étranglé et son corps livré aux flammes, ce qu'il fit aussitôt exécuter, quoique Motecuhzoma se montrât grandement offensé de cette sévérité.

CHAPITRE LXXII.

—

De quelques signes et présages qui annoncèrent la destruction de l'empire.

En l'année Macuilli Tochtli ou 1510, on aperçut du côté de l'Orient une grande pyramide de lumière qui paraissait lancer des flammes, ce qui répandit le plus grand effroi dans le pays. Les plus savants dans l'astrologie et la divination ne savaient que dire : ils avaient

cependant, d'après leurs histoires, une notion confuse que le temps approchait où devaient s'accomplir les prophéties de Quetzalcoatl et des anciens sages. Les deux plus inquiets étaient Motecuhzoma et Netzahualpiltzintli, qui devaient naturellement le plus souffrir de la destruction de l'empire. Comme le roi de Tezcuco était très-instruit dans toutes les sciences, et surtout dans l'astrologie, il vit par là et par les prophéties de ses ancêtres que sa perte approchait : il ordonna donc aux commandants de ses armées d'interrompre les hostilités qu'on entretenait toujours avec les habitants de Huexotzinco, Tlaxcallan et Atlixco, afin de tenir les guerriers en haleine et d'avoir des victimes pour les sacrifices. Il voulut aussi que ceux qui étaient chargés de la garde des frontières se contentassent de les protéger sans faire des incursions dans le pays ennemi, car il avait résolu de passer dans le repos le peu de temps qui lui restait à régner. Motecuhzoma avait le plus grand désir

de le consulter sur tous ces présages, mais ils étaient très-mal ensemble; car le roi de Tezcuco ne pouvait lui pardonner la mort de son gendre, et il n'était pas moins irrité du châtiment sévère que l'on avait fait subir à Chalchiuhnenetzin sa sœur, au prince Huexotzincatzin son neveu, ainsi qu'à son beau-père, le roi Tezozomoc d'Atzcaputzalco. Les deux rois eurent une entrevue; et après avoir apaisé leurs anciennes querelles, ils se consultèrent sur les maux dont le ciel les menaçait. Le roi de Tezcuco dit que tout devait s'accomplir sans qu'il y eût moyen de l'empêcher; et pour prouver à son collègue le peu de cas qu'il faisait de ses États, il offrit de les lui jouer à la balle contre trois coqs sauvages, dont il ne prendrait que les ergots s'il les gagnait; la partie commença donc et Motecuhzoma ayant gagné deux points était tout joyeux voyant qu'il ne lui en manquait plus qu'un pour être souverain des Aculhuas. Mais le roi de Tezcuco qui les avait perdus à

dessein lui dit qu'il n'était pas encore maître de l'empire, et qu'il allait lui faire voir combien les choses de ce monde étaient chanceuses et périssables, puisqu'il allait perdre la partie au moment où il la croyait gagnée. Motecuhzoma ne put, en effet, malgré tous ses efforts, gagner le point qui lui manquait, et son adversaire en marqua trois de suite. Après ce triomphe, le roi de Tezcuco rentra dans sa capitale. Cependant on voyait tous les jours de nouveaux signes et de nouveaux présages qui annonçaient la chute de l'empire.

CHAPITRE LXXIII.

—

Révolte de quelques provinces conquises, et autres événements.

Le désir que le roi Netzahualpiltzintli avait de passer en paix le peu de temps qui lui restait à régner lui fit le plus grand tort, car l'oisiveté des guerriers causa la révolte de plusieurs provinces que l'empire avait conquises. Les nations Mixtecas, Zapotecas, Yo-

picas, Tototepecas et Tequantepecas, voyant que les soldats des garnisons passaient leur temps à danser et à se divertir, profitèrent de l'occasion pour se révolter. Ce désordre n'avait pas seulement lieu dans les provinces éloignées et nouvellement conquises, mais à la cour même de Tezcuco, où l'on ne s'occupait que de plaisirs et de divertissements; de sorte que les sujets se voyant opprimés de toutes les manières, cherchèrent à secouer un joug aussi pesant. Comme les soldats n'étaient pas sur leurs gardes, ils massacrèrent les uns, après les avoir invités à des festins, et attaquèrent les autres à force ouverte et les chassèrent de leur pays, ce qui arriva dans les provinces de Coatlixhuacan, Zozotlan, Tototepec, Tequantepec et Yopitzinco, ainsi qu'à Oaxaca, Tlachquiaucho, Malinaltepec et Tlacotepec. Le roi de Tezcuco, qui avait laissé son armée se désorganiser, fut obligé d'en former une nouvelle, et d'envoyer demander des secours aux rois de Mexico et de Tlacopan qui

avaient été plus prudents que lui. Ils soumirent toutes ces provinces et revinrent avec une quantité de dépouilles et de captifs qu'ils sacrifièrent à leurs idoles. Parmi eux se trouvaient Zetecpapal, seigneur de la province de Coaixtlahuacan, Nahuixochitl, seigneur de celle de Zocotlan, Malinal de celle de Tlachquiauhco, et beaucoup d'autres seigneurs et capitaines. Enfin, ils soumirent toute la Nouvelle-Espagne, depuis le pays des Chichimèques et le royaume du Michoacan, jusqu'aux dernières terres qu'avaient possédées très-anciennement les Toltèques, c'est-à-dire, celles de Huimolan, Acalan, Verapaz et Nicaragua, et depuis la mer du Nord jusqu'à la mer du Sud, ce qui contient un grand nombre de royaumes et de provinces habitées par différentes nations, telles que les Cohuixcas, Yopicas, Cuitlatecas, Chochomas, Mixtecas, Zapotecas, Quauhtemaltecas (1), Coatzaqual-

(1) Presque tous les auteurs indigènes et plusieurs Espagnols

cas, Nonoalcas, Xicalancas, Totonaques, et autres qui furent entièrement subjuguées et soumises aux trois chefs de l'empire, lequel avait plus de 400 lieues de long entre les deux mers. En 1514, la neige tomba avec tant d'abondance qu'elle fit périr les arbres et les plantes, et détruisit une armée impériale qui marchait contre la province de Palmautlan qui s'était révoltée.

ont regardé le Guatemala comme soumis à l'empire du Mexique; mais je pense que c'est une erreur. *Voyez* Juarros, *Historia de Guatemala*. (Guatemala, 1818. Tratado IV, chap. VII.)

CHAPITRE LXXIV.

—

Trahison de Motecuhzoma qui fait périr la fleur des guerriers de Tezcuco en les livrant aux Tlaxcaltèques, et se rend par ce moyen maître de tout l'empire.

L'ambition de Motecuhzoma était si grande qu'il ne pouvait supporter d'avoir des collègues et des égaux. Il chercha donc tous les moyens, bons ou mauvais, pour s'en débarrasser. C'est pourquoi vers la fin du règne de Netzahualpiltzintli, il commit un crime dia-

bolique. Voyant que les Aculhuas de Tezcuco négligeaient entièrement la guerre, et qu'ils ne s'occupaient que de danses et de fêtes, il envoya un ambassadeur à ce roi pour lui faire des représentations, et lui dire que les dieux étaient irrités de ce que depuis quatre ans on ne leur eût sacrifié aucun captif de Tlaxcallan ni des autres provinces d'où l'on tirait habituellement les victimes qui leur étaient offertes et qui leur plaisaient le plus, mais seulement des prisonniers faits dans les provinces éloignées où l'on était obligé de faire la guerre pour augmenter le territoire de l'empire ou le défendre; sacrifices dont ils ne savaient aucun gré. Il ajoutait qu'ils laissaient oublier les victoires de leurs ancêtres, et ternir l'honneur du nom Chichimèque et Aculhuas. Il les engageait donc à faire une excursion sur le territoire de Tlaxcallan, ajoutant qu'il s'y trouverait tel jour avec son armée pour leur prêter secours. Netzahualpiltzintli lui répondit que ce n'était pas par lâcheté, que ses soldats

avaient déposé les armes, mais bien parce qu'il voulait passer le reste de ses jours dans le repos, puisque l'année Ce Acatl qui les menaçait de grands changements était si proche; mais que cependant, au jour désigné, il enverrait la fleur de son armée dans les champs de Tlaxcallan, afin qu'elle prouvât sa valeur. Après avoir fait cette réponse, il réunit le conseil de la guerre où l'on traça le plan de cette expédition. Il réunit ensuite les capitaines et les guerriers les plus vaillants de son armée, qui prirent la route de Tlaxcallan. Pour éviter toute querelle avec Motecuhzoma, qui commandait lui-même son armée, le roi ne voulut pas y aller en personne, mais il mit à la tête de ses troupes ses deux fils, Acatlemacotzin et Tequanchuatzin, qui s'étaient distingués dans les guerres précédentes. Aussitôt que Motecuhzoma eut appris la résolution de Netzahuapiltzintli, il envoya secrètement des messagers aux chefs de Tlaxcallan, pour leur dire que le roi de Tezcuco en-

voyait contre eux la fleur de son armée, non pour l'exercer et se procurer des victimes, conformément à la loi et à la coutume qui avait été établie entre leurs ancêtres, mais pour ravager leur territoire, piller leur ville et s'en emparer : ce qui était indigne. Il ajoutait que, ne voulant pas tremper dans une pareille trahison, il se faisait un devoir de les avertir et de les engager à prendre les devants pour que les Aculhuas ne pussent exécuter leur mauvais dessein. Que quant à lui il n'accompagnait leurs ennemis que pour la forme, et parce qu'il ne pouvait s'en dispenser ; mais qu'il s'engageait à venir à leur secours si cela était nécessaire pour les aider à tuer leurs ennemis. Le sénat fut fort inquiet de ce message, et de ce que Netzahualpiltzintli oubliait l'obligation où il était, non-seulement de respecter le territoire de la république, mais même de venir à son secours en cas de besoin, en reconnaissance des services que les Tlaxcaltèques, qui d'ailleurs étaient de la même race

que lui, avaient rendus à son père et à son aïeul. Ils remercièrent Motecuhzoma de son avis, et résolurent de prendre leurs précautions contre les Aculhuas. Ils dressèrent une embuscade dans un ravin où ceux-ci avaient l'habitude de passer la nuit. On la nommait Tlalpepexic; elle est située près de la montagne de Quauhtepec. Les Tezcucains étaient absolument sans défiance, quoique cette nuit-là ils fussent avertis par mille présages de leur destruction prochaine. Une quantité de vautours, oiseaux qui ne se nourrissent que de cadavres, volaient sans cesse en tournant au-dessus d'eux; des flammes sortaient de la terre, et la force de l'eau faisait voler en l'air des nuages de poussière. Les plus vaillants capitaines de leur armée, tels que Tezcocsacatl, Temoczin, Zilaltuatl et Ehcatenan, rêvèrent tous les quatre en même temps, qu'ils étaient revenus à l'époque de leur enfance, et qu'ils couraient en pleurant après leur mère pour la prier de les prendre dans

ses bras. Tout cela leur donna beaucoup à penser, et leur fit craindre d'être menacés d'un malheur prochain. Ils passèrent donc la nuit à causer ensemble, et dès le point du jour ils se mirent à manger un morceau sur leur bouclier, craignant de n'en pas avoir le temps dans la journée. Pendant qu'ils mangeaient, une cigale, d'une grandeur extraordinaire, vint frapper contre eux et tomba morte en se séparant la tête du corps. Frappés de ce nouveau présage, ils ne voulurent pas attendre davantage et appelèrent leurs gens en leur disant de s'armer et de sortir à la hâte de ce ravin où ils ne pouvaient se défendre, car ils craignaient que les ennemis ne leur eussent tendu quelque piége, ce qui n'était que trop vrai; car dès que les Tlaxcaltèques les virent se lever, ils les attaquèrent de tous les côtés en poussant de grands cris, et, sans leur donner le temps de se mettre en bataille, ils les chargèrent avec tant de fureur qu'ils les massacrèrent presque tous :

il n'y en eut que très-peu qui réussirent à s'échapper, et portèrent à Tezcuco la nouvelle de cette trahison. Les quatre capitaines dont j'ai parlé et beaucoup d'autres firent de brillantes actions et vendirent chèrement leur vie. Les deux princes se voyant dangereusement blessés, et obligés de se rendre à des personnes d'un rang inférieur au leur, suppliaient leurs adversaires d'achever de leur ôter la vie, pour ne pas être traînés en triomphe dans leur ville. Ils luttèrent si vaillamment qu'on se hâta de les entraîner dans un temple qui se trouvait tout près du champ de bataille, pour les y sacrifier aux idoles. Le sang des morts et des blessés coulait dans le ravin comme un fleuve. Le roi Motecuhzoma, qui se trouvait sur les flancs de la montagne de Xacoltepetl avec son armée, regardait ce spectacle sans faire un seul mouvement, et se réjouissait de voir périr ainsi la fleur de la jeunesse de Tezcuco, ce qui est une preuve manifeste de sa trahison. Parmi

ceux qui réussirent à s'échapper et qui apportèrent cette nouvelle au roi de Tezcuco, se trouvait Chichiquantzin, célèbre capitaine. Le roi de Tezcuco et les siens en furent d'autant plus affligés qu'ils y virent la preuve des mauvais desseins que Motecuhzoma nourrissait contre eux. Il avait aussi cherché à faire du mal au roi de Tezcuco par le moyen des sorciers et des nécromanciens qu'il entretenait à sa cour : mais celui-ci qui en avait de non moins habiles avait paralysé ses efforts. Quand Motecuhzoma fut de retour dans sa capitale, il ordonna aux villes et villages de la province de Chinampa de cesser de payer une certaine redevance qu'ils devaient aux rois de Tezcuco, et montra sa malice dans d'autres occasions, comme on le trouve plus au long dans le chant qui raconte ce désordre et que l'on nomme *yacuicatl*.

CHAPITRE LXXV.

—

Mort de Netzahualpiltzintli.

Netzahualpiltzintli voyant que Motecuhzoma empêchait les villes du lac d'acquitter les tributs qu'elles avaient toujours payés à son père et à lui, et s'était mal comporté envers lui en diverses occasions, il lui envoya des ambassadeurs pour le sommer d'observer les

coutumes de leurs ancêtres. Motecuhzoma répondit orgueilleusement aux ambassadeurs que le temps où l'empire était gouverné par trois chefs allait bientôt cesser; qu'il n'y en aurait plus qu'un seul et que ce serait lui, seigneur de toutes les choses célestes et terrestres, et qu'il engageait le roi de Tezcuco à ne plus lui faire de pareilles demandes parce qu'il châtierait son audace. Netzahualpiltzintli fut d'autant plus affligé de cette réplique insolente qu'il n'avait pas les moyens de se venger. Il se retira donc dans l'intérieur de son palais où il passa le reste de ses jours dans le chagrin. Il mourut l'an de Matlactli Acatl ou 1515, à l'âge de 52 ans, après en avoir régné 44. Quoique l'on cherchât à cacher sa mort, ses enfants et ses parents l'apprirent bientôt, et se réunirent pour célébrer ses obsèques. Tous les grands du royaume y assistèrent, ainsi que les ambassadeurs de Motecuhzoma et de Totoquihuatzin, et plusieurs mexicains et tecpanèques : on observa

les mêmes cérémonies qu'à la mort de son père, en brûlant avec son corps beaucoup de bijoux, d'or, d'argent et de pierreries, et une quantité de panaches et d'ouvrages en plumes d'un grand prix. On sacrifia cent esclaves mâles et cinq femmes; l'on mit ensuite ses cendres dans une urne d'or, que l'on plaça dans le grand temple de la ville de Tezcuco qui était celui de Huitzilopochtli. Il eut cent quarante-cinq fils, dont quatorze légitimes, desquels j'ai parlé plus haut.

Ainsi finit le roi Netzahualpiltzintli, qui n'eut pas moins de vaillance et de mérite que son père. Il fut aussi sévère que lui à faire observer les lois, et aussi heureux dans les batailles auxquelles il assista en personne. Mais sa mort prématurée fut cause de la discorde qui se mit entre ses enfants, car il n'avait pas désigné d'héritier. Quelques auteurs ont cependant prétendu qu'il avait choisi le prince Yoyontzin, le plus jeune de ses fils légitimes, ce qui me paraît difficile à croire,

car c'était toujours l'aîné des enfants qui héritait, à moins de causes graves, comme cela arriva à l'égard de Techotlalatzin, qui monta sur le trône au préjudice de ses frères aînés, parce qu'il était le seul qui fût toujours resté fidèle à son père Quinantzin tandis quc les autres s'étaient rangés du parti des rebelles, comme nous l'avons vu dans le cours de cette histoire.

CHAPITRE LXXVI.

—

Querelle qui s'élève entre les enfants de Netzahualpiltzintli relativement à la succession.

Aussitôt que l'on eut rendu les honneurs funèbres à Netzahualpiltzintli, on consulta Motecuhzoma et Totoquihuatzin sur l'élection du nouveau roi, car, comme je viens de le dire, il n'avait pas désigné celui de ses fils légitimes qui devait lui succéder. Tetlahuehuequitiltzin,

qui pouvait y prétendre à cause du droit d'aînesse, était peu capable de gouverner un royaume aussi grand que celui de Tezcuco, principalement dans un moment où l'on avait besoin d'un chef brave et habile dans l'art militaire, pour pouvoir résister à la fortune qui commençait à se montrer contraire. Quelques chefs s'opposaient cependant à ce qu'on choisît Coanacochtzin ou Ixtlilxochitl, tant parce qu'ils étaient trop jeunes qu'à cause des droits de leur frère aîné, quoique celui-ci fût un homme timide et peu propre à la guerre. Motecuhzoma profita de ces dissensions pour faire monter sur le trône le prince Cacama son neveu, fils de sa sœur aînée. Il envoya donc un ambassadeur pour solliciter les électeurs et les grands de lui donner leurs voix, leur représentant qu'il l'aimait beaucoup, qu'il était en âge de gouverner, et que dans les guerres précédentes il s'était distingué par sa valeur et ses talents, les engageant, quand l'élection serait terminée, à venir avec son

neveu à Mexico afin qu'on lui prêtât serment comme on l'avait fait à son père et à son aïeul. Cette prétention excita d'abord beaucoup d'opposition, mais enfin les grands se décidèrent à réunir dans une des salles du palais les trois princes Cacama, Coanacochtzin et Ixtlilxochitl, pour leur annoncer que la volonté de Motecuhzoma était que Cacama fût proclamé roi et qu'ils ne pouvaient s'y soustraire. Coanacochtzin, quoique le trône lui appartînt de droit, déclara, soit par affection pour son frère, soit parce qu'il était du parti de Motecuhzoma, que cette élection lui paraissait très-convenable, attendu que leur frère aîné n'était pas en état de gouverner, et que Cacama avait déjà prouvé sa valeur. Mais Ixtlilxochitl, qui était très-jeune et très-bouillant, ne put supporter cette tyrannie et cette violation des droits légitimes; il s'opposa à l'élection, et excita un tel tumulte dans le sénat, que l'élection ne put avoir lieu et que Cacama fut obligé de se réfugier à Mexico

pour prier son oncle Motecuhzoma de venir à son secours et de le mettre en possession de son royaume. Ixtlilxochitl, après avoir eu une grande querelle avec son frère Coanacochtzin qui soutenait le parti de Cacama, quitta la ville et se réfugia dans les montagnes de Meztitlan, invitant à le suivre tous ceux qui voulaient s'opposer à la tyrannie de Motecuhzoma et prendre son parti contre ses frères. Les chefs de Meztitlan, qui avaient été ses gouverneurs, le reçurent fort bien et soulevèrent en sa faveur tous les Totonaques de la montagne. Il réunit en peu de temps une nombreuse armée et marcha contre Tezcuco. Il mit en déroute tous ceux qui voulurent arrêter sa marche, et après avoir soumis, soit de leur plein gré, soit par la force des armes, toutes les provinces septentrionales du royaume, il mit le siége devant Tezcuco et devant Mexico, occupant avec ses troupes les villes de Papalotlan, Acolman, Chiuhnauhtla, Tecacman, Tzompanco et Huehueto-

can; car c'était par là que ses frères pouvaient venir l'attaquer avec les forces que leur fournissait Motecuhzoma, dont l'influence avait fait reconnaître Cacama pour roi dans sa capitale et dans toutes les provinces qui n'étaient pas occupées par Ixtlilxochitl. Motecuhzoma, irrité de l'audace d'Ixtlilxochitl, convoqua son conseil de guerre afin de prendre les mesures nécessaires pour arrêter le cours de ses succès. Il résolut d'envoyer contre lui un de ses plus fameux capitaines nommé Xochitl, cacique d'Iztacpalapan; celui-ci promit à Motecuhzoma de s'emparer de sa personne au milieu des siens et de le lui amener, ce qui terminerait d'un seul coup la guerre civile et affermirait Cacama sur le trône. Ixtlilxochitl, qui était averti de tout ce qui se passait à Mexico, marcha avec une troupe choisie au-devant de Xochitl. Quand les deux chefs se rencontrèrent, ils ordonnèrent à leurs gens de se tenir tranquilles et de les laisser combattre seul à seul. Ixtlilxochitl remporta

une victoire facile sur son adversaire, et ayant fait apporter une quantité de joncs secs, il le fit brûler vif en présence des deux armées, ce qui jeta l'effroi parmi ses ennemis. Quand Motecuhzoma l'eut appris, il ordonna qu'on cessât de le poursuivre, pensant qu'il serait plus aisé de s'emparer de sa personne par surprise. Ixtlilxochitl continua à bloquer Tezcuco sans faire aucun mal à ceux qui voulaient en sortir, et traitant très-bien les nobles qui venaient le trouver. Ses frères furent donc obligés de traiter avec lui, mais il ne voulut jamais voir Motecuhzoma, car il le détestait parce qu'il avait été cause de la mort de Netzahualpiltzintli, que le prince désirait par-dessus tout venger. Il fut convenu qu'Ixtlilxochitl serait capitaine général du royaume de Tezcuco et qu'il resterait en possession des provinces du nord. Beaucoup de provinces, irritées des tributs excessifs que leur imposait Motecuhzoma, profitèrent de l'occasion de ces désordres pour se soulever, car ce roi était aussi cruel que les

monarques ses ancêtres avaient été miséricordieux. Parmi les provinces les plus disposées à se soulever, était celle de Totonacapan, qui s'étend sur les côtes de la mer du Nord; car Dieu avait disposé les choses de la manière la plus favorable pour l'introduction de la sainte foi catholique dans ce pays. Vers cette époque, les armées des trois chefs de l'empire soumirent les provinces de Mictlantzinco et Xaltianquizco, et leur imposèrent les même conditions qu'aux autres dont j'ai parlé plus haut; mais ce furent les dernières conquêtes de l'empire. Elles eurent lieu dans l'année Matlactli Ome Tecpatl ou 1516.

CHAPITRE LXXVII.

—

De l'invincible Fernand Cortez, premier marquis de la vallée d'Oaxaca, et du commencement de son expédition.

Sous le règne des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, D. Fernand Cortez naquit, en 1485, dans la ville de Medellin, en Estramadure. Il était fils de D. Martin Cortez de Monroy et de doña Catariña Pizarro Altamirano. Ils étaient nobles et *hijos d'Algo*,

mais plus riches en honneurs qu'en biens de la fortune (1). Après deux ans d'humanités, il commença à se livrer à l'étude des lois; mais bientôt après il changea de résolution et embrassa la carrière des armes. Comme il se montrait brave et ambitieux, ses parents lui permirent de passer aux Indes pour aller rejoindre Nicolas d'Ovando, grand commandeur de Laris et gouverneur de St-Domingue. Il arriva dans cette île le jour de Pâques de 1504; il avait alors dix-neuf ans. Il y passa cinq ou six ans, pendant lesquels il lui arriva beaucoup d'événements heureux ou malheureux, et s'y occupa principalement d'agriculture; il passa ensuite à la conquête de Cuba, et y épousa doña Catališa Xuarez.

(1) On trouve sur l'origine de Cortez des versions bien différentes. Las Casas (*Historia de Indias*, p. III, chap. 27) dit : « J'ai connu son père, qui était un écuyer bien pauvre et bien humble. Il était cependant d'ancienne race chrétienne; on a même dit qu'il était gentilhomme. » Argensola (*Annales de Aragon*, liv. I, chap. 18) fait descendre sa famille de Narnès Cortesio, roi de Lombardie et de Toscane, qui avait épousé la fille de Favila, roi des Goths. Mais la première opinion me paraît de beaucoup la plus vraisemblable.

On peut voir l'histoire de ce mariage dans les histoires de Gomara et d'Herrera. C'est pourquoi je ne m'étendrai pas sur ce sujet. On faisait tous les jours de nouvelles découvertes, et, en 1517, Francisco Hernandez de Cordova découvrit la terre ferme de Yucatan ; mais il fut obligé de se rembarquer sans avoir fait autre chose que l'apercevoir, parce que les Indiens se défendirent vigoureusement et blessèrent presque tous les Espagnols. Comme on en avait assez vu pour s'assurer que le pays était plus riche et plus fertile que les îles, Velazquez résolut d'en faire la conquête ; c'est pourquoi il y envoya, en 1518, Juan de Grijalva, son neveu, avec une flotte suffisante ; il lui donna 200 Espagnols, et quelques marchandises qu'il devait échanger contre de l'or et des objets précieux du pays. Grijalva resta si longtemps absent, que Velazquez, craignant qu'il n'eût fait naufrage, envoya à sa recherche Christoval de Olid, pour le ramener ou l'aider à coloniser ou à conquérir le pays, selon les cir-

constances. Mais avant qu'Olid rencontrât Grijalva, Pedro de Alvarado, qui avait accompagné ce dernier, arriva à St-Domingue et instruisit Velazquez de la richesse du Yucatan et de la quantité d'or que s'était procurée Grijalva. Cette bonne nouvelle le décida à coloniser ce pays, tant pour étendre notre sainte foi catholique que pour gagner de la gloire et des richesses. Il réunit du monde pour cette expédition; mais, quoiqu'il en parlât à plusieurs personnes d'un rang élevé, il ne put s'arranger avec aucune autre que Fernand Cortez, qui possédait alors deux mille ducats dans la maison d'un marchand nommé André de Duero, homme prudent et qui savait se conduire. Cortez accepta la proposition que Velazquez lui fit de s'associer avec lui, et lui dit qu'il irait en personne à la découverte et à la conquête de ce pays. Quand ils eurent conclu leur traité et obtenu la permission des frères Hiéronimites, qui gouvernaient alors les îles, et au moment où

ils s'occupaient de l'armement de leurs navires, Juan de Grijalva arriva, le 3 octobre 1518, avec quantité d'or et d'argent, et donna de nouveaux détails sur le pays. Velazquez alors changea d'avis et voulut empêcher Cortez de partir, ce qui excita de grandes querelles entre eux. Mais celui-ci emprunta quatre mille ducats, acheta des vaisseaux et tout ce qui était nécessaire et partit malgré Velazquez. Les amis de Cortez se joignirent à lui, et il leur fournit de l'argent et ce dont ils avaient besoin. Avant de partir, il fit par-devant notaire une protestation dans laquelle il déclarait que tout se faisait à ses frais et que Velazquez n'avait aucune part à cette affaire. Quand il fut arrivé à (*en blanc dans le manuscrit*) (1), Alvarado, Olid et les autres amis de Velazquez voulurent s'emparer de sa personne; mais il se réfugia dans l'île de Guaniguaniga, où il débarqua tout son monde pour

(1) Chimalpain dit *à la Havane*.

le passer en revue; il avait 550 (1) soldats espagnols et quelques Indiens de service. Il les divisa en onze compagnies, de cinquante hommes chacune, et prit pour lui la charge de capitaine général. Il avait onze vaisseaux portant une bannière à ses armes, qui étaient un échiquier d'argent et d'azur, chargé d'une croix de gueule avec une devise latine qui signifiait : Amis, suivons la croix, car, si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe. C'est, en effet, par là qu'il a conquis le Nouveau-Monde et converti les naturels à notre sainte foi catholique. Jamais conquête ne fut plus difficile. Alexandre et César n'ont jamais tant fait, comme on le verra par la suite de cette histoire et par les auteurs que j'ai cités plus haut.

(1) Dans la lettre inédite du corps municipal de Vera-Cruz à l'empereur, il est dit 400 soldats.

CHAPITRE LXXVIII.

—

Cortez commence la conquête de la Nouvelle-Espagne. — Il arrive à Potonchan.

Avant de quitter l'île de Guaniguaniga, Cortez fit une longue harangue à ses soldats; il leur montra le fruit qu'ils pouvaient attendre de leurs fatigues, et leur représenta le grand service qu'ils rendraient à Dieu, s'ils entreprenaient cette conquête plutôt pour

convertir les nations barbares que pour les dépouiller de leurs biens. Il quitta cette île le 28 février 1519, et donna pour mot d'ordre aux siens le nom du bienheureux saint Pierre (1). Il alla débarquer dans l'île d'Acozamil (2) (Cozumel); les naturels, effrayés, s'enfuirent dans les bois, abandonnant leurs maisons et leurs biens. On amena cependant à Cortez quatre femmes et trois petits enfants; il comprit par signes que l'une d'elles était la femme du cacique du pays et la mère de ces enfants. Cortez la traita si bien, que son mari s'enhardit à rentrer dans son village, où il logea les nôtres et leur fit le meilleur accueil. Cortez,

(1) Chimalpain (chap. 1) raconte que Cortez étant tombé dangereusement malade dans son enfance, et ses parents voulant lui choisir un protecteur au ciel, tirèrent au sort les noms des douze apôtres, et qu'il tomba sur saint Pierre.

(2) L'île d'Acozamil, que les historiens espagnols ont nommée Cozumel, était le principal sanctuaire des habitants du Yucathan. On y venait en pèlerinage de toute la province. Son nom veut dire l'Ile des Hirondelles. (*Voyez* Cogolludo, *Historia de Yucathan*; Chimalpain, chap. 14; et la note du recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique, qui fait partie de cette collection.)

les voyant rassurés, commença à leur prêcher la foi chrétienne, les engageant à adorer une croix et une image de Notre Dame, qu'il leur montra; ils y consentirent et brisèrent les idoles de leur temple, que Cortez remplaça par cette croix et cette image, auxquelles les Indiens montrèrent la plus grande vénération; ils cessèrent de sacrifier des hommes, et annoncèrent à Cortez que dans le Yucathan il y avait des hommes barbus comme lui. Cortez y fit envoyer pour s'en assurer; mais les messagers tardèrent si longtemps, qu'il ne voulut pas les attendre; il prit terre sur la côte de Yucathan, vers l'endroit que l'on appelle *Punta de las mugeres*, et le pays lui ayant paru mauvais, il alla de là à Cotoche; mais comme le navire de Pedro d'Alvarado faisait eau, il fut obligé de retourner à Acozamil pour le réparer.

Le premier dimanche de carême, dans la matinée, on vit arriver un canot qui contenait quatre hommes nus, armés d'arcs

et de flèches. Les Espagnols, croyant qu'ils venaient pour les attaquer, s'avancèrent au-devant d'eux l'épée à la main; un de ces hommes s'avança aussitôt et leur cria en langue castillane : « Êtes-vous chrétiens? » Les nôtres, tout étonnés, lui répondirent : « Oui, nous sommes chrétiens et Espagnols. » Cet homme alors se jeta à genoux, et s'écria : « Dieu! je te remercie de m'avoir tiré d'entre les infidèles et les barbares. Quel jour avons-nous aujourd'hui, messieurs, n'est-ce pas mercredi? » Les nôtres lui répondirent qu'il se trompait, et que c'était dimanche. Il se releva, et André de Tapia, fort satisfait de cette rencontre, le mena à Cortez avec ses compagnons. Celui-ci lui demanda qui il était et d'où il venait. Il répondit qu'il s'appelait Jérôme d'Aguilar, natif d'Ecija, et qu'en 1511 il avait fait naufrage près de la Jamaïque, en allant du Darien à Saint-Domingue, où il se rendait pour chercher de l'argent, à cause de la guerre qui s'était élevée entre Diégo de

Nicueza et Vasco Nuñez de Balboa. Ils s'étaient embarqués vingt personnes dans une chaloupe, dont sept moururent à la mer. Les treize autres allèrent débarquer dans la province de Maya, où ils furent pris par les Indiens d'un cruel cacique, qui sacrifia Valdivia et quatre de ses compagnons, et fit à ses amis et à ses compagnons un festin de leur chair. Il avait conservé les autres, et les engraissait pour un nouveau festin; mais ils trouvèrent moyen de s'échapper et de se réfugier chez un autre cacique, ennemi du premier, qui les avait bien traités pendant toute sa vie. Ses héritiers en avaient agi de même. Mais tous ses compagnons étaient morts successivement, et il n'était resté que lui et un certain Gonzalo Guerrero, qui s'était marié dans le pays, et était devenu très-riche. Ce dernier n'avait pas voulu venir avec lui, parce qu'il était honteux de se montrer avec les narines percées comme les habitants du pays. Tout le monde se réjouit de cette rencontre, quoique

l'on fût effrayé d'être arrivé dans un pays dont les habitants mangeaient de la chair humaine. Il fut très-heureux pour Cortez d'avoir rencontré cet Aguilar, car il lui servit d'interprète, et sans lui il aurait été bien embarrassé. L'on a regardé comme un miracle l'événement qui arriva au vaisseau d'Alvarado, puisque sans cela ils ne se seraient pas rencontrés. Le lendemain Cortez dit à Aguilar que, puisqu'il savait la langue des naturels, il devait leur prêcher la foi chrétienne. Il le fit avec tant de succès, qu'il réussit à les convertir; déjà auparavant ils adoraient une croix qu'ils regardaient comme le dieu de la pluie.

Après avoir quitté Acozamil, Cortez arriva à la rivière de Tabasco, que l'on nommait de Grijalva, parce que celui-ci l'avait découverte le premier. Cortez l'ayant remontée, trouva un village entouré d'une muraille de bois, dans laquelle on avait ménagé des meurtrières pour lancer des flèches. Un grand nombre de

gens armés l'attaquèrent avec des canots, mais il réussit à s'emparer de ce village qui se nommait Potonchan (1). Ce fut la première conquête que l'on fit sur la terre-ferme. Cortez coucha cette nuit dans le grand temple avec tous ses compagnons, parce que tous les habitants avaient pris la fuite. Le lendemain il envoya à la recherche de trois côtés, car il désirait beaucoup s'emparer d'un indigène, tant pour avoir des renseignements sur le pays que pour faire dire au cacique qu'il pouvait venir le trouver en toute sûreté. On lui en amena trois ou quatre, qu'il renvoya à leur maître, en lui faisant dire qu'il n'était pas venu pour lui faire du mal, mais pour lui révéler de grands secrets. Cependant, malgré des allées et des venues qui durèrent trois jours, le cacique ne voulut jamais venir le trouver.

(1) Potonchan veut dire en langue du pays la Rivière Puante. (*Chimalpain*, chap. 23.)

CHAPITRE LXXIX.

—

Voyage de Cortez jusqu'à son arrivée à la Vera-Cruz.

Cortez avait ordonné à trois de ses officiers d'aller à là découverte et de tâcher de se procurer des vivres. Les naturels les attaquèrent, blessèrent plusieurs Espagnols, tuèrent quelques Indiens de Cuba, et leur auraient fait un mauvais parti si Cortez n'était venu à leur

secours. Le lendemain il se mit en marche avec cinq cents hommes, treize chevaux et quelques pièces d'artillerie. En traversant quelques champs cultivés, il fut attaqué par quarante mille Indiens (1), et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il remporta la victoire (2). Dans cette affaire, ses soldats aperçurent le glorieux apôtre saint Jacques qui combattait pour eux monté sur un cheval blanc. Ce fut la première fois qu'il parut dans cette conquête; mais Cortez prétendit toujours que c'était le prince des apôtres, saint Pierre, qu'il avait choisi pour son patron et auquel il adressait ses prières. Il y eut soixante Espagnols de blessés; mais les nôtres firent bientôt la paix avec les naturels. Tabasco,

(1) Ce combat eut lieu contre les Indiens de Cintla.
(*Chimalpain*, ch. 201; *Betancourt*, r. p. 112.)

(2) Betancourt rapporte que Cortez ayant débarqué un interprète indien, nommé Melchior, qu'il avait amené de Cuba, pour qu'il tâchât de se procurer des renseignements, celui-ci accrocha ses habits européens à un arbre, et alla exciter les naturels à attaquer les Espagnols.
(Betancourt, *Teatro mexicano*, Mexico, 1698, p. 212.)

qui était le principal chef de ce pays, ainsi que tous les autres caciques et seigneurs, firent amitié avec Cortez, lui fournirent des vivres en abondance pour toute son armée, et lui donnèrent une quantité d'or. Cortez leur demanda où ils le prenaient et s'ils en avaient beaucoup; ils lui répondirent qu'ils n'avaient pas de mines et qu'ils n'en cherchaient pas, car ils voulaient non pas devenir riches, mais vivre contents; ajoutant que s'il se dirigeait au couchant il en trouverait tant qu'il voudrait. Ils dirent aussi, entre autres choses, que, de tous les cavaliers, celui qui combattait le premier était celui qui les avait le plus effrayés, ce qui prouve bien qu'un des saints apôtres était apparu dans cette occasion. Cortez leur expliqua le but de son voyage, en leur disant que le roi d'Espagne son maître, qui était le plus puissant du monde, l'avait envoyé pour leur enseigner la loi évangélique et les tirer de l'aveuglement dans lequel ils vivaient. A la grande joie des habitants de Potonchan, il

plaça une croix dans le grand temple et on y célébra la cérémonie du dimanche des Rameaux. Il vint un nombre infini de gens qui reconnurent le roi d'Espagne pour leur souverain, et ce furent les premiers sujets qu'eut la couronne dans ce pays. Cortez nomma cette ville Vittoria (1), et l'ayant quittée pour suivre le cours de ses découvertes, il arriva sur les bords de la rivière de Papalaotlan (2) à laquelle on donna le nom de Pedro d'Alvarado, parce qu'il fut le premier qui la découvrit. Il continua à suivre la côte en se dirigeant vers le couchant, et arriva à Saint-Juan-de-Culhua, que l'on nomme aujourd'hui d'Ulua, le jeudi

(1) La ville de la Vittoria fut abandonnée vers le milieu du dix-septième siècle, à cause des invasions fréquentes des Anglais. On établit les habitants plus loin de la mer, dans un endroit que l'on nomma Villa Hermosa. Mais c'est à Tlacotlapan que réside le gouverneur de la province.

(Clavigero, *Storia antica di Mexico*, t. III, p. 11.)

(2) La rivière de Papalaotlan reçoit celles de Cuiyotepec, Vicilla, Chimantlan, Quauquez, Paltepec, Tuztlan, Teyuciyoacan, et beaucoup d'autres plus petites, qui toutes roulent de l'or. Elle forme plusieurs lacs et marais avant son embouchure; le plus grand est entre Otlatitlan et Qauhquezpaltepec.

(*Chimalpain*, ch. 24.)

de la Cène (1). Avant qu'ils débarquassent, Teotlili, qui commandait sur cette côte au nom des trois chefs de l'empire, envoya deux de ses serviteurs dans un canot pour demander au chef de la flotte d'où il venait et où il allait. Cortez les reçut très-bien, leur fit des présents et les chargea de dire à leur maître qu'il ne s'effrayât pas, et qu'ils venaient seulement pour lui annoncer des nouvelles qui lui seraient fort agréables. Les Espagnols prirent terre le Vendredi-Saint, et s'établirent sur une plage de sable où l'on construisit plus tard la Vera-Cruz, à laquelle on donna ce nom dès ce jour même, parce que c'était celui du vendredi de la Croix (2). Ils y furent visités par un grand nombre d'Indiens qui échan-

(1) Chimalpain (chap. 25) dit que les Indiens nommaient cette île Chascicocan ou l'Ile des Coquillages. Il ajoute que les naturels, apercevant la flotte de Cortez, s'écrièrent : Amolohua, Amolohua, réunissez-vous ici. Ce qui lui fit donner le nom d'Ulua ; d'autres ont prétendu qu'elle le tirait des Culhuas, qui y entretenaient une garnison.

(2) Il y a eu successivement trois villes fondées sous le nom

gèrent de l'or et des plumes précieuses contre des ciseaux, des aiguilles, des perles de verre et autres bagatelles, quoique Cortez eût défendu qu'on leur demandât de l'or, pour qu'ils ne crussent pas que c'était le but du voyage. Deux jours après, c'est-à-dire le lundi de Pâques, le gouverneur arriva suivi de quatre mille hommes chargés de vivres qu'il présenta à Cortez, ainsi que quelques bijoux d'or très-riches. Cortez l'embrassa et lui présenta une veste de velours et quelques objets de Castille dont il parut faire le plus grand cas. Aguilar ne comprenait plus la langue de ce pays, mais Dieu daigna y remédier en permettant qu'une des femmes que Cortez avait reçues du seigneur de Potonchan la comprit parfaitement. Elle

de la *Vera-Cruz*. La première, en 1519, près de Chiahuitlan, a *conservé* le nom de *Villarica*; la seconde, en 1523 ou 24, s'appelle maintenant *l'Antigua*, et enfin la Vera-Cruz actuelle, qui fut fondée vers la fin du seizième siècle par les ordres du comte de Monterey, vice-roi de Mexico.

(*Clavigera*, t. III, p. 30.)

était née de parents nobles, au village de Huilotlan, dans la province de Xalatzinco, et était petite-fille du seigneur de ce village; quelques marchands l'avaient volée dans son enfance pendant la guerre et l'avaient vendue à la foire de Xicalanco, près de la province de Coatzacualco : elle avait passé de main en main dans celles du seigneur de Potonchan; celui-ci l'avait donnée à Cortez qui la convertit par ses bons traitements à la religion chrétienne, ainsi que ses trois compagnes; elles furent les premières qui reçurent le baptême à la Nouvelle-Espagne. Elle servit d'interprète conjointement avec Aguilar, à qui Cortez disait ce qu'il voulait; Aguilar le répétait à Marina en langue de Potonchan, et celle-ci le traduisait en mexicain. Mais heureusement pour Cortez elle apprit très-vite la langue espagnole, ce qu'on peut regarder comme miraculeux, et fut très-utile pour la conversion des naturels et l'établissement de notre sainte foi catho-

lique. Par la suite elle épousa Aguilar (1).

Teotlili dina ce jour-là avec Cortez. Il lui dit qu'il gouvernait ce pays au nom des trois chefs de l'empire, et qu'il était vassal du grand Motecuhzoma, roi de la ville de Mexico, Tenuchtitlan ajoutant que s'il voulait lui apprendre le motif de son voyage, il en rendrait compte à son maître et aux autres rois. Cortez lui fit dire par Marina qu'il était vassal du roi D. Carlos d'Espagne, seigneur de tout l'univers; qu'il venait de sa part pour annoncer au roi de Mexico un secret qui le comblerait de joie, et qu'il le priait d'en faire avertir celui-ci en lui demandant où il voulait recevoir son ambassade. Teotlili lui répondit qu'il se réjouissait d'apprendre de lui qu'il existait un autre seigneur aussi puissant que Motecuhzoma, et que c'était le roi d'Espagne,

(1) Aguilar était sous-diacre, ainsi il n'épousa pas et ne pouvait épouser Marina, qui dèvint la femme de Juan Xaramillo, un des soldats qui accompagnèrent Cortez au voyage de Hibuebueras. Voyez Chimalpain.

(Note du manuscrit; *voyez* aussi Bernaldiaz, ch. 174)

quoiqu'il eût peine à croire qu'il existât au monde rien d'égal à son maître; qu'au reste il lui donnerait avis de son arrivée et prendrait ses ordres. Cortez lui demanda si Motecuhzoma avait beaucoup d'or, lui disant que c'était un remède contre le mal de cœur dont beaucoup de ses soldats étaient affectés. Teotlili lui répondit que oui. Il fit ensuite peindre, sur une étoffe de coton, le costume des Espagnols, leurs chevaux, leurs vaisseaux, tout ce que Cortez avait apporté, et envoya en toute hâte des messagers à Mexico, pour porter ce tableau à Motecuhzoma, ainsi qu'à Cacama et à Totoquihuatzin, qui régnaient alors à Mexico et à Tlacopan. L'envoyé fit tant de diligence qu'il arriva à Mexico en un jour et une nuit. Teotlili retourna à Cuetlachtlan (1) où il résidait, et laissa Cuetlalpiltoc et quelques autres chefs avec deux mille Indiens pour servir les Espagnols.

(1) Aujourd'hui Cotaxta. (*Chimalpain*, ch. 25.)

CHAPITRE LXXX.

Conduite de Motecuhzoma en apprenant l'arrivée de Cortez et de ses compagnons. — Celui-ci a connaissance des factions qui divisent le pays.

Le message de Teotlili frappa de crainte et de stupeur Motecuhzoma, qui vit que les prophéties de ses ancêtres commençaient à s'accomplir. Il rassembla tous les seigneurs de l'empire pour leur demander leur avis et leur communiquer ses pensées. Il leur dit que si

les étrangers qui arrivaient d'Orient étaient le dieu Quetzalcoatl et ses enfants, qu'on attendait depuis plusieurs siècles, ils voudraient les déposséder et s'emparer de tout le pays; qu'ainsi il fallait tâcher d'arrêter leurs pas : mais que si, comme ils le disaient, ils étaient les ambassadeurs du grand monarque de l'Univers, qui demeurait à l'Orient, il fallait les recevoir et écouter ce qu'ils avaient à dire. Les rois et les seigneurs qui composaient le conseil commencèrent à disputer là-dessus; mais Motecuhzoma, voyant qu'ils ne concluaient rien, dit à son frère Cuetlachua: « Avec la permission du roi Cacama, mon neveu, qui a le droit de voter le premier, toi qui es un homme rempli d'expérience, dis-nous ce que tu penses. » Cuetlachua répondit brièvement: « Mon avis est, puissant seigneur, que tu ne laisses pas entrer dans ta maison qui pourra t'en chasser. » Cacama dit au contraire: « Ce serait une honte pour vous, pour nous, pour tout l'empire, si vous refusiez de rece-

voir une ambassade d'un aussi puissant seigneur que l'est le roi d'Espagne, à ce qu'on dit : car c'est le devoir d'un roi de recevoir les ambassadeurs que les autres lui envoient. Si ceux-ci cachent quelque trahison, un monarque a toujours près de lui de braves guerriers et de vaillants capitaines pour le défendre, ainsi que des amis et des parents nombreux pour garder son honneur et châtier les traîtres. Si cette nouvelle ambassade cache quelque perfidie, plus tôt elle viendra à la cour et mieux cela vaudra. L'arrêter et la retenir serait nuisible à l'empire, tant parce que cela diminuerait sa gloire, que parce que cela ferait penser que c'est par faiblesse et par crainte qu'on en agit ainsi. Tous ceux qui sont disposés à se révolter seront encouragés dans ce dessein en voyant qu'on a peur d'une poignée d'étrangers, et ceux-ci auront le temps de connaître le côté faible du pays, et qui sont nos amis ou nos ennemis. Cela pourra même engager les provinces que nous avons conquises

à secouer le joug : il faut donc nous hâter de recevoir ces étrangers avant qu'ils aient le temps d'ouvrir les yeux et de connaître les secrets de l'empire. Telle est mon opinion. » Tous les seigneurs qui avaient du cœur approuvèrent le discours du roi Cacama, et je pense qu'ils avaient raison ; mais Motecuhzoma et quelques autres préférèrent l'avis de Cuetlachua. Il résolut donc d'employer tous les moyens possibles pour empêcher Cortez de venir à la cour. Il répondit dans ce sens aux messagers de Teotlili, qui, au bout de huit jours, furent de retour à la Vera-Cruz, avec la réponse du roi, et de riches présents en or et en étoffes de coton. Ils dirent à Cortez que Motecuhzoma, roi de Mexico, Cacama, roi de Tezcuco, et Totoquihuatzin, roi de Tlacopan, lui souhaitaient la bien venue; qu'ils étaient ravis d'apprendre l'existence d'un prince aussi puissant que le roi d'Espagne, qui voulait bien être leur ami, et qu'ils se réjouissaient que ce fût sous leur règne que des étrangers si vail-

lants, et dont on n'avait jamais ouï parler, fussent arrivés dans leur pays : ils ajoutèrent qu'ils étaient disposés à fournir à l'ambassadeur tout ce dont il aurait besoin; mais qu'ils ne pouvaient le recevoir à leur cour, ni venir le trouver à la côte, parce que le chemin était trop difficile, et parce qu'il fallait traverser des pays habités par des peuples barbares, ennemis des Mexicains et des Aculhuas. Quand Cortez eut reçu cette réponse, il répondit au messager qu'il était décidé à aller trouver Motecuhzoma, et qu'il ne pouvait désobéir à son roi qui le lui avait ordonné. Teotlili renvoya cette réponse à son maître. Cortez, dans l'intervalle, reçut deux ambassadeurs qui lui donnèrent la bienvenue au nom d'Ixtlilxochitl (1), et lui apprirent la querelle qui existait entre ce prince

(1) La plupart des historiens espagnols qui, par orgueil national, ont parlé le moins possible des secours qu'ils ont reçus des naturels, passent sous silence cette ambassade d'Ixtlilxochitl; mais Torquemada en fait mention, liv. IV, chap. 36; et Betancourt, p. 3, chap. 9.

et ses frères, soutenus par Motecuhzoma, leur oncle. Il lui offrait son alliance en lui rendant compte de l'état de l'empire, et du désir qu'il avait de venger la mort de son père bien aimé Netzahualpiltzintli, en délivrant le royaume de Tezcuco des mains des usurpateurs; il lui envoya en même temps un présent d'or, d'étoffes de coton et de plumes. Cortez se réjouit beaucoup d'apprendre toutes ces querelles, et le mécontentement qui régnait parmi les chefs contre Motecuhzoma, qui les opprimait. Il y vit un moyen d'atteindre plus sûrement son but, en appuyant un des deux partis jusqu'à ce qu'ils se fussent épuisés tous deux, et qu'il pût facilement se rendre maître du pays. Les messagers revinrent au bout de dix jours avec une nouvelle réponse de Motecuhzoma, qui persistait dans l'intention de ne pas recevoir Cortez, ce qui mit fin à toute négociation; car celui-ci, voyant qu'il était inébranlable dans sa résolution, se détermina à s'établir dans cet endroit et à conquérir le pays:

s'étant donc procuré dans les villages voisins des vivres et tout ce dont il avait besoin, il commença à construire une ville. Après avoir harangué ses soldats et leur avoir représenté que tout ce qu'il allait faire était nécessaire au succès de l'entreprise, il fit venir Francisco Hernandez, notaire royal, et là, en présence de tout le monde et par un acte solennel, il prit possession du pays au nom du roi Charles, notre maître de glorieuse mémoire. Il créa ensuite alcaldes de la nouvelle colonie Alonzo Fernandez Porto-Carrero et Francisco de Montejo; il nomma des régidors, un procureur fiscal, un écrivain, des alguazils, enfin tous les membres qui sont nécessaires pour former un corps municipal; il leur remit au nom du roi les baguettes, insignes de leur charge, et donna à la nouvelle ville le nom de Villa-Rica de la Vera-Cruz. Par un autre acte, dressé par le même notaire, il déposa entre les mains des nouveaux alcaldes chargés de l'administration de

la justice, le titre et la charge de capitaine de l'expédition de découverte que lui avaient donné, au nom de S. M., les religieux hiéronimites qui gouvernaient l'île d'Hispaniola, renonçant en même temps aux pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, commandant de l'île de Cuba, parce que leur autorité ne s'étendait pas dans ce nouveau pays qu'ils venaient de découvrir et qu'ils commençaient à coloniser comme de loyaux vassaux au nom de S. M.; il fit prendre acte de cette renonciation. Les nouveaux membres du conseil municipal ayant accepté leur nomination, ils se réunirent, et après avoir fait quelques règlements nécessaires pour la bonne administration de la nouvelle colonie, ils nommèrent Fernand Cortez gouverneur et capitaine général du pays, jusqu'à ce que S. M. eût fait connaître ses intentions. Cortez, après s'être fait solliciter, accepta cet emploi.

CHAPITRE LXXXI.

Entrevue de Cortez avec les seigneurs de Cempoallan et de Quiahuiztlan. — Ils lui offrent de se rallier à lui contre Motecuhzoma.

Cortez résolut d'aller à Cempoallan (1), et passa la nuit au bord d'une rivière. Le lendemain il arriva quelques hommes chargés de vivres et de présents, de la part du seigneur

(1) Les caciques de Cempoallan et de Quiahuiztlan n'étaient

de cette province, qui le priait de l'excuser s'il n'était pas venu lui-même au-devant de

point des Mexicains, mais des Totonaques, nation entièrement différente par ses mœurs et par sa langue, nouvellement conquise et impatiente d'un joug auquel elle n'était pas accoutumée ; c'est pour cela qu'ils se décidèrent si facilement à se déclarer en faveur de Cortez. (*V.* Bernaldiaz, ch. 46 et 47.) Les Totonaques prétendaient être sortis des sept cavernes en même temps que les Xalpanecas. Ils s'établirent d'abord dans les environs de Teotihuacan, et ensuite à Atenamic, où est aujourd'hui Zacatlan. Plus tard ils se retirèrent dans les montagnes, où ils se croyaient plus en sûreté, et s'étendirent jusqu'à Cempoallan. Le pays qu'ils occupaient se nommait Mizquihuacan. D'après leur histoire, ils y étaient depuis environ 800 ans, et avaient eu neuf rois, dont chacun avait régné 80 ans, savoir : Ome Acatl, qui les avait amenés : celui-ci ne mourut pas, mais disparut subitement ; Xatontan, Teniztli, Panin, Nahuacatl, Ithualcinteuchtli, Tlaixehuateniztli, Catoxcan ; celui-ci eut deux fils, Nahuacatl et Ixcahuitl, qui se firent une guerre si cruelle pour la succession, que la population fut presque entièrement détruite, et que le peu de Totonaques qui survécurent furent obligés de se réfugier dans les montagnes. Ils élurent parmi eux un seigneur nommé Xihuitlpopoca, qui passe pour avoir été un grand magicien. Il eut pour successeurs Motecuhzoma et Quauhtlaebuna, qui régnait encore, quoique tributaire des Mexicains, lors de l'arrivée de Cortez. (*Voyez* Torquemada, liv. III, ch. 18.)

Plusieurs auteurs ont prétendu que le nom de Cempoallan vient de *cempoalli*, qui veut dire vingt, parce qu'on y tenait une grande foire tous les vingt jours. Il ne reste plus que quelques ruines de cette ville, qui démontrent son ancienne puissance. Il ne faut pas la confondre avec une autre Cempoallan dans le diocèse de Mexico. (*Voyez* Cartas de Cortez, Mexico, 1770, in-4, p. 39.)

lui, parce qu'il était très-gros (1) et très-lourd; mais que Cortez était le bienvenu, et qu'il l'attendait dans sa maison. Après avoir déjeuné avec cet envoyé, ils se rendirent à Cempoallan, où le seigneur leur fit la meilleure réception. Il leur envoya un présent en or, en étoffes et en plumes, et fit ensuite une visite à Cortez sans lui parler d'aucune affaire. Quand celui-ci fut de retour chez lui, on lui servit un très-beau festin. Au bout de quelques jours Cortez fit dire au cacique que s'il voulait il l'irait visiter. Le cacique y ayant consenti, Cortez se mit en marche avec cinquante soldats, et quand il fut arrivé chez le cacique, il lui parla du but de son voyage. Quand il eut fini, le cacique lui fit un long discours dans lequel il lui rendit compte, par la bouche de Marina, de l'état de son royaume, et comment ses ancêtres et lui avaient joui

(1) Il était en effet si gros que plusieurs historiens espagnols ne le désignent que par le nom d'*el cacique gordo*. *Voyez* Bernaldiaz del Castillo, ch. 45.

d'une paix perpétuelle avant d'être opprimés par Motecuhzoma, qui leur imposait chaque jour de nouvelles charges. Il l'assura que non-seulement lui, mais tous les caciques des provinces voisines étaient disposés à prendre les armes pour secouer le joug des Mexicains et à s'allier avec le roi de Castille; car quoique Motecuhzoma fût très-puissant, il avait des ennemis redoutables, tels qu'Ixtlilxochitl, son neveu, qui était en rébellion ouverte contre lui, Tlaxcallan, Huexotzinco, et d'autres États avec lesquels il était en guerre perpétuelle; de sorte que si Cortez voulait se joindre à eux, il se formerait contre les Mexicains une ligue à laquelle ils ne pourraient résister. Cortez fut très-satisfait de tout cela et promit sa protection au cacique, lui disant que le principal objet de sa venue était de réparer les torts et de punir les tyrans. Parmi les présents que ce cacique offrit à Cortez, il y avait huit jeunes filles nobles, dont une était sa nièce. Cortez retourna à la côte par un autre chemin, et tra-

versa la ville de Quiahuiztlan, bâtie sur une montagne, et capitale d'une autre province. Le cacique lui fit le meilleur accueil, et lui dit les mêmes choses que celui de Cempoallan. Pendant que Cortez était dans cet endroit, les collecteurs des tributs dus à Motecuhzoma y arrivèrent, ce qui effraya beaucoup le cacique, parce qu'il craignait que celui-ci ne s'irritât de ce qu'il eût reçu chez lui ces étrangers. Cortez l'encouragea, et tant pour lui prouver le peu de cas qu'il faisait de la colère de Motecuhzoma, que pour le forcer à se mettre en rébellion ouverte, il fit arrêter les quatre collecteurs ; mais quand la nuit fut venue, il en fit amener deux en sa présence, et les remit en liberté, les chargeant de dire à Motecuhzoma qu'il le priait d'être son ami, qu'il n'en tirerait que des avantages, et qu'il lui révélerait des mystères inouïs. Quand le cacique de Quiahuiztlan vit le lendemain que deux des collecteurs étaient partis, et que certainement ils le dénonceraient à Motecuhzoma, il n'eut

d'autre ressource que de lever ouvertement l'étendard de la révolte, en engageant tous les villages de son parti et de sa nation à se joindre à lui, et à refuser le tribut. Ils y consentirent tous et promirent à Cortez de lui fournir cent mille hommes s'il voulait marcher à leur tête; ce qui le réjouit beaucoup, car il voulait avant tout mettre le trouble dans le pays. Il comptait rester l'ami des deux partis et les tromper tous les deux. Ce fut cette adresse qui causa son succès, et qui lui donna le moyen de se rendre maître de l'empire. En quittant Quiahuiztlan, il se rendit à Villa-Rica de la Vera-Cruz, où étaient ses vaisseaux, et fit travailler à sa construction le plus rapidement possible.

CHAPITRE LXXXII.

—

Séjour de Cortez à la Vera-Cruz. — Il détruit ses vaisseaux.

Tous les soldats de Cortez étaient occupés à la construction de la Villa-Rica, ainsi qu'un grand nombre de naturels ses alliés. Pendant que l'on y travaillait avec le plus grand zèle, deux neveux de Motecuhzoma, accompagnés de quatre vieillards qu'on leur avait donnés

d'aut
l'éte
vill
dre
tir
ce
le

nale de Tizapantzinco, et s'assura de cette manière la possession du pays, car les révoltés mirent le siége devant cette ville et s'en emparèrent, malgré la vigoureuse résistance de la garnison. Mais pour ne pas trop irriter Motecuhzoma, Cortez ne permit pas qu'on pillât la ville ni qu'on massacrât les habitants. De cette manière les naturels de cette province se virent exempts de tout tribut, mais aussi dans l'impossibilité d'abandonner le parti de Cortez. Quand celui-ci fut de retour à la Vera-Cruz (1), il y trouva soixante-dix Espagnols et quinze chevaux ou juments qui venaient d'arriver, secours qui arrivait fort à propos. Il passa tout son monde en revue, et après avoir fait le compte du butin, il en prit le quint qu'il envoya à Sa Majesté par Alonzo Hernandez Porto-Carrero et Francisco Montejo.

(1) Les Espagnols étaient commandés par Francisco de Saucedo (Bernaldiaz, p. 24, ch. 53; Betancourt, p. 118). Chimalpain (p. 36) le nomme Salceda ; Solis (liv. II, ch. 13), qui est assez exact dans ce qui est relatif aux Espagnols, prétend qu'il n'amena que 10 hommes.

Il écrivit au roi tout ce qui s'était passé, demandant une récompense pour ses services, et s'engageant à conquérir et à soumettre tout le pays, et à prendre Motecuhzoma mort ou vif. Le corps municipal, de son côté, supplia le roi de confirmer Cortez dans la charge qu'il lui avait donné de capitaine général et de grand justicier (*capitan y justicia mayor*). A cette époque, les amis de Diego Velazquez commencèrent à murmurer contre Cortez, en disant qu'il avait usurpé sa charge et s'était soustrait à l'autorité de son chef. Mais celui-ci fit arrêter les chefs des mécontents, en fit pendre deux et fustiger les autres, ce qui arrêta cette mutinerie (1). Il se prépara ensuite à partir pour Mexico, car tout ce qu'il avait fait devenait inutile s'il n'avait pas une entrevue avec Motecuhzoma, et toute la gloire

(1) Cortez fit pendre Juan de Escudero et le pilote Cermeño, fustiger le pilote Gonzalo de Umbria et Alonso Penate, et pardonna aux autres. (Cartas de Cortez, Mexico, 1770, p. 41; Chimalpain, ch. 39.)

de son entreprise était perdue. Beaucoup de personnes s'y opposaient cependant, parce qu'elles voyaient plus de témérité que de bravoure à s'engager avec cinq cents hommes au milieu de millions d'ennemis. Voyant que ses prières et ses bonnes raisons étaient inutiles, il se détermina à l'une des actions les plus incroyables que l'on ait vues dans l'histoire du monde. Il suborna quelques pilotes pour venir lui dire en présence des principaux de l'armée que ses vaisseaux étaient rongés des vers et hors d'état de naviguer, et gagna quelques marins pour pratiquer à fond de cale une voie d'eau qui les fit couler. Tout cela fut exécuté, et pour que personne ne découvrît la ruse, Cortez feignit d'en être très-affligé; il déclara que puisqu'il n'y avait pas de ressource, il fallait au moins utiliser le bois, et fit démolir quatre des meilleurs vaisseaux. Ses soldats, s'étant aperçus qu'il les trompait, voulurent l'empêcher de continuer; mais il fit démolir les autres malgré eux et

n'en conserva qu'un seul. Il réunit ensuite sur la place de Villa-Rica tous ceux qui paraissaient mécontents, et leur exposa les motifs qui l'avaient engagé à détruire les vaisseaux contre son propre intérêt, puisqu'il les avait achetés fort cher et que c'était tout ce qu'il possédait. Il leur dit tout ce qu'il crut propre à les encourager à entreprendre le voyage de Mexico; que d'ailleurs il n'y avait plus de remède, et qu'il ne croyait pas qu'un seul de ses soldats fût assez lâche pour estimer sa vie plus haut que celle de son général, et pour refuser de venir à Mexico, où une si haute fortune les attendait; que cependant, s'il y en avait qui eussent le cœur assez faible pour vouloir retourner à Cuba, il leur abandonnait le seul vaisseau qui lui restât; mais qu'avant peu ils s'en repentiraient et s'en arracheraient la barbe en voyant la fortune des autres. Ils furent si honteux de ces reproches, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne lui promît de le suivre jusqu'à la mort, et qui ne louât ce qu'il

avait fait. Avant de partir pour Mexico, il en avertit les alliés qui s'étaient révoltés contre Motecuhzoma, et qui, possédant plus de cinquante villes ou villages, pouvaient lui fournir environ cinquante mille hommes; puis il se mit en route, laissant cent cinquante hommes à la Vera-Cruz, après avoir levé les obstacles que Francisco de Garay, qui était venu de Cuba à cet effet, lui avait suscités.

CHAPITRE LXXXIII.

—

Cortez part pour Mexico.— Ce qui lui arriva pendant la route.

Cortez se dirigea d'abord vers Cempoallan ; il y renversa les idoles et plaça des images et des croix dans les temples. Il en partit le 16 août 1519 avec mille Indiens de charge, treize cents guerriers et quelques otages. Il n'avait que quatre cents Espagnols, dont

quinze cavaliers; il menait avec lui sept coulevrines (*tirillos*). Il traversa d'abord pendant trois jours le territoire des alliés, où il fut partout bien reçu et fêté. Cette bonne réception continua, par ordre de Motecuhzoma, quand il fut arrivé dans les provinces qui lui étaient soumises; car, par son adresse, il s'était maintenu l'ami des deux partis. Après avoir traversé pendant trois jours un désert sans eau et sans vivres, les Espagnols arrivèrent à Zacatlan (1), où Olienteutl, qui en était seigneur, les reçut avec de grandes fêtes au nom de Motecuhzoma. Par le moyen de Marina, on prêcha aux indigènes la foi chrétienne, on leur fit connaître le roi d'Espagne, et on s'informa de la grandeur et de la richesse de Motecuhzoma, du pouvoir et de la

(1) Clavigero, t. III, p. 36, fait observer qu'il s'agit ici de Xocotla et non de Zacatlan, qui est à trente milles à l'ouest de Tlaxcallan. Betancourt, p. 120, écrit aussi Xocotla, ainsi que Torquemada, liv. IV, chap. 26. Bernaldiaz (chap. 61), qui l'appelle Cocotla, dit que les Espagnols lui donnèrent le nom de Castilblanco.

majesté de son empire, de sa cour, de la situation et de la grandeur de la ville de Mexico. Cortez resta sept jours à Zacatlan; il y renversa les idoles et les remplaça par des croix, comme il le faisait partout. Il envoya quatre habitants de Cempoallan à Tlaxcallan pour prévenir de son arrivée le sénat de cette république, dont il espérait être bien reçu, parce qu'ils étaient ennemis des Mexicains. Comme les messagers tardaient trop à revenir, il se remit en route et arriva à une grande palissade derrière laquelle se trouvaient quinze hommes armés de boucliers et de massues qui cherchèrent à s'échapper; mais quand ils virent que les cavaliers les atteignaient facilement, ils mirent l'épée à la main et se défendirent si bravement qu'ils tuèrent deux chevaux. Un de ces espions abattit d'un seul revers la tête d'un cheval en coupant les rênes du même coup (1). Cinq mille Tlaxcaltèques vinrent à

(1) Il paraît bien extraordinaire que l'on puisse abattre la tête d'un cheval avec une épée de cailloux tranchants ; ce fait

leur secours ; mais bientôt après le sénat envoya des messagers à Cortez pour s'excuser, en attribuant cette attaque aux Otomites de la montagne, et l'inviter à entrer dans leur ville. Toutefois, d'après les auteurs qui ont écrit sur cette histoire, cette invitation cachait une perfidie. Les Espagnols furent attaqués le lendemain par mille Tlaxcaltèques, qui, après avoir combattu vigoureusement, se retirèrent dans l'intention de les attirer dans une embuscade de plus de 80,000 hommes, où ils coururent le plus grand danger ; mais il n'en périt aucun, quoiqu'il y en eût un grand nombre de blessés. Ils passèrent cette nuit dans un village où ils se fortifièrent, et le lendemain, ils furent avertis qu'ils allaient être attaqués par plus de cent cinquante mille hommes; mais Dieu opéra de grands miracles en leur faveur. Quand les Tlaxcaltèques furent arrivés près des nôtres, ils commencèrent à se moquer de

est cependant confirmé par Bernaldiaz, chap. 63; Chimalpain, chap. 43; Solis, liv. II, ch. 17.

leur petit nombre, et leur jetèrent des poules, du maïs et des cerises (*ceresas*), en criant que c'était pour les encourager à combattre et pour qu'ils ne pussent pas dire qu'on les avait pris par la famine. Heureusement pour Cortez, les Tlaxcaltèques ne les attaquèrent pas tous à la fois, mais par bataillons de vingt mille hommes qui se succédaient les uns aux autres à mesure qu'ils étaient repoussés. Le combat dura deux jours, et les Espagnols ayant tué, sans perdre un seul homme, une quantité de Tlaxcaltèques, ceux-ci se persuadèrent qu'ils étaient enchantés ou qu'ils étaient des dieux. C'est pourquoi ils ne voulurent plus combattre, et envoyèrent le lendemain des présents à Cortez en manière de sacrifice (1). Celui-ci leur répondit : « Je ne suis pas un Dieu, mais un homme mortel comme vous; vous avez eu tort de refuser mon amitié, vous

(1) Selon Chimalpain (chap. 36), les envoyés de Tlaxcallan dirent à Cortez : « Si tu es un dieu cruel, voici des esclaves, bois leur sang. Si tu es un dieu bon, voici des plumes et de l'encens. Si tu es homme, voici de la viande et du pain. »

voyez ce qui vous en est advenu. » Malgré cela il fut attaqué le même jour par vingt mille Tlaxcaltèques. Le lendemain cinquante hommes chargés de vivres arrivèrent au camp de Cortez ; mais il les renvoya après leur avoir fait couper les poignets, parce qu'il apprit d'un capitaine de Cempoallan, nommé Tioc, que c'étaient des espions ; ce qui étonna beaucoup les Tlaxcaltèques, qui crurent que Cortez avait le don de deviner leurs pensées. Voyant la grande valeur de Cortez et des siens, ils résolurent de rechercher son amitié, rejetant tout ce qui s'était passé sur les Otomites et les autres tribus des montagnes qui avaient pris Cortez pour un allié mexicain.

A cette époque, le général espagnol reçut une nouvelle ambassade de Moteeuhzoma, qui lui offrait de se reconnaître pour vassal et feudataire du roi de Castille, s'il voulait renoncer à venir à Mexico. Il les retint quelques jours, et ce fut en leur présence qu'il combattit les Tlaxcaltèques en les assurant

qu'il les châtiait ainsi, parce qu'ils étaient les ennemis du roi de Mexico. Une nuit que les Espagnols avaient campé en rase campagne, on aperçut des feux dans l'éloignement. Cortez se dirigea de ce côté et arriva à Tzimpantzinco, ville de plus de vingt mille feux. Les habitants surpris ne firent aucune résistance et le reçurent très-bien, ainsi que ses compagnons. Ils lui promirent même d'apaiser les Tlaxcaltèques, et de les amener à faire la paix. Quand les Espagnols se virent si près de Mexico, il y en eut auquel le cœur manqua, et qui parlèrent de s'arrêter et de retourner à la Vera-Cruz; mais Cortez les harangua si bien, qu'il ranima le courage des faibles et doubla celui des braves. Tous jurèrent de le suivre et de mourir, s'il le fallait, dans une aussi sainte entreprise. Leurs sénats de Tlaxcallan, voyant la grande valeur des nôtres, et qu'ils ne pouvaient rien contre eux, se décidèrent à leur ouvrir leur ville, et à se confédérer avec Cortez, considérant que s'il passait à Mexico

et s'alliait avec Motecuhzoma, leur perte serait consommée; que de libres ils deviendraient esclaves des Mexicains, qui les châtieraient cruellement pour les longues guerres qu'ils avaient soutenues contre eux. Le sénat envoya donc un des premiers seigneurs de la ville, nommé Tolimpanecatl Tlacatecuhtli, et un frère cadet de Xicotencatl, un des quatre chefs de la république. Ce dernier était avec les Espagnols dès le commencement de la guerre. On le leur avait envoyé pour leur persuader de se retirer. Quand ils furent arrivés à Tezcoatzinco, où se trouvait l'armée de Cortez, le principal des ambassadeurs de Motecuhzoma, qui se nommait Atempanecatl, dit à Tolimpanecatl : « Que viens-tu faire ici et quel message apportes-tu? crois-tu avoir affaire à tes égaux pour les recevoir les armes à la main? » Voyant qu'il ne répondait pas, il continua : « Qui est cause des troubles qui ont éclaté à Huitzilihuacan, Tepetlaxco, Tezmolocan, Teotlatzinco, Tepetzinco, Ocotepec, Tla-

maquazquicac, Atlmoyahuacan, Zacalacoyocan, et dans les environs jusqu'à Chololan? Je suis curieux de voir et d'entendre ce que tu vas dire à Cortez. » Marina était présente à cette altercation. L'ambassadeur de Tlaxcallan se tourna vers elle et lui dit : « Je veux, en présence de notre père le seigneur capitaine Cortez, répondre à ce que dit mon parent l'ambassadeur mexicain.» Marina lui ayant ordonné de continuer, il se tourna vers le Mexicain et lui dit : « As-tu fini ?—J'en ai assez dit, répliqua celui-ci, voyons ce que tu demandes. —Tu as tort, reprit Tolimpanecatl de traiter si mal ta patrie la république de Tlaxcallan. Prends garde qu'on ne te reproche d'avoir usurpé les terres des autres, depuis Cuitlahua jusqu'aux provinces de Chalco, Xautelolco, Quauhquechollan, Itzoncan, Quauhtinchan, Tecomachalco, Tepeyacac et Cuixtlan, et commettant d'une mer à l'autre mille vexations et mille tyrannies sans que personne pût t'en empêcher. C'est à cause de toi et de

tes trahisons que j'abhorre le sang de Huexotzinco dont je suis issu, et c'est pour avoir de riches vêtements et des vivres en abondance que vous avez commis tous les crimes. N'as-tu pas honte de vouloir employer l'aide des autres pour assouvir tes passions? Si tu veux un combat, viens avec moi en rase campagne, et tâche de te venger sur moi. Je consens à courir cette chance sans réclamer l'aide de personne, car moi, je ne crains pas la mort. Tu m'accuses d'avoir reçu les armes à la main le capitaine Cortez, ton ami. Apprends que ce sont les réfugiés de Zacaxochitlan, Teocalhuiyacan, Cuahuacan et Mazahuacan que tu as dépouillés et auxquels j'ai donné un asile sur mon territoire, qui ont attaqué le capitaine Cortez; mais moi je suis prêt à le servir et même à le porter sur mes épaules.» Après avoir terminé ce discours, l'ambassadeur Tlaxcaltèque se tourna vers Cortez, le pria instamment, au nom du sénat, de vouloir bien se rendre dans leur ville et lui offrit quan-

tité de sandales (*Alpargatas*) pour la route. Cortez lui répondit, par la bouche de Marina, que le sénat et la noblesse devaient venir le chercher là où il était, pour lui prouver leur bonne volonté. Au moment où Tolimpanecatl allait sortir, Marina le tira à part, et lui ordonna de saisir le lendemain l'ambassadeur mexicain, pendant qu'il serait dans le temple et de le tuer, puisqu'il leur avait fait tant de mal. Cet ordre réjouit beaucoup les Tlaxcaltèques, qui rendirent compte au sénat de la bonne volonté que Cortez leur témoignait. L'arrivée de ces deux ambassadeurs Tlaxcaltèques déplut beaucoup aux Mexicains, qui craignirent que Cortez ne fît alliance avec eux ; ils lui dirent de ne pas les croire, qu'ils le trompaient, et qu'ils cherchaient à l'attirer chez eux pour s'en défaire par trahison. L'un d'eux, qui était déjà parti pour rendre compte à Motecuhzoma du résultat de sa mission, fit dire à Cortez qu'il n'eût aucune confiance dans les Tlaxcaltèques ; car après avoir dit tout le

mal possible de Motecuhzoma, ils cherchaient à attirer les Espagnols dans leur ville pour s'allier ensuite avec le roi de Mexico. Tout cela mit Cortez dans une grande perplexité; mais enfin, après avoir examiné l'affaire, il se décida à en courir la chance, et à chercher à plaire à chaque parti pour les dominer tous les deux. Il résolut donc d'aller à Tlaxcallan. Dès que le sénat en fut informé il se réunit; et Xicotencatl, qui était le plus vieux des quatre chefs (1), leur dit: « Seigneurs, ne perdons pas de temps en discussions inutiles; il faut élire dans chacune des quatre tribus des nobles et des gentilshommes pour aller au-devant du soleil. Le sénat et les quatre chefs ne peuvent y aller en corps. Cette demande cache peut-être une trahison pour nous mas-

(1) Tlaxcallan était divisé en quatre quartiers, Tepeticpac, Ocotelulco, Tizaltlan et Quyahuiztlan, dont chacun était gouverné par un chef héréditaire, qui formaient ensemble le pouvoir exécutif de la république. J'expliquerai plus au long cette forme de gouvernement dans mes notes sur l'Histoire de Tlaxcallan de Camargo.

sacrer; car nous avons beaucoup d'ennemis dans son armée. Quand il verra notre bonne réception et combien nous désirons le servir, il nous prendra en amitié et croira en notre loyauté. Je nomme donc pour aller à ma place deux nobles de ma famille, Apayancatl et Tecuachcaotli. Tout le monde approuva son avis : Maxiscatzin nomma Tlacatecuhtli et Chicuilitzin Xiuhtlaqui. Le chef de la tribu de Quyahuiztlan choisit Chimalpiltzintli et Quanaltecatl; celui de Tepeticpac désigna Tzopatzin, Quauchtlapaltzco, Ixiconauhquitecuhtli et Hueitlapohtipatzin, Mixcoatzin. Guidés par Tolimpanecatl Costomal, ils allèrent trouver Cortez, lui offrirent un présent d'or et de pierreries, et l'invitèrent, au nom du sénat, à se rendre à Tlaxcallan où les seigneurs l'attendaient tous en regrettant de ne pouvoir venir au-devant de lui. Cortez se réjouit de leur venue, et après avoir causé quelque temps avec eux, il se mit en route avec son armée; on lui fit à Tlaxcallan une réception solen-

nelle. Xicotencatl vint le recevoir à la porte de son palais qui était dans le quartier de Tlaxcallan. Il était si vieux qu'il était obligé de se faire porter par quelques nobles; il était environné des principaux seigneurs de sa cour et de sa race qui étaient Mocuetlazatzin, Tzicuhcuacatl, Texiucuitlacochecalcatl, Axayacatzin, Xiuhtecatl, Tonatiuhtzin, Tepoloatecuhtli, et Tenamazcuicuiltzin. Les chefs des trois autres tribus assistèrent aussi à cette réception avec leurs principaux chefs. Maxiscatzin d'Ocotelulco avait avec lui Tepanecatl, Xiquiquilitzin, Chiconquauhtzin, Ixayopiltzin, Tlamazecuhetzin, Tenaucatl, Zeyecatecuhtli, Xayacatzin et Calmecahua. A la suite du seigneur de Quyahuiztlan, on voyait Citlalpopocatzin, Quanaltecatl, Axoyotzin, Tequanetzin, Tenancacalitzin, Xochicucaloa et Izquitecatl. Le seigneur de Tepeticpac Tlehuexolotzin menait avec lui, Tlequitlatoatzin, Tezopatzin, Calmecahua Quauhatlapapactzo, Ixcoconauhaquitecuchtli et Xipantecuchtli; ils

étaient suivis d'une quantité de nobles et de gentilshommes de la province de Tlaxcallan. Lorsque Cortez fut arrivé à un endroit nommé Tezatlan, ils allèrent au-devant de lui jusqu'à la porte du palais; Xicotencatl donnait un bras à Maxiscatzin, l'autre à Tequanitzin. Quand Cortez les eut aperçus, il descendit de cheval, ôta son bonnet, et leur fit une révérence très-humble; Cortez embrassa Xicotencatl, et lui dit, par la bouche de Marina, qu'il était très-heureux de voir et de connaître les principaux seigneurs et nobles de la province de Tlaxcallan, et qu'ils pouvaient être en repos sur le but de sa venue; que ce n'était que pour leur bien et pour leur liberté. Maxiscatzin lui répondit : « Seigneur, soyez le bien venu dans nos demeures. Voici notre père Xicotencatl et tous les nobles et seigneurs de Tlaxcallan qui vous attendaient avec impatience, entrez vous reposer. » Xicotencatl lui offrit ensuite de sa propre main un bouquet de fleurs que tenait Maxiscatzin;

l'on commença ensuite à jouer des tambours, des fifres et des trompettes, à déployer les bannières. Xicotencatl prit ensuite Cortez par le bras et le conduisit dans la grande salle de sa maison où on lui servit un festin splendide ainsi qu'à ses compagnons, ce qui dura pendant tout le temps qu'ils passèrent à Tlaxcallan.

Dans ce chapitre et dans les suivants, je ne suis pas, en parlant de Tlaxcallan, ce qu'ont dit les auteurs qui ont traité de la conquête, mais ce qu'a écrit Tadeo de Niza de Santa-Maria, natif de Tepeticpac, dans la relation qu'il écrivit par ordre du sénat, sous le gouvernement de D. Alonzo Gomez, et qu'il donna à frère Pedro Orosco pour le porter en Espagne à S. M. Elle fut écrite en 1528, et les auteurs avaient été témoins oculaires de tout ce qu'ils rapportent; c'étaient Michel Tlazpanquizcatzin, régidor perpétuel et natif de Quyahuiztlan, Torribio Tolimpanecatl, D. Antonio Colmecahua, D. Diego de Guzman, D. Martin de Valencia Coyolchichiquhqui et d'autres dont

je ne mets pas ici les noms. Il y avait trente-un ans que Cortez était entré dans le pays, quand on écrivit cette relation, qui est la meilleure de toutes, la plus certaine et la plus authentique, car elle fut écrite d'un commun accord, et par des gens parfaitement instruits.

CHAPITRE LXXXIV.

—

Séjour de Cortez à Tlaxcallan.

Cortez resta vingt jours à Tlaxcallan, où il fut parfaitement traité par les habitants; il leur demanda, pour lui et pour les siens, la permission de parcourir la ville, de visiter les temples et les palais des quatre chefs. Quand il se fut assuré que c'étaient des gens civilisés,

chez lesquels il y avait des notions d'ordre et de police, une justice administrée régulièrement, et avec lesquels on pouvait traiter en toute sûreté, il se mit à leur prêcher la religion chrétienne et à les détourner de l'idolâtrie et des sacrifices humains, leur disant que leurs dieux étaient des démons. Il ne réussit pas entièrement à les persuader pour cette fois; mais il établit dans la grande salle du palais de Xicotencatl un oratoire avec une croix et une image de Notre-Dame, où l'on dit la messe presque tous les jours; il fit placer avec une grande solennité une autre croix dans la salle où il recevait le sénat. Les Tlaxcaltèques étaient très-étonnés de voir que les Espagnols adoraient le Dieu qu'ils appelaient Tonacaquahuitl ou l'arbre de la nourriture. Les chefs de la république résolurent de donner leurs filles en mariage à Cortez et à ses principaux compagnons. Xicotencatl lui donna deux de ses filles, nommées Tecuiloatzin et Tolquequetzaltzin; Maxiscatzin choisit

pour cela Zicuetzin, fille d'Altlapaltzin; le seigneur de Quyahuiztlan donna Zacancozcatl, fille d'Axoquentzin; on joignit à ces princesses beaucoup d'autres jeunes filles, et on les donna à Cortez et à ses compagnons, avec beaucoup d'or, d'étoffes, de plumes et de pierreries. Maxiscatzin dit à Cortez qu'on lui envoyait toutes ces jeunes femmes, filles des principaux capitaines, pour que lui et ses guerriers les prissent pour épouses. Cortez le remercia et les partagea entre les siens, pour ne pas avoir l'air de mépriser ce présent. Pour montrer aussi sa libéralité, il leur demanda quelques messagers, qu'il envoya à Cempoallan, d'où ils rapportèrent quantité d'étoffes, de vêtements, de cacao, de sel, de coquillages et de poissons, qu'il partagea entre les quatre chefs et les autres principaux nobles de Tlaxcallan; ce qui était pour eux un présent très-précieux, parce qu'ils manquaient de tout cela. On envoya donc à Cempoallan cent vingt nobles et deux cents Indiens de charge; ils

furent aidés par un Espagnol que Cortez avait laissé à Cempoallan et par le seigneur de cet endroit, qui se nommait Chicomacatl. On leur ordonna en même temps d'ouvrir une route régulière depuis Cempoallan jusqu'à Tlaxcallan. Xicotencatl choisit pour faire ce voyage un noble nommé Icueten; Maxiscatzin désigna Totoltzin Chiuhatlapiltzin; Tlehuexolotzin envoya Yaotzin et d'autres que je ne nommerai pas pour éviter la prolixité.

Pendant le séjour de Tlaxcallan, les habitants de Huexotzinco, qui étaient de la même nation et se gouvernaient aussi en république, vinrent pour se soumettre à Cortez. Le tableau que l'on garde encore dans les archives de la municipalité de Tlaxcallan, représente le prêtre Juan Diaz baptisant à cette époque les quatre chefs de la république: Cortez fut leur parrain. Les trois premiers, qui étaient des vieillards, furent Xicotencatl, qui fut nommé D. Barthélemy; Citlapopocatzin, qui fut nommé D. Balthazar, et

Tlehuexolotzin, qui fut nommé D. Gonzalo; Maxiscatzin, qui était un jeune homme, fut appelé D. Juan.

Pendant tout ce temps, les ambassadeurs de Motecuhzoma invitaient sans cesse Cortez à se mettre en route pour Mexico. Quand ils le virent prêt à partir, ils l'engagèrent à passer par Chololan, ville riche, populeuse et alliée de Motecuhzoma. Il se décida, malgré les objections des Tlaxcaltèques, à suivre ce conseil. Il emmena avec lui seulement six mille guerriers, quoiqu'on lui en offrît bien davantage; ils étaient commandés par Atlepapalotzin, Tlacatecuhtli, Quanaltecatl, Tonamactequiniltzin, Imiztli, Matzin et Axayacatzin; mais ce dernier retourna à Tlaxcallan. Dix mille habitants de Chololan vinrent au-devant de Cortez à quelque distance, le conduisirent dans leur ville avec de grandes démonstrations de joie, et, après lui avoir donné les meilleurs logements, ils lui servirent un festin splendide ce soir-là. Les ambassadeurs

de Motecuhzoma recommencèrent à solliciter Cortez de ne pas se rendre à Mexico, soulevant de nouvelles difficultés; ce qui excita ses soupçons contre eux et contre les habitants de Chololan. Il ordonna aux Tlaxcaltèques, ses alliés, de se mettre sur la tête un signe qui les fit facilement distinguer, parce qu'il voulait faire sur les Chololtèques et les Mexicains un exemple terrible. Il ordonna à tous les chefs et à tous les nobles de Chololan de se rendre dans une grande salle où ils se réunissaient ordinairement quand ils avaient à traiter des affaires d'importance (1), leur annonçant qu'il voulait quitter la ville; il fit aussi réunir tous les gens du peuple dans la grande cour, sous prétexte de choisir ceux

(1) Ce fut le peu de confiance que l'on avait en Motecuhzoma qui fit manquer l'affaire de Chololan, il avait offert aux habitants un secours de trente mille hommes, mais ceux-ci le refusèrent, craignant qu'il ne profitât de l'occasion pour se rendre maître de la ville (*Chimalpain*, chap. 56). Quelques auteurs disent qu'Alvarado fut averti de ce complot par sa maîtresse, d'autres, que ce fut une vieille Indienne qui prévint Marina. (*Torquemada*, liv. IV. ch. 39. *Bernal Diaz*. ch. 83. *Velancourt*, p. 3, ch. VII.)

qui lui étaient nécessaires pour porter des fardeaux; il arriva donc tant de monde de tout rang, que la salle et la cour étaient entièrement remplies. Quand les trente principaux furent arrivés, Cortez les fit arrêter et fit fermer les portes de la salle pour que personne ne pût sortir; il fit ensuite appeler les ambassadeurs mexicains et leur dit que les prisonniers lui avaient avoué qu'ils avaient par leurs ordres tramé une conspiration contre lui pour l'assassiner, mais qu'il ne pouvait croire que cet ordre vînt de Motecuhzoma (1). Les Mexicains cherchèrent à s'excuser, disant qu'eux et leur maître étaient entièrement innocents d'un pareil crime. Cortez fit exécuter quelques-uns des trente seigneurs et tirer un coup d'arquebuse, qui était le signal convenu avec les Espagnols pour qu'ils massacrassent tous ceux qui se trouvaient dans

(1) Le principal chef de Chololan se nommait Tequanhuchuetzin; cette famille existe encore, et un de ses membres fut envoyé par Puebla aux Cortès d'Espagne en 1821.

(Chimalpain, ch. 55, note.)

la cour, ce qu'ils exécutèrent; de sorte qu'en moins de deux heures il en périt plus de cinq mille; ils pillèrent et brûlèrent les temples et les principales maisons de la ville, et surtout le grand temple où s'étaient réfugiés les prêtres et les nobles. Ce fut là que périt le plus de monde. Cette action répandit la terreur dans tout le pays, et la ville fut déserte en un instant. Le butin fut très-considérable, tant en or et en pierreries qu'en plumes et en étoffes; car c'était une des villes les plus riches de l'empire, parce que presque tous les habitants faisaient le commerce. Cortez remit ensuite les prisonniers en liberté, à condition de faire rentrer les fugitifs dans la ville en leur promettant paix et repos. En un jour de temps la ville fut aussi peuplée qu'auparavant, et les habitants devinrent ses amis et ceux des Tlaxcaltèques. Le sénat, voyant qu'à cause de cette affaire Cortez commençait à manquer de vivres, lui en envoya, et ce fut Maxiscatzin qui les lui amena avec les gens de son quar-

tier. Cortez les remercia beaucoup et les renvoya, en leur disant que s'il avait jamais besoin de leur secours il les ferait appeler. Ils s'en retournèrent donc, et pendant les quinze jours que Cortez resta à Chololan, les Tlaxcaltèques l'aidèrent et le servirent de toutes les manières. Vers cette époque, les ambassadeurs de Motecuhzoma revinrent avec un nouveau message de leur maître, et lui offrirent six dindons en or richement travaillés, avec beaucoup d'étoffes et de vivres; ils l'assurèrent que toutes les accusations qu'on avait portées contre leur maître étaient calomnieuses, qu'il était son véritable ami, et que s'il en voulait la preuve il vînt de suite à Mexico, où il l'attendait avec impatience et lui préparait la meilleure réception. Cortez se décida donc à se remettre en route.

CHAPITRE LXXXV.

Voyage de Cortez à Mexico. — Ce qui se passa dans cette ville jusqu'à l'arrestation de Motecuhzoma.

En quittant Chololan, Cortez alla coucher dans un endroit nommé Quauhtecatl, entre le volcan et les montagnes Neigeuses. Le lendemain, dans la matinée, on aperçut le lac sur le bord duquel est bâtie la ville de Mexico, ainsi que beaucoup d'autres belles villes; il alla cou-

cher avec son armée à Ametaca, et se logea dans la maison de Cacamatzin, seigneur de cette ville, qui le reçut très-bien, et se plaignit beaucoup de la tyrannie de Motecuhzoma; il coucha la nuit suivante à Iztacpalapan, chez Cuitlahuatzin, frère de Motecuhzoma, et seigneur de cette ville. Cacama, roi de Tezcuco et neveu de Motecuhzoma, y vint au-devant de lui avec toute sa cour; il était porté sur un palanquin en or. Quand il eut salué Cortez et lui eut offert un présent considérable en or et en pierreries, il l'engagea à rester où il se trouvait, lui promettant que Motecuhzoma s'arrangerait de manière à avoir une entrevue avec lui pour recevoir son ambassade; mais Cortez s'y refusa, et continua le lendemain sa route vers la capitale, accompagné d'un grand nombre de seigneurs de Mexico, Tezcuco et Tlacopan. Quand il fut arrivé près d'une source qui est à l'entrée de la ville, à l'endroit où l'aqueduc se joint avec la chaussée, il y trouva plus de quatre mille

nobles richement vêtus, et qui, à mesure qu'il passait devant eux, le saluaient humblement à la mode du pays, en mettant leur main par terre et en la baisant, ce qui était la manière de saluer les grands seigneurs. Plus loin, auprès d'un pont, il rencontra Motecuhzoma qui venait à pied au-devant de lui. Il donnait le bras d'un côté à son neveu, le roi Cacama de Tezcuco, et de l'autre à son frère Cuitlahuatzin. Ils avaient sur la tête des panaches de plumes vertes ornées d'or et de pierreries, tels qu'en portaient les seigneurs qui étaient capitaines généraux de Mexico et de Tezcuco. Motecuhzoma, Cacama et Cuitlahuatzin étaient vêtus de la même manière, excepté que les deux rois portaient sur la tête des diadèmes d'or et de pierreries, et des franges qui pendaient du cordon qui attachait leurs cheveux; leurs souliers étaient d'or ornés de pierreries et de perles. On étendait devant eux des pièces d'étoffes pour qu'ils marchassent dessus. Ils étaient suivis de gardes et de serviteurs ri-

chement vêtus, au nombre de trois mille. Quand Cortez s'approcha d'eux, il descendit de cheval, et après les avoir salués profondément il voulut embrasser Motecuhzoma, mais on l'en empêcha. Quand ils se furent salués plusieurs fois, Cortez jeta au cou de Motecuhzoma une chaîne de verroterie qui imitait les perles et les diamants. Motecuhzoma mit à celui du général espagnol un collier d'or très-riche dans lequel étaient enchâssés des coquillages (*camarones*), couleur de coquillages que les Mexicains estimaient beaucoup; ils allèrent ainsi jusqu'à la ville. Motecuhzoma laissa avec Cortez son neveu Cacama et son frère Cuitlahuatzin, et retourna à son palais. Il marchait le premier et Cortez immédiatement après, donnant la main à Cacama. Il le conduisit aussi avec grande pompe à un riche palais qui appartenait au roi de Mexico, et qui avait été occupé par le roi Axayacatzin, son père. Quand ils furent arrivés à la porte, Motecuhzoma prit Cortez par

la main, le conduisit dans une grande salle et le fit asseoir sur une riche estrade, en lui disant : « Reposez-vous et mangez, car vous êtes ici dans votre maison ; je reviendrai bientôt. » (Ce fut le 8 novembre 1519 que Cortez entra à Mexico.) On apporta aussitôt un repas que Cortez prit avec les siens, et Motecuhzoma à part, dans ses appartements. Quand le roi eut mangé, il revint auprès de Cortez, et le faisant asseoir à côté de lui sur l'estrade, il lui dit d'un air grave qu'il se réjouissait que des gens si nobles fussent venus le visiter dans sa cour, et qu'il était affligé qu'ils eussent cru qu'il voulait les maltraiter. Il s'excusa de tout ce qu'il avait fait pour l'empêcher de venir à Mexico, et lui raconta qu'une prophétie qui lui avait été transmise par ses ancêtres annonçait qu'un grand seigneur, qui avait autrefois gouverné ce pays, devait revenir un jour avec les siens pour en prendre possession et lui donner de nouvelles lois, et que sans doute le roi d'Espagne était celui qu'ils attendaient. Il lui fit une

longue description de ses richesses, et les lui offrit; puis ayant fait apporter une quantité de joyaux et d'étoffes, il les distribua entre les Espagnols selon le rang qu'ils lui parurent occuper. Cortez employa les six premiers jours à parcourir la ville et à l'examiner. Les principaux seigneurs de l'empire vinrent le visiter et lui offrir leurs services. On fournit des vivres en abondance à ses compagnons et aux six mille Tlaxcaltèques qu'il avait amenés. Au bout de ce temps, ayant bien réfléchi sur la position difficile où il se trouvait, il résolut de s'emparer de Motecuhzoma. C'était une action certainement bien hardie de se saisir de la personne d'un aussi puissant roi au milieu de son palais, de sa cour et de ses vassaux, à lui qui n'avait que si peu de compagnons ; une audace qui fait frémir rien que d'y penser. Que dire donc de celui qui l'a entrepris et a réussi? Il prit pour prétexte l'affaire de Chololan et d'autres tentatives qu'il attribuait à Motecuhzoma pour le faire périr lui et les Espagnols, ainsi que

le meurtre de quatre Espagnols commandés par le capitaine Pedro de Yrcio, qui avait été commis près de la Vera-Cruz par ordre de Quauhpopocatzin, seigneur de Cuyoacan, un des grands de l'empire, qui résidait à Nauhtlan, comme gouverneur des côtes de la mer du Nord, à ce que disaient les lettres que Cortez prit avec lui pour les montrer à Motecuhzoma si cela était nécessaire. Il se promenait dans la salle en méditant ce plan, quand il aperçut une porte qui lui parut nouvellement murée; craignant quelque trahison, il la fit ouvrir pendant la nuit, et l'on découvrit au delà des salles remplies d'or, de plumes, d'étoffes, et d'autres objets de grande valeur, et en telle quantité qu'on pouvait à peine en croire ses yeux. Il fit murer de nouveau la porte pour qu'on ne s'aperçût de rien. Le lendemain, quelques Tlaxcaltèques et quelques Espagnols vinrent le trouver, et lui dirent qu'ils avaient appris que Motecuhzoma voulait les faire périr, et qu'il avait donné

l'ordre de couper les ponts. Dans une lettre originale que j'ai entre mes mains, signée par les trois chefs de l'empire et adressée à l'empereur notre sire de glorieuse mémoire, ils se justifient de cette accusation et prétendent que ce fut une calomnie des Tlaxcaltèques et de quelques Espagnols qui étaient impatients de sortir de la ville et de mettre à l'abri les immenses richesses qu'ils avaient entre les mains. Soit que cette accusation le décidât, soit que sa résolution fût déjà prise, il se détermina à s'emparer de Motecuhzoma. Il plaça une garde d'Espagnols dans les endroits où les canaux se croisaient, et dans tous les endroits où il devait passer pour revenir du palais à son logement, où il laissa la moitié de sa force. Il ordonna aux alliés de le suivre, et marchant par deux ou par trois avec des armes cachées, il fit avertir Motecuhzoma qu'il allait venir le visiter. Celui-ci vint au-devant de lui jusqu'au haut de l'escalier, l'introduisit dans la salle où une trentaine d'Espagnols le

suivirent, et ils se mirent à causer amicalement ensemble, comme ils en avaient l'habitude. Voulant donner à Cortez une marque d'amitié, Motecuhzoma lui donna des médaillons d'or très-riches, et lui offrit une de ses filles pour épouse; mais Cortez lui répondit qu'il était déjà marié, et que la loi évangélique ne lui permettait pas d'avoir plus d'une femme. Il tira ensuite de sa poche les lettres du capitaine Pedro de Yrcio, commença à se plaindre au roi du meurtre des quatre Espagnols que Quauhpopocatzin avait commis par son ordre, et à lui reprocher qu'il méditait une trahison, et qu'il voulait faire couper les ponts. Motecuhzoma, se voyant accusé d'une perfidie si grande et si loin de sa pensée, s'écria que tout cela n'était qu'un tissu de mensonges, et ayant fait appeler un de ses serviteurs, il ôta de son bras un bracelet sur lequel était sculpté son portrait, qui était comme son sceau royal, et lui ordonna d'aller en toute hâte mander Quauhpopocatzin. Quand le ser-

viteur fut parti, Cortez dit au roi de Mexico : « Je dois m'assurer de votre personne et vous conduire à mon logement, où vous serez bien traité et bien servi jusqu'à ce que Quauhpopocatzin soit arrivé. Excusez-moi ; mais il le faut, car mes compagnons me tueraient si j'en agissais autrement. Ordonnez à vos sujets de ne pas remuer, car vous paierez tout le mal qui nous arrivera. » Motecuhzoma fut tellement stupéfait de ce discours, qu'il resta quelque temps sans pouvoir proférer une parole. Enfin il dit à Cortez d'un air grave : « Je ne suis pas de ceux que l'on met en prison ; même si j'y consentais, mes sujets ne le souffriraient jamais. » Cortez insista sur la nécessité d'en agir ainsi. Enfin, après une discussion de plus de quatre heures, Motecuhzoma lui dit qu'il consentait à venir avec lui, et, appelant ses serviteurs, il leur ordonna de se rendre au palais de Cortez et d'y préparer un appartement pour sa réception. Tous les Espagnols se rendirent aussitôt au palais, ainsi

qu'un grand nombre de seigneurs de la ville parents et amis du roi, qui cherchaient à lire dans ses yeux s'il voulait qu'ils le délivrassent; mais sur l'ordre de celui-ci, ils le portèrent sur son palanquin d'or couvert de pierreries. Il traversa la ville au milieu du plus grand tumulte. On voulait le délivrer, mais il assura qu'il n'était pas prisonnier, et qu'il allait volontairement loger avec Cortez, ce que les Mexicains crurent, puisqu'ils le voyaient expédier les affaires comme auparavant, sortir du palais, et même aller à la chasse à une ou deux lieues; mais ils observèrent qu'il avait toujours des Espagnols avec lui pour le garder : du reste, il était servi par les siens, parlait à qui il voulait en public ou en secret, et sortait pour aller prier ses dieux, ou leur offrir des sacrifices. Il était gardé par huit Espagnols et trois mille Tlaxcaltèques. Cortez lui dit un jour pour l'éprouver que ses compagnons avaient pris une certaine quantité de bijoux d'or qui se trouvaient dans le pa-

lais. Motecuhzoma lui répondit qu'il les leur abandonnait de bon cœur, et leur en donnerait encore davantage s'ils le désiraient, mais qu'ils ne touchassent pas aux plumes, parce que c'était le trésor des dieux.

CHAPITRE LXXXVI.

—

De ce qui se passa à Mexico jusqu'à ce que Cortez fît mettre des fers à Motecuhzoma. — Cacama, roi de Tezcuco, prend les armes pour délivrer son oncle et chasser les Espagnols. — Son oncle Ixtlilxochitl le prend par trahison et le livre à Cortez.

Aussitôt que Cortez eut Motecuhzoma en son pouvoir, il voulut l'empêcher de sacrifier aux idoles, et se mit à les renverser, ce qui irrita beaucoup les Mexicains. Ils furent sur le point de massacrer Cortez, qui l'avait ordonné, et Motecuhzoma, qui l'avait permis. Le géné-

ral espagnol consentit donc, à la prière de ce dernier, à les laisser subsister pour le moment. Il se contenta de leur représenter l'aveuglement dans lequel ils vivaient, et de leur montrer le chemin de la vertu et la vérité de la loi évangélique; ce qui, disait-il, avait été le principal but de sa venue, et non le désir des richesses, puisqu'il n'avait pris que ce qu'on lui avait donné, n'avait touché ni à leurs femmes ni à leurs enfants, et ne leur avait fait aucun mal; que son principal but était de sauver leur âme. Il n'y a, leur répétait-il, d'autre dieu que le Dieu des chrétiens triple, un et éternel et sans fin, qui a créé et conserve toutes choses, qui gouverne le ciel et la terre. Il ajouta beaucoup d'autres raisons pour les amener à notre sainte foi catholique et leur faire détester leur idolâtrie, ce qui les calma un peu, et Motecuhzoma en vint à promettre à Cortez qu'il ne ferait pas de sacrifices humains pendant tout le temps qu'il serait dans sa capitale. Il permit aussi que dans la cha-

pelle qui se trouvait au haut du grand temple, qui avait cent quatorze marches d'élévation, on plaçât un crucifix et une image de Notre-Dame entre les deux idoles de Huitzilopochtli.

Il y avait vingt jours que Motecuhzoma était prisonnier, quand Quauhpopocatzin arriva à Mexico avec son fils et quinze nobles qu'on accusait d'avoir trempé dans la mort des quatre Espagnols. Motecuhzoma, après lui avoir parlé, le livra à Cortez : d'après la lettre dont j'ai parlé plus haut et les relations mexicaines, il n'était pas coupable, et les quatre Espagnols avaient été massacrés par ces naturels du pays à cause des excès qu'ils avaient commis. Cortez alla à l'arsenal de Motecuhzoma et en fit tirer toutes les armes qui s'y trouvaient ainsi que dans ceux des temples, et en fit élever sur la grande place un bûcher, sur lequel on brûla Quauhpopocatzin, son fils, et les quinze nobles qui l'avaient accompagné; acte non moins audacieux que les précédents. Avant cette exécution, il fit mettre des fers à Mote-

cuhzoma, et lui fit de grandes menaces pour l'épouvanter davantage. Il les lui ôta ensuite, et lui promit de le remettre en liberté; mais ce princc était tellement épouvanté qu'il n'osait rentrer dans son palais. Pendant ce temps Cortez ne négligeait pas de s'instruire de toutes les particularités qui pouvaient lui être utiles, s'informant quelles étaient la grandeur et la richesse des états de Motecuhzoma, de son neveu Cacama, et de Totoquihuatzin de Tlacopan, de tout ce que contenaient les domaines de ces trois chefs, des mines d'or et d'argent, de la distance qu'il y avait jusqu'à la mer du Sud; s'il y avait, sur la côte de la mer du Nord, un port meilleur et plus commode pour les vaisseaux espagnols que celui de la Vera-Cruz. Il demandait tout cela à Motecuhzoma, qui lui répondait fort exactement, car il ne lui cacha jamais rien. Il envoya de divers côtés pour reconnaître le pays, la grandeur et les fortifications des villes d'où on lui apportait des échantillons de mine-

rai, et des alliés que l'on y pourrait trouver. D'après les historiens de Tezcuco, deux frères du roi Cacama, dont l'un se nommait Netzahualquentzin et l'autre Tetlahuehuezquititzin, furent chargés ainsi qu'un grand nombre de gens de service, tous natifs de Tezcuco, d'accompagner les messagers que Cortez y envoyait, afin d'en considérer la puissance, la force et la grandeur, et de prendre possession de l'or qui se trouvait dans le trésor royal. Les deux princes se rendirent au palais que leur aïeul Netzahualcoyotzin avait construit à Mexico pour s'embarquer de là avec les Espagnols dans des canots. Ils allaient y monter quand arriva un messager de Motecuhzoma, qui, tirant Netzahualquentzin à part, lui recommanda, au nom de son oncle, de bien traiter les Espagnols, et de leur donner tout l'or qu'ils voudraient, puisqu'il voyait l'état où il se trouvait. Les Espagnols pensant que cet entretien secret cachait quelque trahison, un

Espagnol s'approcha de Netzahualquentzin, et après l'avoir battu, il le traîna devant Cortez qui le fit pendre à l'instant. Cacama fut très-offensé de cette conduite, et fit partir à sa place un autre de ses frères nommé Tecpacxochitzin, pour aller avec les Espagnols. Ceux-ci eurent à Tezcuco un entretien avec Ixtlilxochitl et s'emparèrent de l'or dont ils remplirent un grand coffre qui avait deux brasses de long, une de large, et une toise de haut. Non contents de cela, les Espagnols, qui étaient au nombre de vingt, ordonnèrent a Tetlahuehuezquititzin et aux autres seigneurs de la ville d'en réunir davantage, parce que cela ne suffisait pas. Chaque seigneur fut donc obligé d'en tirer de son trésor particulier, et on en réunit une quantité égale à la première. Tout cela fut porté à Cortez qui fut bien étonné quand il vit toutes ces richesses, et encore plus quand on lui décrivit la grandeur et la force de Tezcuco et sa population nombreuse. Il se réjouit aussi beaucoup d'avoir

pour ami Ixtlilxochitl, qui était la personne la plus estimée et la plus célèbre de tout le royaume. Il chercha alors à s'emparer de la personne de Cacama. Mais, quoiqu'il fût à Mexico, il n'osait le faire, parce que c'était un homme vaillant et sans crainte, qui paraissait le mépriser, et qui se montrait ouvertement offensé de la prison de Motecuhzoma son oncle. Cacama, voyant que les excès de Cortez et de ses compagnons augmentaient chaque jour, réprimanda durement la noblesse mexicaine de ce qu'elle pliait devant une poignée d'étrangers au lieu de les tuer. Ils s'excusaient, en disant que c'était pour ne pas offenser Motecuhzoma, qui leur montrait tant d'amitié, qu'ils ne prenaient pas les armes et souffraient tous les affronts que leur avaient faits les étrangers, en emprisonnant leur roi, en brûlant Quauhpopocatzin, ses fils et ses parents, quoiqu'ils fussent innocents, et en employant à cet usage les armes et les munitions qu'ils avaient amassées pour la défense

CHAPITRE LXXXVII.

Motecuhzoma et les autres seigneurs de l'empire se reconnaissent vassaux du roi de Castille. — Ce qui arriva à Cortez jusqu'à la prise de Pamphile de Narvaez qui venait l'attaquer.

Quand Cortez eut en son pouvoir les deux rois Motecuhzoma et Cacama, il leur dit de réunir tous les seigneurs de l'empire, parce qu'il voulait leur parler de l'objet de sa venue et commencer leur conversion à notre sainte foi catholique. Ils convoquèrent donc tous les

grands, et quand ils furent réunis dans une salle, chacun prit place selon son rang, Motecuhzoma s'assit entre Cacama et Totoquihuatzin, car Cortez l'avait remis en liberté pour ce jour-là, quoiqu'il lui eût laissé des gardes. Il commença un long discours pour justifier la conduite qu'il avait tenue, et en vint même à dire qu'il remerciait Dieu de ce que c'était sous son règne qu'ils avaient eu connaissance des Espagnols et de ce puissant roi dont ils désiraient la venue depuis des siècles, et qui certainement était celui qui avait envoyé les Espagnols à sa cour : « Si Dieu, leur dit-il, a décidé que l'empire des Culhuas, des Aculhuas et des Tecpanèques doit finir, je ne veux pas m'opposer à sa volonté et je me soumettrai de bonne grâce au roi de Castille; je le regarderai comme mon seigneur suprême, sous la protection duquel je veux vivre, et je vous prie d'en faire de même. » En tenant ce discours Motecuhzoma soupirait et versait tant de larmes que tout le monde en

fut attendri, même Cortez et les autres Espagnols qui étaient présents; quand il se fut un peu remis, il prêta solennellement serment à Don Carlos, roi de Castille, et après lui Cacama son neveu, roi de Tezcuco, Totoquihuatzin, roi de Tlacopan, et tous les grands qui se trouvaient là; ils promirent de se conduire en bons et loyaux vassaux. Pour gage de leur fidélité, les trois rois remirent entre les mains de Cortez plusieurs de leurs enfants et lui donnèrent en outre quantité d'or, de pierreries, de plumes, d'étoffes, etc., pour leur nouveau maître; tous les seigneurs en firent autant par leur ordre. D'après les historiens de Tezcuco, Cacama et ses deux frères Coanacochtzin et Ixtlilxochitl donnèrent en otages quatre de leurs frères, Tecocoltzin, Tecpacxochitzin, Huixcacamatzin et Tenancacaltzin, ainsi que quatre de leurs sœurs. Cortez les consola en leur disant qu'à l'avenir ils seraient bien traités et aussi maîtres dans leurs états qu'auparavant. Il s'occupa ensuite de la

conversion des naturels, en leur disant que, puisqu'ils étaient vassaux du roi d'Espagne, il fallait qu'ils devinssent chrétiens comme lui; il y en eut quelques-uns, mais très-peu, qui se firent baptiser. Motecuhzoma demanda aussi le baptême, mais quoiqu'il eût appris quelques oraisons comme le Credo et l'Ave Maria, il eut le malheur de remettre cette cérémonie jusqu'au jour de Pâques; ce qui fit qu'il ne jouit jamais de ce bonheur; car les nôtres, occupés des embarras où ils se trouvaient, négligèrent sa conversion, et il mourut sans avoir reçu le baptême. Au moment où tout réussissait à Cortez, Pamphile de Narvaez arriva au port de la Vera-Cruz avec dix vaisseaux qui portaient neuf cents Espagnols, beaucoup de chevaux, une nombreuse artillerie et des provisions en abondance avec l'intention de prendre Cortez mort ou vif. Il était envoyé par Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, qui reprochait à Cortez de s'être soustrait à sa juridiction et d'avoir manqué à la discipline, en s'étant fait proclamer capitaine gé-

néral de Terre-Ferme et en y établissant des colonies en son propre nom, tandis qu'il était son subordonné. Les religieux et les membres de l'audience de Saint-Domingue firent tout ce qu'ils purent pour empêcher cette expédition. Ils envoyèrent à Cuba le licencié Figueroa pour sommer, au nom du roi et au leur, le gouverneur Velazquez de ne pas faire partir cette armée, lui déclarant qu'ils se plaindraient au roi des entraves qu'il apportait à la propagation de la foi et à la conquête de ce pays. Mais ils ne purent l'empêcher. Motecuhzoma fut averti à l'instant de l'arrivée de cette flotte, et aussitôt il engagea Cortez à se préparer à partir. Il l'avait déjà fait plusieurs fois, mais celui-ci lui avait toujours répondu qu'il n'avait pas de vaisseaux pour se rembarquer. Cortez fut très-affligé de cette nouvelle et écrivit aussitôt à Pamphile de Narvaez, pour le prier de ne pas empêcher le conversion de cette nation et de se joindre à lui; il lui représenta qu'il pouvait sans peine rendre un notable service

à son Dieu et à son roi. Narvaez ne voulut pas y consentir parce qu'il pensait qu'il parviendrait facilement à s'emparer de Cortez, en répandant parmi les naturels le bruit que c'était un fugitif, un voleur et un traître, et qu'il venait pour lui faire trancher la tête et délivrer Motecuhzoma, parce que le roi son maître était indigné de la manière dont il l'avait traité. Cette conduite irrita beaucoup de ses compagnons, et l'auditeur Ayllon lui défendit sous peine de mort de se conduire de la sorte, car il offensait gravement Dieu et le roi en entravant la conversion de ces nations. Pamphile de Narvaez ne lui répondit qu'en le faisant arrêter et en l'envoyant à Diego Velazquez; mais il s'échappa et gagna Saint-Domingue. L'audace de Narvaez en vint au point de faire faire le procès à Cortez et de le condamner à perdre la tête; il lui déclara la guerre, ce qui faisait rire non-seulement les colons de la Vera-Cruz, mais même ceux qu'il avait amenés avec lui. Cortez fit tout son possible

pour l'apaiser par de bonnes raisons, il lui écrivit souvent pour lui demander la paix; et quand il vit que ses lettres ne servaient à rien il se décida à avoir une entrevue avec lui. Après avoir annoncé son dessin à ses compagnons, il dit à Motecuhzoma qu'il voulait aller à la Vera-Cruz pour empêcher les nouveaux venus de faire aucun dégât sur les terres de l'empire, et leur ordonner de ne pas repartir sans lui. Il lui promit de revenir promptement et le pria de rester en attendant avec les Espagnols afin qu'on ne leur fit aucun mal, et de lui donner des Indiens pour l'accompagner. Motecuhzoma, Cacama et Totoquihuatzin y consentirent, et lui fournirent tout le monde dont il avait besoin; ils lui dirent qu'ils avaient l'intention de célébrer une fête solennelle nommée Toxcatl qui avait lieu annuellement, lui promettant qu'il n'y aurait pas de sacrifices humains, puisqu'il les avait défendus. Cortez leur répondit de se divertir comme ils l'entendraient. Il laissa, pour le remplacer, le

capitaine Pedro de Alvarado, avec cent cinquante Espagnols. Cortez quitta Mexico avec deux cent cinquante de ses compagnons et les alliés. Pendant la route, il apprit que Narvaez se trouvait à Cempoallan. Il s'y prit si adroitement qu'il y arriva avant que celui-ci en fût averti, s'empara de sa personne et l'envoya sous bonne garde à la Vera-Cruz, sans avoir perdu plus de deux soldats. Tous ceux qui étaient venus avec Narvaez passèrent de son côté; car la plupart le suivaient malgré eux.

CHAPITRE LXXXVIII.

—

Massacre de la noblesse de Mexico par Pedro de Alvarado et ses compagnons. — Ce qui est cause de la révolte de Mexico. — Les Espagnols sont serrés de si près qu'ils sont forcés d'abandonner cette ville. — Mort du grand Motecuhzoma, de Cacama et d'autres seigneurs.

Pendant que Cortez était à la Vera-Cruz, les Mexicains célébrèrent une de leurs principales fêtes nommée *Toxcatl*, qui tombait le jour de Pâques. Comme Cortez leur avait défendu les sacrifices humains, on exécuta simplement une danse solennelle, à laquelle prit

part toute la noblesse mexicaine, couverte de tous les bijoux d'or et de pierreries qu'elle possédait, car elle ne se défiait guères du sort qui l'attendait. Selon les historiens de la ville de Tezcuco, d'après lesquels j'écris cette narration, quelques Tlaxcaltèques, se rappelant que dans cette occasion on avait sacrifié une quantité innombrable de victimes de leur nation, et désireux de se gorger de butin, ce que Cortez avait empêché jusque-là, allèrent les dénoncer à Pedro de Alvarado, qui commandait à sa place. Celui-ci, qui n'avait pas de meilleures intentions qu'eux, ne fut pas difficile à convaincre. Il considéra que toute la principale noblesse et tous les chefs de l'empire s'étant réunis à cette occasion, il ne serait pas difficile de le subjuguer une fois qu'on les aurait massacrés. Laissant donc quelques Espagnols pour garder Motecuhzoma et Cacama, il se rendit secrètement avec le reste à la grande cour du temple, plaça quelques Espagnols et les Tlaxcaltèques pour gar-

der les portes; puis il chargea à la tête des autres tous ceux qui s'y trouvaient, et en fit un grand massacre; car les Mexicains étaient sans armes et ne se défiaient de rien. Les Espagnols tuèrent en peu d'heures presque tous les nobles, et s'en revinrent à leur quartier chargés de dépouilles et de richesses. Tous les habitants accoururent au bruit, et prirent les armes pour secourir leurs seigneurs: ils repoussèrent Alvarado et les siens jusqu'au palais qu'ils habitaient, et où ils gardaient Motecuhzoma et Cacama. Si ces deux rois ne leur avaient ordonné de s'arrêter, ils auraient démoli le palais après les avoir tous tués, tant ils étaient irrités de la trahison que l'on avait commise envers leurs seigneurs; cependant ils se séparèrent à la nuit, et sur l'ordre de leurs rois, ils continuèrent à fournir aux Espagnols les vivres dont ils avaient besoin. Cortez rentra à Mexico victorieux et bien accompagné, car il amenait mille soldats et cent chevaux. Comme il avait appris sur la route que

les Mexicains s'étaient révoltés contre ceux qu'il avait laissés derrière lui, et que sans Motecuhzoma ils auraient tous péri, il marcha à grandes journées jusqu'à Tezcuco, où il fit reposer ses troupes : il y fut parfaitement reçu par son ami Ixtlilxochitl, qui lui rendit compte de tout ce qui s'était passé, et le prévint qu'à Tezcuco même on était irrité contre les Espagnols, parce qu'il y avait dans cette ville un grand nombre de parents et d'alliés de ceux qu'Alvarado avait fait périr. Après avoir réfléchi sur la conduite qu'il devait tenir, Cortez quitta Tezcuco et entra à Mexico le jour de la Saint-Jean, 24 juin 1520. Il trouva la ville tranquille; mais les habitants ne vinrent pas au-devant de lui, et ne lui firent aucune fête. Motecuhzoma se réjouit de sa venue. Mais les Espagnols furent encore bien plus satisfaits de le voir revenir victorieux, et avec des renforts aussi considérables. Chacun lui raconta ses fatigues et ses dangers. Le lendemain Cortez fit venir le seigneur qui était chargé de

l'inspection du marché, et le réprimanda de ce qu'il ne se tenait pas comme à l'ordinaire. Il lui parla si durement que le seigneur souleva contre lui toute la ville; car les habitants étaient si fatigués de l'oppression et de la cruauté des étrangers, qu'il ne fut pas difficile de leur faire prendre les armes. A dater de ce moment, on se fit une guerre terrible. Dans le premier combat, les Mexicains tuèrent quatre Espagnols, le lendemain ils en blessèrent plusieurs; ils renouvelaient sans cesse les attaques, et ne leur laissaient pas un moment de repos. Le septième jour, ils attaquèrent avec tant de fureur le palais où étaient logés les Espagnols, que Cortez n'eut d'autre ressource que de prier Motecuhzoma de monter sur une haute tour et d'ordonner aux siens de déposer les armes. Il le fit de bonne volonté, et supplia ses vassaux de cesser la guerre; mais ils étaient si animés et si furieux de la lâcheté de leur roi, et de sa servilité à l'égard des Espagnols, que,

sans l'écouter, ils l'accablèrent d'injures et de reproches, et lui lancèrent une grêle de pierres et de flèches. Un caillou l'atteignit à la tête, et il mourut de sa blessure le quatrième jour (1). Ainsi finit ce grand roi dont personne n'égala jamais dans un moment la puissance et l'orgueil; car il se faisait presque adorer, et pendant quelque temps il fut au comble de la puissance et de la richesse. Il était de taille moyenne, d'une complexion faible, très-basané et peu barbu. Il était plus rusé que brave, grand justicier et très-sévère dans tout ce qui regardait la dignité royale, prudent et spirituel. La mort de ce puissant monarque fut fatale pour Cortez et les siens, car elle affermit les Mexicains dans leur révolte. Ils serrèrent les Espagnols de plus près, et regrettèrent peu leur roi, qu'ils mé-

(1) Quelques auteurs indiens ont prétendu que Motecuhzoma fut tué par les Espagnols, mais c'est évidemment une calomnie. La mort de ce prince, qui était devenu leur humble esclave, ne pouvait que leur nuire ; la suite le démontra, car ses successeurs leur firent une guerre acharnée.

prisaient à cause de sa faiblesse pour les étrangers, et de la lâcheté avec laquelle il s'était laissé arrêter et maltraiter. Ils proclamèrent aussitôt le roi Cacama, son neveu, quoiqu'il fût prisonnier; mais ils espéraient le délivrer, et le regardaient, à cause de ses grandes qualités, comme l'homme qu'il leur fallait dans ces circonstances. Cependant ils ne purent atteindre leur but; les Espagnols, qui voulaient quitter la ville cette nuit même, tuèrent (1) de quarante-sept coups de poignard Cacama qui, quoique prisonnier, se défendit bravement et ne tomba que couvert de blessures. Les Mexicains furent très-affligés de sa mort, et proclamèrent à sa place Cuitlahuazin, seigneur d'Iztacpalapan, frère de Motecuhzoma, qui avait été son capitaine général. Cuitlahuazin fit aux Espagnols la

(1) Torquemada (liv. II, ch. 72 et liv. IV, ch. 56) dit que Cortez fit étrangler Cacamatzin. Mais celui-ci dit, dans ses lettres, qu'il périt dans la fuite ainsi que beaucoup d'autres prisonniers. Presque tous les auteurs sont d'accord avec lui sur ce point.

guerre la plus cruelle; jamais il ne voulut leur accorder de trêve. Il leur livra plusieurs combats, qui furent si désastreux pour eux, que Cortez perdit l'espérance de se maintenir à Mexico, et résolut d'en sortir, ce qu'il exécuta, mais avec tant de peine et de danger, qu'il ne put presque rien sauver des richesses qu'il avait amassées. La plupart des Espagnols qui succombèrent périrent parce qu'ils s'occupèrent trop de sauver leur butin. Cortez quitta Mexico dans la nuit du 10 juillet 1520 espérant, mais en vain, que les Mexicains ne s'apercevraient pas de son départ. Ils l'attaquèrent avec fureur, et lui tuèrent quatre cent cinquante Espagnols, quatre mille Indiens alliés et quarante-six chevaux (1) dans l'endroit que l'on nomme aujourd'hui le saut d'Alvarado.

(1) Les auteurs varient considérablement sur le nombre des Espagnols qui périrent dans cette retraite. Cortez, dans sa lettre à Charles V, dit 150; Bernaldiaz (ch. 128) dit 870; Solis (liv. IV, ch. 18) dit 200; Torquemada (liv. IV, ch. 4), 72; Gomara, Herrera et Betancourt (p. 3, ch. 11), 290; Chimalpain (ch. 133), de 450 à 500; et enfin Oviedo (liv. 33), 1170. Mais ce dernier nombre est tellement exagéré qu'il surpasse

Les Mexicains appelaient ce canal Tolteca Acalopan, et le quartier qu'il traversait Mazatzintemalco. Dans cette affaire et dans les autres combats qui eurent lieu pendant la retraite, on tua, parmi les seigneurs qui accompagnaient Cortez comme alliés ou comme otages, quatre nobles mexicains, dont deux étaient fils de Motecuhzoma; ils se nommaient Zoacontzin, Izoacpopocatzin, Zecpactzin et Tencuenotzin; des quatre filles de Netzahualpiltzintli qui lui avaient été données en otage il en périt trois; mais ce fut un bonheur pour l'une d'elles, car elle avait reçu le baptême sous le nom de Dona Juana. Cortez l'avait beaucoup aimée, et lui avait fait donner ce sacrement, parce qu'elle était sur le point d'accoucher. Deux fils de Netzahualpiltzintli et

celui des Espagnols que Cortez avait avec lui. Bernaldiaz fait observer que la perte tomba principalement sur ceux qui étaient venus avec Narvaez. Ne connaissant pas les difficultés que présentaient les canaux dont les rues de Mexico étaient coupées, ils s'étaient chargés de butin et furent presque tous noyés; cet événement est désigné dans les historiens espagnols sous le nom de la triste nuit, *la noche triste*.

Xiuhtotozin, seigneur de Teotihuacan; un des grands du royaume de Tezcuco et capitaine général d'Ixtlilxochitl, qui l'avait envoyé au secours de Cortez, succombèrent aussi dans cette occasion.

CHAPITRE LXXXIX.

—

Cortez se retire à Tlaxcallan. — Événements qui eurent lieu à cette époque.

Quand Cortez fut parvenu à sortir de Mexico après avoir fait des pertes considérables, il se retira par les hauteurs de Tlacopan du côté des montagnes de Totoltepec, par l'endroit que l'on nomme Nuestra-Señora de los Remedios, où la reine des anges vint à son

secours d'une manière miraculeuse, d'après la relation tlaxcaltèque que j'ai déjà citée ; Cortez s'y arrêta tout affligé et versant d'abondantes larmes sur le sort de tant de ses compagnons qui avaient péri, et dont il avait été obligé de laisser les cadavres entre les mains de ses ennemis. Il considérait en même temps le miracle manifeste que la Reine des anges et saint Pierre, ses patrons, ainsi que saint Jacques, protecteur des armées espagnoles, avaient fait en le sauvant avec une grande partie de ses soldats ; il dit, par la bouche de Marina, aux chefs qui se trouvaient auprès de lui, et qui étaient Axotecatl Quetzalpopocatzin, frère de Maxiscatzin, Chalchiuhtecatl, Calmecahua et d'autres nobles tlaxcaltèques, ainsi qu'Atezcaltzin et Tecpacxochitzin et d'autres seigneurs, fils de Netzahualpiltzintli et de Motecuhzoma qu'on lui avait donnés en otage : « Ne croyez pas que je pleure par manque de courage ; mais je donne ces larmes au triste sort de mes compagnons et à la reconnaissance

que je dois à Dieu pour les miracles qu'il a opérés en ma faveur, à l'intercession de sa Mère et des saints apôtres. Je ne crains ni les Culhuas, ni âme qui vive. Quand ils me tueraient avec tous mes compagnons, il viendra d'autres chrétiens pour les subjuguer; malgré leur résistance, la loi évangélique s'établira dans ce pays. Quant à vous qui êtes mes loyaux amis, je vous promets, si je remporte la victoire, et si je fais la conquête du pays, non seulement de vous conserver vos états et vos domaines; mais je m'engage encore, au nom du roi d'Espagne, mon maître, à les augmenter et à vous donner une partie des terres que nous gagnerons. » Tous ces nobles le consolèrent et l'encouragèrent; il coucha cette nuit à Quaximalpan, où il eut une escarmouche avec l'ennemi. Il arriva le lendemin à Teocalhueyacan après avoir combattu les Mexicains tout le long du chemin; il s'y reposa un jour avec son armée quoiqu'ils n'eussent que de l'herbe à manger; le lendemain il se remit en route, et coucha à

Tepotzotlan où il ne trouva que peu de résistance; il s'y reposa aussi un jour et coucha le jour suivant à Ayqualco, puis à Aztaquemecan, où il fut obligé de livrer un combat qui fut long et sanglant. Un fameux capitaine mexicain, nommé Zinacatzin, natif de Teotihuacan, tua le cheval de Martin de Gamboa, ce qui fournit aux Espagnols un souper pour cette nuit. Le lendemain, ils arrivèrent avec beaucoup de peine dans les plaines d'Otumpan où ils furent atteints par plus de 200,000 hommes qui les poursuivaient et qui enveloppèrent l'armée de Cortez de tous les côtés, de sorte que celui-ci ne pouvait ni avancer ni reculer. Cortez, croyant qu'il ne restait plus qu'à mourir avec honneur, invoqua Dieu et saint Pierre son patron, piqua des deux, et se précipita comme un lion furieux au milieu des ennemis, renversant tout ce qui se trouvait devant lui; il arriva ainsi jusqu'à l'endroit où se trouvait Zihuatcaltzin, général de cette armée, qui portait l'étendard royal

de Mexico, c'était un filet d'or qu'on nommait matlaxopili; il le renversa mort d'un coup de lance, et lui enleva l'étendard. Cet exploit effraya tellement les Mexicains, qu'ils se débandèrent et commencèrent à fuir de tous les côtés; les nôtres reprirent courage et en tuèrent un très-grand nombre. Cette victoire fut vraiment miraculeuse, car Cortez avait à la tête une blessure dangereuse. Les Espagnols et leurs alliés étaient épuisés par la faim, la fatigue et les blessures; mais, grâce à la protection de la Vierge et de saint Pierre, qu'invoquait Cortez, et à celle de saint Jacques, qu'appelaient les Espagnols, saints qui, d'après ce que disent les naturels, vinrent en personne à leur secours, ils mirent en déroute 200,000 ennemis qui se précipitaient sur eux comme des tigres furieux et ils s'emparèrent de l'étendard royal de Mexico qu'ils emportèrent comme un trophée de leur victoire. Cette bataille eut lieu dans un endroit appelé Metepec. Ils en livrèrent une autre à Teyocan, dans la-

quelle ils tuèrent une infinité d'ennemis, et qui fut la dernière de cette retraite. Les Espagnols couchèrent cette nuit à Temelacayocan et le lendemain à Xatelolco près de Huyotlipan au pied de la montagne de Quauhtepetl. Cortez remercia les Tlaxcaltèques et les autres alliés qui l'avaient si fidèlement servi dans cette retraite, et promit non-seulement de leur conserver leurs domaines, mais encore de les augmenter et de leur faire toute sorte de faveurs; il fut reçu dans cet endroit par Cihualquauhtzin, qui lui apportait quantité de vivres au nom du sénat de Tlaxcallan, et coucha à Hueyotlipan, où on lui fit le meilleur accueil. Maxizcatzin vint l'y recevoir, et Cortez, voulant lui prouver sa reconnaissance, lui fit présent de l'étendard royal de Mexico, ce qui le combla de joie; il se hâta de l'ajouter à ses armes.

CHAPITRE XC.

—

Cortez est bien accueilli à Tlaxcallan. — Ce qu'il fait pendant son séjour dans cette ville. — Mort de Cuitlahuatzin. — Élection de Quauhtemoc, de Coanacochtzin, et de Tetlepanquetzaltzin.

Cortez s'étant reposé quelque temps à Hueyotlipan, Maxizcatzin, et beaucoup d'autres chefs à la tête de plus de cinquante mille hommes de troupes alliées vinrent l'engager à se porter sur Tlaxcallan; les quatre principaux chefs, suivis de toute la noblesse,

le reçurent et l'accompagnèrent à son entrée dans la ville, qui se fit avec de grandes réjouissances publiques. On soigna les blessures de ses soldats malades et on les traita le mieux possible, si l'on s'en rapporte à la relation de Tlaxcallan que j'ai citée, et que je suis tant pour cette histoire, que pour tout ce que j'écrirai par la suite. Cette chronique a été composée d'après les rapports et les peintures que firent, peu de temps après la conquête, les chefs indiens qui eux-mêmes furent acteurs dans la plupart des événements qui se sont passés à cette époque. Quant à ce qui a rapport aux Espagnols, je prendrai pour guides l'Histoire des Indes de Francisco de Gomara, la chronique d'Antonio de Herrera, la Monarchie indienne de frère Juan de Torquemada, et les lettres et rapports de l'invincible Don Fernando Cortez, marquis del Valle, adressés à sa majesté, car il fut témoin oculaire des faits. Tous ces ouvrages sont fort détaillés, les lecteurs curieux pourront y recourir s'ils le désirent.

Pour revenir à la traduction de ces relations et de ces peintures, celles de Tlaxcallan dit que Cortez s'établit dans le palais de Xicotencatl, où l'on érigea la première croix. Ce chef, qui lui adressa plusieurs discours, lui dit, à l'occasion de l'heureux succès de la conquête de Mexico et de la vengeance qu'il avait tirée de cette ville : « Seigneur, soyez le bienvenu,
» reposez-vous ; car vous êtes dans votre pa-
» trie et dans votre palais. On m'a dit que lors-
» que vous vous seriez reposé à Hueyotlipan,
» vous aviez l'intention de retourner à Mexico
» pour punir la rebellion des Culhuas, qui
» avaient osé se soulever contre vous, contre
» les Tlaxcaltèques et vos autres alliés. Cette
» démarche suivant moi n'aurait pas été sage,
» et puisque vous ètes arrivé dans cette ville,
» je vous engage à vous y reposer avec vos
» troupes ; et mon avis est, qu'avant de rien
» entreprendre, vous devez soumettre les ha-
» bitants de Tepeyacac ; cette province est
» grande, bien fortifiée, et c'est de là que les

» Mexicains font venir toutes leurs troupes;
» elles pourraient vous attaquer par le flanc,
» et faire courir de grands dangers à vos al-
» liés. Il est donc nécessaire de les vaincre
» d'abord ainsi que les autres alliés de Mexico,
» qui demeurent dans les environs; afin que
» vous puissiez plus sûrement achever votre
» conquête à laquelle tout le monde s'inté-
» resse. » Cortez approuva ces avis, et songea aussitôt à les mettre en exécution. Tandis que ces événements se passaient à Tlaxcallan, la petite vérole apportée par un nègre de l'expédition de Narvaez, faisait les plus grands ravages à Mexico; des milliers d'Indiens mouraient tous les jours; le roi Cuitlahuazin succomba à l'épidémie, après un règne de quarante sept jours, Totoquihuazin, roi de Tlacopan, fut aussi emporté par le fléau. Les Mexicains élurent pour roi Quauhtemoc, brave guerrier qui n'avait que dix-huit ans. Ses talents militaires étaient fort importants dans les circonstances où l'on se trouvait. Il était revêtu de la dignité

de grand-prêtre, et seigneur de Tlátelolco. Les habitants de Tlacopan choisirent pour les gouverner le prince héréditaire Tetlepanquetzaltzin. La ville de Tezcuco avait nommé pour successeur au roi Cacama, Coanacochtzin ; ces trois chefs étaient des hommes de courage et d'origine mexicaine. Leur couronnement fut accompagné de fêtes solennelles et de grands sacrifices, dans lesquels furent immolés les prisonniers espagnols, tlaxcaltèques, huexotzincas, chololtèques et autres, appartenant aux nations alliées de Cortez, et pris dans différents combats ou dans la fameuse retraite. Les trois rois se concertèrent sur la conduite à tenir pour chasser tout à fait du territoire de l'empire ou pour exterminer cette poignée d'Espagnols avec leur chef Cortez. Le meilleur moyen qu'ils trouvèrent fut d'attirer dans leur pays les chefs de l'empire qui recevaient Cortez sur leurs terres. Ils leur offrirent des privilèges considérables et une paix perpétuelle, afin que par la suite ils ne soutinssent pas la

cause des étrangers qui pourraient venir pour les subjuguer. Ils firent faire aussi des propositions de paix aux autres rois et princes éloignés avec qui les chefs de l'empire avaient été en guerre continuelle. Non-seulement ils stipulèrent des traités de paix, mais encore ils leur rendirent une portion de territoire et des lacs dont ils les avaient dépouillés, et leur demandèrent des secours afin de détruire entièrement les Espagnols. Des ambassadeurs furent chargés de traiter cette affaire avec la plus grande chaleur et de faire des rapports exagérés sur les cruautés et la tyrannie exercée par ces étrangers, prétèndant que les chrétiens s'emparaient de leurs richesses et de leurs possessions. Ils firent aussi fortifier Mexico le mieux qu'ils purent. Les Culhuas envoyèrent à Tlaxcallan six seigneurs du plus haut rang ; ils s'acquittèrent de leur mission avec une grande éloquence, cherchant à persuader aux chefs du gouvernement de tuer Cortez ou de le chasser de chez eux, lui et les siens, at-

tendu que c'étaient des étrangers qui ne venaient qu'avec l'intention perfide de les dépouiller de leurs états. Ils leur tinrent d'autres discours semblables, leur rappelèrent qu'ils étaient tous parents, que par conséquent il fallait oublier leurs dissensions, puisqu'il était plus naturel de prendre le parti des siens que celui d'une poignée d'étrangers qui ne venaient que pour conquérir le pays. Ils engagèrent la parole de leur roi, et leur promirent que par la suite ils observeraient une paix inviolable, et qu'ils partageraient avec eux les revenus des provinces soumises à l'empire. Les ambassadeurs s'emparèrent tellement de l'esprit des chefs du gouvernement, qu'ils finirent par les convaincre presque tous, et que ceux-ci dirent entre eux que les Culhuas avaient raison, et que les propositions des rois mexicains étaient si avantageuses, qu'on ferait fort bien d'embrasser leur parti plutôt que celui des Espagnols, qui n'étaient que des étrangers dont on ignorait les desseins. Xicotencatl, un des

quatre chefs, se prononça plus fortement pour ce parti; c'était le plus âgé; il leur rappela qu'à l'époque de sa jeunesse, lorsqu'il commandait les armées, la plus grande concorde régnait entre les rois de Mexico, de Tezcuco, leurs parents et leurs voisins; que lors de leurs premières guerres, qui eurent lieu pour soumettre le roi d'Azcaputzalco, qui avait usurpé l'empire, ainsi que dans la conquête de quelques provinces éloignées, pendant lesquelles il avait suivi le parti de ces princes, lui, et tous les chefs du gouvernement avaient pris part aux dépouilles et aux revenus des provinces conquises; qu'ensuite une question de religion avait altéré leur amitié, et qu'il en était résulté les discordes qui étaient nées par la suite; que si on réglait les affaires, comme les ambassadeurs l'avaient proposé au nom de leur maître, il était certain qu'il serait fort avantageux à la république de faire ce qu'on lui demandait.

Maxizcatzin s'opposa de toute sa force à la

proposition de Xicotencatl; il soutint chaudement le parti de Cortez et des siens, en s'appuyant sur quantité de raisons. Cette discussion avait lieu dans la salle de prière de Xicotencatl où l'on avait érigé une croix. Tous ceux qui étaient présents virent entrer une nuée qui couvrit la croix, et toute la salle resta dans l'obscurité. Maxizcatzin, voyant ce miracle, sentit augmenter à un tel point le courage et l'ardeur avec lesquels il défendait le parti des chrétiens, qu'il interpella vivement Xicotencatl le jeune, qui soutenait avec chaleur le parti de son père. Ils en vinrent aux mains; Maxizcatzin lui donna un coup de poing si violent qu'il le renversa en bas de l'escalier qui est à l'entrée de la salle. Tous les membres de l'assemblée, témoins d'un si grand miracle, furent ébranlés et adoptèrent l'opinion de Maxizcatzin. Ils congédièrent les ambassadeurs et leur dirent qu'ils voulaient secourir les chrétiens, quand ils devraient perdre la vie, eux, leurs femmes et leurs enfants. Aussitôt

qu'ils les eurent renvoyés avec cette réponse, la nuée se dissipa, la clarté revint dans la salle et la croix apparut resplendissante, ce qui fut cause que par la suite ces chefs suivirent avec ardeur le parti de Cortez. Si les ambassadeurs envoyés à Tlaxcallan eurent un si mauvais succès, ceux qui furent expédiés dans le royaume de Michoacan et d'autres provinces revinrent avec d'excellentes nouvelles près des rois mexicains. Tous les chefs qu'ils avaient visités leur promirent des secours contre Cortez, et offrirent même de le tuer ou de le chasser lui et tous les siens du pays, comme aussi de châtier tous ceux qui avaient pris leur parti. Le courage des princes mexicains se ranima, et tous se liguèrent. Les amis de Cortez, de leur côté, jurèrent de mourir ou de vaincre, et surtout de se faire tuer plutôt que de tomber entre les mains des ennemis, persuadés que les captifs seraient traités plus cruellement que des esclaves. Ils prirent toutes les dispositions pour soutenir la cause de Cortez.

Ce général soignait ses blessures dans la ville de Tlaxcallan, lorsque tout à coup les soldats mutinés se présentèrent à lui, décidés à l'abandonner, et lui signifièrent au nom du roi de les emmener de ce pays. Cette rebellion affligea profondément Cortez; mais il sut si bien s'emparer de leur esprit et les encourager, que tous changèrent d'avis et jurèrent de mourir avec lui partout où il voudrait les conduire. Vingt jours après, Cortez résolut de marcher contre les habitants de Tepeyacac, comme Xicotencatl le lui avait conseillé. Il rassembla donc plus de quatre mille hommes tlaxcaltèques, huetxotzincas et chololtèques, commandés par le chef des Tlaxcaltèques, nommé Tianguiztlatoatzin, le fils de Xicotencatl et d'autres chefs des quatre capitales. Le premier jour ils allèrent jusqu'à Tzinpantzinco où ils passèrent la nuit : les troupes s'organisèrent, ce qui employa un jour. Le surlendemain Cortez atteignit les ennemis à Zacatepec, où il se donna une sanglante ba-

taille, dans laquelle périrent un grand nombre de Mexicains et de Teepanèques; il arriva le quatrième jour au soir à Axatzinco où il fit prisonniers tous ceux qu'il y trouva. Le sixième, il entra dans la ville de Tepeaca sans éprouver aucune résistance; car elle avait été abandonnée par les habitants et les Mexicains qu'elle contenait, et il en fit un certain nombre prisonniers. Cortez employa vingt jours à soumettre cette province, détruisit toutes les idoles qu'il y trouva, et fonda une ville à laquelle il donna le nom de Segura de la Frontera. Il revint ensuite par Chololan. Ayant fait reposer ses troupes, il marcha contre les habitants de Quauhquechollan, qu'il soumit en peu de temps. Il chassa les Mexicains de leurs positions, se reposa un jour dans cette ville, marcha sur Ytzocan, dont il s'empara avec quelque difficulté; les habitants, qui se défendirent vaillamment, étaient très-nombreux; beaucoup de Mexicains perdirent la vie à la défense de cette place. Il y séjourna

vingt jours qu'il employa à préparer la continuation de la conquête; il se rendit dans la résidence d'Hahuecatzin, chef de cette province, et il en partit pour revenir à Tepeyacac. Les Tlaxcaltèques retournèrent chez eux après y avoir passé quelques jours. De retour à Tlaxcallan, Cortez apprit la mort d'un grand nombre de chefs et de nobles de cette république, qui avaient succombé à la petite vérole, maladie qui déjà s'était étendue dans tout le pays. Il fut surtout affligé de la perte de Maxizcatzin, qui lui était fort attaché, et en porta le deuil. Avant de partir de la province de Tepeyacac, il envoya conquérir celles de Zacatlan et de Xalatzinco qui tenaient pour les Mexicains, et dont les habitants avaient massacré plusieurs Espagnols. Cette conquête était fort importante, car ces provinces se trouvaient sur la route de la Vera-Cruz; il envoya pour cette expédition vingt cavaliers, deux cents fantassins, un grand nombre de Tlaxcaltèques, et d'autres alliés.

CHAPITRE XCI.

—

Cortez marche de nouveau contre Mexico. — Son arrivée à Tezcuco.

Les ouvriers étaient alors très-occupés à la construction des brigantins que Cortez voulait employer au siége de Mexico. Quand il vit que l'ouvrage était assez avancé, il envoya chercher à Vera-Cruz la ferrure, les clous, les voiles, les agrès et tout ce qui était néces-

saire pour les terminer. Le lendemain du jour de Noël de 1520, il passa en revue sa troupe, qui se montait à quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins. Il créa quatre compagnies de soixante hommes chacune, et pour ne pas laisser au zèle de ses soldats et de ses alliés le temps de se refroidir, il répandit le bruit qu'il allait commencer sur-le-champ le siége de Mexico, et qu'il ne le lèverait qu'après l'avoir détruite, ce qui combla de joie les Tlaxcaltèques et tous les alliés, parce qu'ils désiraient beaucoup se venger de cette ville qui les tyrannisait depuis si longtemps. Il fit un long discours à ses soldats, leur rappela tout ce qu'il leur avait déjà dit, et leur représenta qu'ayant déjà commencé à répandre la foi de J.-C. parmi ces nations, ils ne devaient pas faiblir avant d'avoir entièrement extirpé l'idolâtrie et toutes les infamies, horribles aux yeux de Dieu, que l'on commettait dans ce pays si riche, ce qui leur mériterait non-seulement le ciel dans l'autre vie, mais beau-

coup de gloire et de richesses dans celle-ci, avec les moyens de vivre à leur aise dans leur vieillesse. Tous montrèrent la meilleure volonté et déclarèrent qu'ils étaient prêts à risquer leur vie et tout ce qu'ils possédaient. Ils jurèrent d'observer ses ordonnances, qui toutes étaient utiles au service de Dieu, conformes à la religion qu'ils professaient, et dignes d'un général chrétien. Cortez fit ensuite un discours au sénat de Tlaxcallan qui déclara que les Tlaxcaltèques ainsi que tous les alliés étaient prêts à sacrifier leur vie et leur fortune dans la guerre de Mexico. Avant de quitter Tepeyacac, Cortez, voulant savoir s'il pouvait compter sur le roi de Tezcuco, qui était alors Coanacochtzin, lui envoya un noble de cette ville, son parent, et qui se nommait Huitzcacamatzin. Il avait accompagné Cortez dans sa retraite jusqu'à Tlaxcallan, celui-ci le chargea de déclarer à Coanacochtzin qu'il était déterminé à continuer la guerre jusqu'à ce qu'il eût entièrement subjugué les Mexicains, et qu'il

lui faisait savoir cette détermination, afin qu'il le reçût sans résistance dans ses états, puisque dès le commencement il s'était mis, ainsi que son royaume, sous la suzeraineté du roi Charles. Il ajouta encore beaucoup de raisons propres à le convaincre, parce que, de Tezcuco, il pouvait facilement assiéger Mexico en assurant ses derrières. Huitzcacamatzin délivra son message au roi de Tezcuco; mais celui-ci, qui était du parti des Mexicains, ne voulut pas l'écouter et le fit mettre en pièces. Cortez, voyant qu'il ne revenait pas, se décida à envoyer un autre ambassadeur; et pour que l'on eût toute confiance en ses paroles, il choisit Tecpacxochitzin, que l'on nommait aussi Cuicuitzcatzin, un des quatre princes, fils de Netzahualpiltzintli, qu'on lui avait donnés en otage à Mexico; mais quand ce prince fut arrivé à Tezcuco et qu'il eut délivré son message à son frère, celui-ci le traita comme on avait traité Huitzcacamatzin. Depuis la révolte des Mexicains et la retraite de Cortez, Ixtlilxochitl

avait été obligé de quitter la ville et de se retirer dans une maison des champs qu'il possédait dans la province de Tepepulco, une de celles qui lui étaient soumises. Quand il eut appris que son frère Coanacochtzin avait fait massacrer les messagers de Cortez et qu'il lui défendait l'entrée de ses états, il revint à Tezcuco pour agir en faveur des Espagnols. Il y arriva le jour des Innocents de l'an 1520, au moment où Cortez, ayant terminé tous ses préparatifs, sortait de Tlaxcallan, à la tête de vingt mille guerriers, d'après la relation tlaxcaltèque déjà citée; Cortez passa par Tezmolocan et Tlepehuacan sans rencontrer aucune résistance au pied des montagnes, et arriva heureusement au bord du lac. Ixtlilxochitl vint au-devant de lui jusqu'à Tlepehuacan, renouvela son alliance avec lui, et lui donna une enseigne en or comme gage d'amitié. Il le conduisit ensuite dans son canot jusqu'à Tezcuco, lui exprimant tout son regret de la révolte de son oncle et de ses parents de

Mexico, ainsi que de ceux qui avaient embrassé leur parti, et le pria de pardonner au roi son frère et à ses vassaux les torts qu'ils avaient eus envers lui, ajoutant qu'il venait pour les excuser et prier Cortez d'agréer leurs services. Ils couchèrent cette nuit à Coatepec, sur le territoire de Tezcuco, et y entrèrent le lendemain lundi, dernier jour de décembre, car Ixtlilxochitl eut soin de fournir aux Espagnols des logements et tous les vivres dont ils avaient besoin. Mais le roi, qui craignait la colère de Cortez, parce qu'on avait tué par son ordre quarante-cinq Espagnols et trois cents Tlaxcaltèques, en leur enlevant tout le butin qu'ils emportaient, voulant éviter le châtiment dont il était menacé et étant d'ailleurs tout dévoué aux Mexicains, s'embarqua avec les nobles et les seigneurs de son parti. Ils emmenèrent avec eux leurs femmes et leurs richesses et se réfugièrent à Mexico. La nouvelle de ce départ jeta le trouble parmi les habitants; les uns s'embarquèrent pour suivre leur roi, les

autres se réfugièrent dans les montagnes, et Ixtlilxochitl, malgré ses efforts, ne put les retenir et se trouva presque seul. Quand Cortez et les siens se furent aperçus de cette désertion, ils craignirent qu'elle ne cachât quelque trahison et voulurent saccager la ville pour punir les fauteurs de trouble. Ixtlilxochitl les en empêcha en les suppliant d'avoir pitié du pauvre peuple qui était innocent; mais il ne put empêcher les Tlaxcaltèques, alliés de Cortez, de piller les maisons de quelques seigneurs et de mettre le feu au plus beau des deux palais du roi Netzahualpiltzintli. De sorte que toutes les archives de la Nouvelle-Espagne furent consumées, ce qui fut une grande perte pour le pays; car les anciennes annales, ainsi que beaucoup d'autres documents curieux, périrent dans cette occasion. Le palais était un des plus beaux édifices qu'il y eût dans ce pays. Quand la ville fut parfaitement tranquille, Cortez renvoya chez eux les guerriers de Tlaxcallan, de Huexotzinco et les autres alliés. L'armée mexi-

caine les atteignit auprès de Tlepehuacan et les aurait fort maltraités si les Espagnols n'étaient venus à leur secours. Ils les accompagnèrent jusqu'au versant de Tetzmolocan, d'où ils regagnèrent tranquillement leurs demeures. Cortez, qui aimait beaucoup Tecocoltzin, le seul des quatre fils de Netzahualpiltzintli qui eût survécu, le nomma seigneur de Tezcuco. Ixtlilxochitl s'en réjouit beaucoup et le fit reconnaître par tous les habitants, leur représentant que son frère Coanacochtzin avait abandonné la ville, et que quant à lui il tenait trop à son honneur et à sa réputation pour s'exposer au reproche d'avoir usurpé la couronne pendant la vie de son frère; mais on le considéra toujours comme le chef du gouvernement.

On voit, dans les manuscrits et les relations de la province de Chalco, qu'Omacatzin, Itzcahuetzin, Necuametzin, Quetzalcoatzin, Citlaltzin, Yaozeuhcatzin et les autres principaux chefs de cette province se réunirent pour dé-

cider de la conduite qu'ils devaient tenir; s'ils feraient alliance avec Cortez ou s'ils réuniraient leurs forces à celles des Mexicains. Ils envoyèrent les deux derniers à Tezcuco pour demander l'avis d'Ixtlilxochitl, celui-ci leur répondit : « Dites aux chefs de Chalco qu'ils se gardent bien de prendre les armes contre Cortez et ses compagnons; s'ils le font, ils n'en recueilleront que de la honte; qu'ils aident les chrétiens et reçoivent tranquillement la sainte foi catholique. » Quand les chefs de Chalco eurent reçu la réponse d'Ixtlilxochitl, ils envoyèrent des ambassadeurs à Cortez pour faire alliance avec lui; il reçut aussi la soumission de quelques villes qui, jusque-là, avaient suivi le parti de Coanacochtzin, comme Otompan, Huexotla, Coatlichan, Chimalhuacan et Atenco, de sorte que tout le royaume de Tezcuco se soumit à Ixtlilxochitl et embrassa le parti de Cortez. On chassa partout les troupes mexicaines à l'aide des secours qu'envoyèrent les Espagnols

quand cela fut nécessaire. Gonzalo de Sandoval entre autres fut envoyé dans la province de Chalco pour aider les habitants à expulser les Mexicains. Cortez se fortifia dans Tezcuco et s'occupa à réunir tout ce qui était nécessaire pour former le siége de Mexico; il fit apporter tous les bois qu'il avait fait préparer à Tlaxcallan. On en coupa d'autres en quantité dans la forêt de Tollantzingo qui avait été plantée sous le règne de Netzahualcoyotzin; et après en avoir construit des brigantins, on s'occupa de les gréer et de les armer. Quand ils furent terminés, Ixtlilxochitl, par ordre de Cortez, fit creuser, pour les amener dans le lac, un canal qui avait près d'une demi-lieue de long et la profondeur nécessaire; il commençait dans l'intérieur des jardins du roi Netzahualcoyotzin, son grand-père, et s'étendait jusqu'au lac. Il commanda pour ce travail huit mille hommes propres à la guerre, qui y travaillèrent pendant cinquante jours, car c'était un essai pour voir

combien une seule province pouvait fournir de guerriers; il tira ceux-ci de la province d'Aculhuacan, et l'on trouva dans le recensement qu'on en fit, qu'elle pouvait envoyer deux cent mille hommes au secours des chrétiens. Cortez se réjouit beaucoup de voir la puissance du roi de Tezcuco, dont une seule province pouvait lui fournir tant de guèrriers; Ixtlilxochitl fit aussi réunir assez de vivres pour nourrir l'armée de Cortez et de ses alliés, et fit apporter à Tezcuco tout le maïs et toutes les fèves qu'il y avait dans les greniers des différentes provinces de l'empire. Il fit très-bien fortifier l'enceinte de cette ville et les principaux édifices, particulièrement les palais de son ayeul Netzahualcoyotzin qui étaient occupés par Cortez et les Espagnols, afin de pouvoir résister aux Mexicains si par malheur ils étaient vainqueurs; de l'autre côté, Quauhtemoc ainsi que Coanacochtzin et Tetlepanquetzaltzin ses alliés fortifièrent Mexico de leur mieux, y réunirent des vivres et des

soldats afin de pouvoir résister aux assaillants et leur faire tout le mal possible. Ils envoyèrent de tous côtés des ambassadeurs pour encourager les chefs qui avaient embrassé leur parti, parmi lesquels se trouvait, comme je l'ai dit plus haut, le roi de Michoacan qui était très-puissant et chef d'une nation belliqueuse. Si Dieu n'avait pas ouvertement protégé Cortez, la puissance de ce dernier souverain aurait empêché la réussite de ses desseins; mais Dieu opéra un miracle en sa faveur. Quand les ambassadeurs du roi de Mexico allèrent trouver pour la première fois Tangapan, roi de Michoacan, ils lui rendirent compte de la manière dont Cortez avait traité les habitants de Chololan et du massacre de la noblesse mexicaine par ordre d'Alvarado, et lui dirent qu'ils étaient de cruels tyrans, qui ne songeaient qu'à s'emparer du bien d'autrui. La sœur du roi assistait à ce récit, et en fut tellement effrayée, qu'elle se persuada que la prophétie de ses

ancêtres allait être accomplie, et que cette nouvelle nation deviendrait maîtresse du pays; pour ne pas le voir, elle se laissa mourir de faim. On plaça, selon l'usage que l'on suivait dans ce pays à l'égard des rois et des grands seigneurs, son corps dans un des souterrains du grand temple où, après l'avoir veillé pendant quelques jours, on devait le brûler pour en conserver les cendres. Comme elle était sœur du roi, on comptait observer cette cérémonie à son égard; mais elle ressuscita le quatrième jour et ordonna, à ceux qui veillaient auprès d'elle, d'aller appeler le roi son frère, parce qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer relativement au bien de son royaume et de ses vassaux. Les gardiens, tout étonnés, allèrent prévenir le roi qui arriva en toute hâte; elle lui dit d'écouter sans crainte ce qu'elle venait lui annoncer de la part du vrai Dieu, seigneur du ciel et de la terre; que Dieu lui ordonnait de déposer les armes et de licencier l'armée qu'il avait réu-

CHAPITRE XCII.

—

Combat d'Iztacpalapan. — Cortez va reconnaître Mexico. — Guerre d'Acapuchtlan.

Il y avait sept jours que les Mexicains n'avaient fait d'excursions sur le territoire de Tezcuco, et que les nôtres n'en étaient pas sortis, parce que des deux côtés on s'occupait à se fortifier et à réunir les munitions nécessaires. Au bout de ce temps, Cortez se mit

en campagne à la tête de deux cents Espagnols, de quatre mille Tezcucains commandés par Ixtlilxochitl, de quelques Tlaxcaltèques et autres alliés. Ils côtoyèrent le lac et se dirigèrent du côté d'Iztacpalapan; mais les Mexicains les ayant aperçus du haut du rocher de Tepepolco, ils en donnèrent avis à leurs compatriotes qui, deux lieues avant Iztacpalapan, attaquèrent les nôtres par terre et par eau. Les Espagnols firent cette route toujours en combattant; mais quand ils arrivèrent dans cette ville, ils trouvèrent que les habitants avaient abandonné toutes les maisons construites sur la terre ferme, et s'étaient réfugiés dans celles qui sont dans le lac. Les Espagnols entrèrent dans l'eau et s'en emparèrent malgré une vigoureuse résistance; ils ravagèrent presque toutes les maisons du lac, et tuèrent plus de six mille Indiens. Quand la nuit fut venue, Cortez rappela son monde, et fit mettre le feu à quelques maisons; il se souvint alors qu'en venant, il avait été forcé de passer sur une

chaussée étroite qui séparait les deux lacs, et que les ennemis pourraient bien y avoir placé une embuscade; il marcha donc en toute hâte; mais quand il arriva à la chaussée, il fallut la passer à gué; plusieurs Indiens alliés furent noyés, et on perdit tout le butin, car les ennemis avaient rompu les digues, et la chaussée était inondée. Au lever du soleil, ils aperçurent une quantité innombrable de canots remplis de guerriers qui venaient pour leur couper le passage; ils continuèrent leur route jusqu'à Tezcuco en combattant de temps en temps ceux qui se trouvaient sur le lac. On ne perdit qu'un seul Espagnol dans cette expédition.

Les Tlaxcaltèques arrivèrent enfin avec les bois et les ferrures des brigantins qui étaient portés par huit mille hommes. Ils envoyaient en outre vingt mille guerriers. L'alguazil-mayor Gonzalo de Sandoval, qui les accompagnait, était à la tête de deux cents fantassins espagnols et de seize cavaliers. Pendant

qu'on travaillait à la construction des brigantins, Cortez voulut aller reconnaître les environs de Mexico; mais comme il n'avait pas une confiance entière dans la loyauté des Tezcucains, il ne leur fit pas part de son projet, afin qu'ils n'en prévinssent pas les ennemis. Ce soupçon n'avait rien d'étrange, car presque toutes les familles des deux villes étaient unies par des liens de parenté; mais plus tard il se détrompa et reconnut la grande loyauté d'Ixtlilxochitl et de ses vassaux. Cortez se mit donc en route avec vingt-cinq cavaliers, trois cent cinquante fantassins, six pièces de campagne et trente-deux mille alliés tlaxcaltèques et tezcucains. Leurs principaux chefs étaient Chichemecatltecuhtli pour les premiers, et Ixtlilxochitl pour les autres. Ils passèrent la nuit dans une plaine entre Chiuhnauhtla et Xaltocan, où ils eurent une escarmouche avec un gros d'ennemis qu'ils mirent bientôt en déroute. Le lendemain ils attaquèrent Xaltocan, ville forte, construite

dans le lac, qui, quoiqu'elle fit partie du territoire de Tezcuco, s'était déclarée en faveur de Coanacochtzin et des Mexicains. Malgré la vigoureuse résistance des habitants, elle fut prise et brûlée en grande partie : les Espagnols allèrent coucher une lieue plus loin, et se remirent en marche le lendemain de très-bonne heure. Les ennemis les attaquèrent en poussant de grands cris, mais ils s'avancèrent toujours en combattant jusqu'à Quauhtitlan, qu'ils trouvèrent entièrement abandonné, et où ils passèrent la nuit. Ils allèrent ensuite à Tenayocan, qui ne leur fit aucune résistance, puis à Atzcaputzalco, et arrivèrent enfin à Tlacopan, point que Cortez désirait surtout examiner, parce que c'était de là qu'il voulait attaquer Mexico. Après un combat acharné, il chassa les ennemis de la ville, et comme il était déjà tard, il alla se loger dans le palais des rois de Tlacopan, dont les bâtiments étaient assez vastes pour contenir toute son armée. Le lendemain, les alliés brûlèrent et

pillèrent la ville. Il y passa six jours en escarmouches continuelles avec les ennemis, et arriva tout près de Mexico. Cortez aurait beaucoup désiré avoir une entrevue avec Quauhtemoc; mais comme il ne put l'obtenir, il ne s'occupa plus que de mettre le siége devant sa capitale. Il se décida à retourner à Tezcuco pour faire terminer les brigantins et l'attaquer à la fois par terre et par eau. Il coucha le premier jour à Quauhtitlan, et le second à Acolman. Il fut inquiété sans cesse dans sa retraite par les ennemis, qui pensaient qu'il se retirait par crainte : on en tua une quantité; les cavaliers surtout leur firent beaucoup de mal. Il entra le troisième jour à midi dans Tezcuco, où on lui fit une brillante réception. Les Tlaxcaltèques s'en retournèrent dans leur pays chargés de dépouilles. Les Mexicains tourmentaient beaucoup les habitants de la province de Chalco, parce qu'ils étaient alliés des Espagnols. Sur leur demande, Cortez leur envoya Gonzalo de

Sandoval avec vingt cavaliers et trois cents fantassins. Il trouva en arrivant toute la nation sous les armes, et qui l'attendait avec impatience, ainsi que ceux de Huexotzinco et de Quauhquechollan, qui étaient venus à leur secours; ils marchèrent aussitôt contre Huastepec, où il y avait une garnison mexicaine, qui faisait sans cesse des incursions dans la province de Chalco, et leur enlevèrent de vive force cette ville et d'autres qu'ils occupaient, entre autres Acapuchtlan, qui leur donna beaucoup de mal, parce que c'était un endroit très-bien fortifié. Ils y tuèrent un si grand nombre de Mexicains, que pendant deux heures on ne put pas boire l'eau du ruisseau qui traverse cette ville, parce qu'elle était teinte de sang. Après avoir ainsi châtié les ennemis et pacifié le pays, Sandoval revint à Tezcuco avec ses soldats. Les Mexicains, voulant se venger des Chalcains, envoyèrent contre eux une nouvelle armée; mais ceux-ci marchèrent à sa rencontre et

combattirent avec tant d'ardeur qu'ils les mirent en déroute, et les chassèrent du pays après leur avoir tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quarante des principaux chefs. Ils avaient fait demander du secours à Cortez ; mais quand Sandoval arriva dans leur pays, il trouva que les Chalcains avaient su se défendre eux-mêmes. Il resta quelque temps sur leurs frontières, et voyant que les Mexicains ne les attaquaient plus, il retourna à Tezcuco. Cortez reçut à cette époque des nouvelles de la Vera-Cruz. On lui annonçait qu'il venait d'y arriver trois vaisseaux, chargés de soldats, d'armes et de chevaux. Ce secours fut vraiment miraculeux, car Cortez en avait le plus pressant besoin : il arriva facilement à Tezcuco, le mercredi saint 17 mars 1521, car toute la route jusque-là était libre d'ennemis. Cortez envoya aux rois Quauhtemoc, Coanacochtzin et Tetlepanquetzaltzin, qui se trouvaient à Mexico, deux

des seigneurs que les Chalcains avaient faits prisonniers, pour les inviter à la paix, leur promettant d'oublier le passé. Les messagers lui demandèrent une lettre de créance pour que les rois crussent en leur parole. Cortez la leur accorda. Mais ils ne revinrent jamais rapporter la réponse; ils furent immolés aux idoles : car c'était une loi chez cette nation que tout noble qui revenait dans son pays après avoir été fait prisonnier devait être sacrifié. Ixtlilxochitl faisait tous ses efforts pour rallier aux Espagnols non-seulement les Tezcucains, mais encore les habitants des provinces éloignées, les assurant que quand même il aurait des reproches à leur faire pour les guerres passées, Cortez était si bon qu'il les recevrait néanmoins pour ses amis. Il concilia ainsi Tozapan, Mexicaltzinco, Nauhtlan et d'autres provinces voisines : elles offrirent à Ixtlilxochitl les étoffes et les autres objets qui appartenaient aux trois chefs de l'empire; mais il leur dit de les donner à

Cortez et de se déclarer ses amis, en se reconnaissant vassaux de S. M. et en lui payant un tribut en étoffes de coton. Cortez reçut très-bien leurs envoyés, et leur promit d'être toujours leur ami; de sorte qu'ils s'en retournèrent très-contents.

CHAPITRE XCIII.

—

Cortez va reconnaître encore une fois Mexico et les bords du lac. — Combat de Tlayacapan. — Guerre de Xochimilco.

Le samedi saint, Cortez fut averti par lés Chalcains que les Mexicains avaient réuni une armée considérable composée des habitants des bords du lac et de ceux de Tlaluhuacan, et qu'ils marchaient contre eux pour en tirer vengéance et dévaster leur province.

Cortez réunit donc son armée, et le vendredi 15 avril, il marcha contre eux avec trente cavaliers et trois cents fantassins, laissant à Tezcuco vingt cavaliers et trois cents fantassins sous le commandement de l'alguazil-mayor Gonzalo de Sandoval. Ixtlilxochitl l'accompagna à la tête de vingt-quatre mille Aculhuas. L'intention de Cortez était d'abord de délivrer la province de Chalco en en chassant les Mexicains, puisqu'elle était son alliée et s'était déclarée en sa faveur. Il voulait ensuite ravager le territoire des Tlalhuicains et des peuples des rives du lac que l'on nomme Chinampanecas, et reconnaître encore une fois Mexico avant de mettre le siége devant cette ville, dont la prise devait amener la soumission de tout l'empire, puisque tous ses chefs s'y étaient retirés, et que de là ils envoyaient des ordres pour réunir des forces contre les Espagnols et leurs alliés; car depuis que Cortez avait soumis Tepeyacac et les provinces voisines, et en avait chassé les Mexicains, tout le pays situé de

l'autre côté des montagnes était parfaitement tranquille et favorisait sa cause. En quittant Tezcuco, Cortez se dirigea d'abord vers la ville de Tlalmanalco, capitale de la province de Chalco, où il fut très-bien reçu par les caciques qui la gouvernaient. Après avoir examiné avec eux ce qu'il y avait à faire et avoir augmenté son armée de quatre mille hommes, tant de cette nation que de Tlaxcalla, Huexotzingo, Quauhquechollan, et autres provinces alliées, Cortez prit la route de la province de Totolapan, qui touche à celle de Chalco du côté du midi. C'était là que se trouvaient les principales forces des ennemis, particulièrement dans la ville de Tlayacapan, qui est construite sur des rochers dont la hauteur la rend inexpugnable. Après avoir traversé des montagnes très-difficiles, on y arriva vers le soir. L'on découvrit au haut d'un rocher très-escarpé, dont les guerriers défendaient l'approche, les femmes, les enfants et tous ceux qui étaient hors d'état de porter les armes. Dès que les

ennemis aperçurent les nôtres, ils commencèrent à leur lancer, avec des frondes, une grêle de pierres, de flèches et de javelots. Cortez, décidé à risquer l'assaut, ordonna à Christoval Corral, capitaine de soixante fantassins, de commencer l'attaque par l'endroit le plus difficile, et ordonna à quelques arquebusiers de le suivre. Francisco Verdugo et Juan Rodriguez de Villafuerte devaient, à la tête de leur troupe, donner l'assaut d'un autre côté; Pedro de Yrcio et Andres Monjaraz, d'un troisième. Il envoya de même des arquebusiers pour les protéger; il leur ordonna d'attaquer simultanément aussitôt qu'ils entendraient, un coup de mousquet qui était le signal convenu. Mais quoiqu'ils fussent suivis d'Ixtlilxochitl et des siens, ainsi que des guerriers de Chalco, ils ne purent gravir que de deux côtés; car le rocher était si escarpé que l'on pouvait à peine y monter en s'aidant des pieds et des mains. Ceux qui étaient en haut les accablèrent d'une grêle de dards qui tuè-

rent deux Espagnols et en blessèrent plus de vingt. Les alliés perdirent beaucoup plus de monde. De nombreuses bandes d'ennemis qui couraient la campagne vinrent charger les nôtres en queue, de sorte qu'ils furent obligés de redescendre pour les combattre dans la plaine. Après une sanglante escarmouche, ils les mirent en fuite, en tuèrent un grand nombre, et les poursuivirent à un autre rocher situé à environ une lieue et demie du premier. On passa la nuit au pied, quoique l'on souffrît beaucoup du manque d'eau; et le lendemain Cortez commença à le gravir avec les siens, par deux sentiers qui conduisaient au sommet. Quoiqu'il y eût un grand nombre de guerriers pour défendre le passage, ils furent frappés de terreur en voyant arriver les Espagnols, et prirent la fuite, malgré les secours que leur envoyaient ceux qui étaient en haut. On en tua un grand nombre; il y en eut aussi beaucoup qui, en fuyant trop vite, tombèrent dans les précipices. Enfin, voyant qu'ils ne

pouvaient résister, ils se rendirent et déposèrent les armes. Cortez alors ordonna qu'on ne leur fit aucun mal et leur pardonna. Ceux qui occupaient l'autre rocher, touchés par sa clémence, se rendirent aussi. Cortez resta deux jours dans cet endroit avec son armée, et envoya les blessés à Tezcuco; il partit ensuite pour Huastepec, où il fut très-bien reçu. On le logea avec son armée dans une maison de campagne que possédaient les rois de Mexico; il partit le surlendemain pour Quauhtepec, où l'attendaient un grand nombre de guerriers ennemis; mais ils prirent la fuite en l'apercevant. Les habitants les imitèrent. Les Espagnols ne firent que traverser cette ville et les attaquèrent dans Xilotepec, où ils s'étaient fortifiés. Beaucoup furent tués ou pris, ainsi qu'une quantité de femmes et d'enfants; le reste abandonna la ville. Ils y demeurèrent deux jours. Au bout de ce temps, les habitants, voyant qu'ils allaient y mettre le feu, vinrent se rendre à eux, ainsi que ceux de Quauhtepec.

Les Espagnols continuèrent leur route, et se dirigèrent vers Cohuacan, capitale de la province de Tlilhuaca, qui est une demi-lieue plus loin. Cette ville était très-bien fortifiée, et défendue par une forte garnison. Ils trouvèrent les ponts rompus, de sorte qu'on ne pouvait y arriver de ce côté; mais ayant fait un détour d'une lieue et demie, ils trouvèrent un passage assez difficile par lequel ils purent pénétrer dans la ville; dès que les ennemis les eurent aperçus, ils prirent la fuite et l'abandonnèrent. Cohuacan fut pillée et brûlée en grande partie; son seigneur, qui se nommait Yoatzin, se réfugia dans les montagnes; Ixtlilxochitl lui fit reprocher sa rébellion et l'engager à venir se rendre et demander pardon de ce qu'il avait fait. Il vint donc le lendemain offrir ses services aux chrétiens, et promit de les aider dans toutes les occasions, comme il le fit en effet. De là, les Espagnols se dirigèrent sur Xochimilco, la ville la mieux fortifiée et la plus populeuse du lac d'eau

douce. Les ennemis avaient coupé les ponts à toutes les entrées de la ville, et y avaient élevé des palissades; mais les nôtres les attaquèrent si vigoureusement par terre et par eau, qu'en moins d'une demi-heure ils furent maîtres de la plus grande partie de la ville. Le combat dura cependant jusqu'à la nuit, et se renouvela le lendemain; deux Espagnols y furent tués et Cortez y courut le plus grand danger parce que son cheval s'abattit. Aussitôt que les ennemis le virent par terre, ils le chargèrent de tous les côtés, mais il se défendit valeureusement avec sa lance jusqu'à ce que Chichimecatltecuhtli, général des Tlaxcaltèques, arriva à son secours et le tira d'embarras, aidé par un des serviteurs du général. Les ennemis prirent la fuite et les nôtres se retirèrent dans l'intérieur de la ville, où ils passèrent la nuit à combler avec des pierres et des poutres les canaux dont on avait rompu les ponts, afin de pouvoir les traverser avec les chevaux. Ce travail fut terminé avant le

lever du soleil. Les nôtres cependant faisaient bonne garde et bien leur en prit, car une armée mexicaine arriva ce jour-là par terre et par eau au secours des Xochimilcos; ils attaquèrent les Espagnols qui se trouvaient dans la ville; mais ceux-ci, par ordre de Cortez, se retirèrent dans une forteresse située dans un endroit nommé Tepuhpan. Les autres, après avoir poursuivi les ennemis, vinrent les y rejoindre, et le combat s'étant renouvelé, ils tuèrent plus de cinq cents Mexicains. Le lendemain, ils défirent une autre troupe des ennemis. C'était le second secours qui leur arrivait de Mexico. Ils retournèrent ensuite à Xochimilco et trouvèrent ceux qu'ils y avaient laissés dans le plus grand embarras, car les ennemis les serraient de près. Les nôtres avaient à peine eu le temps de se reposer, quand ils furent attaqués par une nouvelle armée mexicaine plus nombreuse que les deux premières. Ce ne fut qu'après le combat le plus acharné qu'ils parvinrent à les repousser jusqu'au lac

et à les forcer à se rembarquer dans leurs canots. Ils revinrent ensuite à Xochimilco, qu'ils pillèrent et brûlèrent pendant trois jours; ils se remirent ensuite en marche pour Cuyoacan; mais ils furent attaqués en queue par les Xochimilcas et les alliés, qui poussaient des cris épouvantables. Cortez les chargea à la tête de sa cavalerie, et les repoussa jusque dans le lac. Les Espagnols arrivèrent à Cuyoacan vers le milieu de la journée, et trouvèrent cette ville entièrement abandonnée. Cortez se logea dans le palais du cacique, et alla le lendemain reconnaître la ville de Mexico à l'endroit où se réunissent les deux chaussées dont l'une vient de Xochimilco, et l'autre d'Iztacpalapan. Les ennemis y avaient construit une forte palissade et y avaient placé une bonne garnison, qui était soutenue par de nombreux canots chargés de soldats. Ils se défendirent bravement, mais les Espagnols finirent par s'en emparer. Cortez, voyant que c'était un des endroits les plus convenables pour attaquer

Mexico, y laissa une forte garnison et se remit en marche après avoir brûlé seulement quelques temples et quelques palais. Il se dirigea vers Tlacopan, qui est située deux lieues plus loin; il ne s'y arrêta pas, et continua sa marche vers Quauhtitlan; on y passa la nuit, combattant toujours les Mexicains qui étaient sur le lac. Ils tuèrent, dans ces divers combats, plusieurs ennemis d'un rang élevé; mais ils perdirent deux Espagnols, serviteurs de Cortez, qui furent sacrifiés aux idoles, ainsi que quelques alliés. Les Espagnols couchèrent le lendemain à Xilotzinco qui était abandonnée ainsi que Quauhtitlan, et le jour suivant à Acolman, sur le territoire de Tezcuco, où on leur fit la meilleure réception. Ils arrivèrent le soir même à Tezcuco. Sandoval et ceux qui y étaient restés se réjouirent beaucoup de voir que Cortez et ses compagnons avaient si bien réussi dans leur entreprise. Ils avaient aussi été attaqués par les Mexicains, qui avaient cru s'emparer facilement de Tezcuco dans l'ab-

sence de Cortez et d'Ixtlilxochitl. Cortez reçut aussi des nouvelles de Francisco de Barientos et de ses compagnons qui se trouvaient dans la province de Chuihnauhtlan qui touche, au midi, à celle de Tototepec; ils lui annonçaient que le seigneur de cette province se déclarait son allié, et qu'ils avaient eu plusieurs rencontres avec les Mexicains. C'étaient ces deux Espagnols qui commandaient ses troupes; ils avaient voulu rejoindre Cortez, mais on ne les avait pas laissés partir. Celui-ci se réjouit beaucoup de cette bonne nouvelle, et leur ordonna de rester où ils étaient jusqu'à ce qu'il eût pris Mexico.

CHAPITRE XCIV.

—

Cortez fait ses préparatifs pour attaquer Mexico par terre et par eau.

Quand on eut fini de construire et d'armer les brigantins et de creuser le canal qui devait les conduire au lac, ainsi que de préparer les machines nécessaires pour le siége de Mexico, on lança les brigantins à l'eau le 28 avril 1534; c'étaient Ixtlilxochitl et son frère Teco-

coltzin qui avaient fourni tout ce qui était nécessaire. Cortez passa ensuite en revue son armée qui se composait de 86 cavaliers, plus 118 hommes armés d'arquebuses et de mousquets, et 700 portant des épées et des boucliers; il avait 3 gros canons en fer, 15 plus petits en bronze, et 10 quintaux de poudre; il fit un discours à ses soldats pour leur recommander d'observer soigneusement les ordonnances militaires et pour les encourager, en leur représentant que Dieu les avait secourus dans toutes les occasions; que leur nombre qui, pendant quelque temps, avait été réduit à rien, s'était considérablement augmenté, et qu'ils avaient reçu des renforts d'armes et de chevaux; qu'ainsi leur victoire était assurée, et qu'ils serviraient non-seulement Dieu, en répandant la sainte foi catholique, mais aussi le roi, en ajoutant à la couronne de Castille un empire aussi étendu, qui contenait des provinces si nombreuses et si riches; qu'il fallait donc se décider à vaincre ou à mourir. Tous répon-

dirent qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie et montrèrent le plus grand désir de terminer cette entreprise d'où dépendait la conquête du pays. Dès le lendemain, Cortez adressa des messages aux provinces de Tlaxcallan, de Huexotzinco et de Chololan, pour prier les chefs d'envoyer dans dix jours les troupes auxiliaires qu'ils lui avaient promises, ceux de Tlaxcallan à Tezcuco, et les deux autres à Chalco. Ixtlilxochitl et son frère Tecocoltzin donnèrent des ordres dans les royaumes de Tezcuco et d'Acolhuacan et dans toutes les provinces qui en dépendent. On envoya des gens de guerre et de service pour aider Cortez au siége de Mexico, et l'on apporta toutes les munitions de guerre et de bouche dont l'armée avait besoin ; celles qu'ils avaient réunies à Tezcuco n'étaient pas suffisantes, car on en consommait tous les jours une grande quantité tant dans la ville que dans les sorties que l'on faisait contre les Mexicains. Les Tlaxcaltèques arrivèrent à Tezcuco au jour fixé,

c'est-à-dire cinq jours avant la Pentecôte. Les gens de Huexotzinco et de Chololan ne furent pas moins exacts à arriver à Chalco; on leur fit à tous la meilleure réception. Les guerriers de Tlaxcalla étaient au nombre de cinq mille, ils étaient commandés par Quauhxayacatzin, Miztlymatzin, Tenanamazcuicuitzin, Tequanitzin, Zeyecatecuchtli, Tepilzacatzin, Chiahuatecolotzin, Cuitlizcatl, Cocomitzin, Tzicahcuacatl, Michcuahtecuhtli, Tlachpanquizquatzin, Tizatemoczin, Chicuazenmazatl, Ixconauhquitecuhtli et Tlahuihuiztli. Chacun de ces chefs avait, selon son rang et son office, une devise différente en plumes, en or et en pierreries. Ixtlilxochitl et son frère les reçurent très-bien, les logèrent dans leurs palais, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin: pendant le peu de jours qu'ils restèrent à Tezcuco, ils leur firent toute sorte de fêtes. Les guerriers de Huexotzinco, qui étaient au nombre de plus de dix mille, étaient commandés par Nelpilonitzin, Tozquencoyotzin, Xicotencatl,

Mecacalnacatl, Quauhxayacatzin, Huitziliuitzin, Jecatlapizqui, Tetepotzquanitzin, Quauhtonatiuhtzin, Tehuatecuhtli et d'autres, qui étaient distingués par leurs devises comme ceux de Tlaxcallan; il en était de même des Cholotèques, qui envoyèrent aussi dix mille hommes. Ces deux armées furent très-bien accueillies dans la province de Chalco. Le second jour de la Pentecôte, Cortez fit ranger son armée en bataille sur la place de Tezcuco, afin de désigner ceux qui devaient composer les garnisons des trois villes qui sont autour de Mexico et suivre les capitaines qu'il avait désignés pour les commander. Le commandement de la première, qui devait occuper Tlacopan, fut donné à Pedro de Alvarado; elle se composait de 30 cavaliers, 18 arquebusiers, 150 fantassins armés de boucliers et 25,000 Tlaxcaltèques. Les officiers qui devaient commander sous lui, étaient George d'Alvarado, son frère, le capitaine Pedro de Yrcio, Gutierrez de Badajoz qui portait l'étendard,

Juan Volante, Andres de Monjarraz, biscayen, Alonzo Ortiz de Zuniga, qui commandait les arquebusiers, et Diego Velazquez. Christoval de Olid, natif de Baeça, fut mis à la tête de la seconde, qui se composait de 33 cavaliers, 18 arquebusiers, 160 fantassins et 2,000 Tlaxcaltèques ; il devait s'établir à Cuyoacan. Cortez avait réservé pour lui la direction des opérations navales; mais comme on en murmurait, disant qu'il avait choisi pour lui le poste le moins dangereux, il le donna à Rodriguez de Villa Fuerte, et prit l'armée de Christoval de Olid, qu'il fit son mestre de camp. Les officiers de ce corps étaient Christoval de Tapia, le trésorier Juan de Alderete, le facteur Bernardo Vazquez de Tapia, l'inspecteur (*veedor*) Rodrigo Alvarez Chico, Antonio Vazquez qui commandait la garde du général et fut remplacé depuis par Francisco de Terrazas qui était majordome de Cortez. Gonzalo de Sandoval, Alguazil mayor de l'armée, reçut le commandement

du troisième corps; il lui donna 24 cavaliers, (*en blanc dans le MS.*) arquebusiers, 13 arbalétriers et 150 fantassins choisis qui étaient venus avec Cortez et 40,000 hommes de Tezcuco, Huexotzinco, Cholula et Chalco; il devait attaquer Iztacpalapan et détruire cette ville; s'avancer ensuite par la chaussée du lac, appuyé par les brigantins, forcer les palissades, et s'établir à Tepeaquilla où est aujourd'hui l'ermitage de Notre-Dame de Guadeloupe. Sandoval avait sous lui Fernando de Lerma, galicien, le capitaine Rodrigo Rangel, Luis Marin et Vasco Porcullo; outre ces capitaines qui furent nommés pour ces trois corps d'armée, il y en eut d'autres qui eurent des commandements, tels que Ruy Gonzalez et Antonio de Arriaga. Pour monter les treize brigantins qui devaient attaquer par le lac, Cortez choisit 300 hommes, la plupart marins de profession; il y avait, à bord de chaque brigantin, un capitaine, un inspecteur (*veedor*), 25 soldats et 6 arquebusiers; leurs

capitaines étaient : Juan Rodriguez de Villa Fuerte de Medellin, que commandait l'amiral Juan Xaramillo, natif de Salvatierra, Francisco Verdugo, natif d'Arevalo, Francisco Rodriguez Magarino, natif de Merida, Christoval Flores de Valence, Pedro Barba de Séville, Antonio de Caravajal, natif de Zamora, Garcia Holguin, natif de Caceres, Geronimo Ruiz de la Mota, natif de Burgos, Pedro de Brihosses, natif de Salamanque, Rodrigo de la Vera, de Medina del Campo, Juan de Portillo et Juan de Manulla.

Quand les ordres furent donnés, Pedro de Alvarado et Christoval de Olid, qui devaient aller à Tlacopan et à Cuyoacan, partirent de Tezcuco, le 10 mai 1521, et allèrent coucher à Acolman, où ils se prirent de querelle sur la distribution des logements; mais Cortez se hâta d'envoyer apaiser ce différend. Ils passèrent la nuit suivante à Quauhtitlan, sur le territoire mexicain, et le jour suivant à Tlacopan où ils se fortifièrent dans le palais du roi,

qui avait abandonné cette ville et se trouvait à Mexico avec tous les siens depuis l'expulsion des Espagnols. Aussitôt que les Tlaxcaltèques furent arrivés, ils attaquèrent les ennemis qui défendaient l'entrée de la chaussée qui conduit à Mexico; le combat dura jusqu'à la nuit sans qu'ils éprouvassent de dommage: ils rentrèrent alors dans leurs quartiers et recommencèrent l'attaque cinq jours de suite. Les Espagnols interceptèrent les canaux qui conduisaient l'eau douce dans la ville, depuis le lac de Chapultepec. Les ennemis les défendirent vaillamment par terre et par eau, parce que l'existence de la ville en dépendait. On gagna quelques ponts et quelques barricades et on répara les mauvais pas afin que les cavaliers pussent charger. Quelques Espagnols et quelques alliés furent blessés. On tua un grand nombre de Mexicains. Le sixième jour, on était déjà à l'entrée de la ville. Sandoval partit alors avec son armée pour se rendre à Iztacpalapan, selon l'ordre que Cortez lui avait donné; il

fut accompagné par les Tlaxcaltèques d'Ocotelulco et de Quyahuiztlan ; car ceux de Tizapan et de Tipeticpac étaient à Tlacopan avec Alvarado. A cette époque, et avant le départ de la flotte, Cortez fit pendre Axayacatzin, un des quatre chefs de Tlaxcallan, pour quelques excès qu'il avait commis. Ceux qui s'étaient dirigés sur Cuyoacan se fortifièrent dans le palais du seigneur de cette ville, qui était à Mexico avec tous ses vassaux, car la ville était entièrement déserte. Les nôtres allèrent ensuite attaquer la chaussée qui mène de cette ville à Mexico ; mais ils trouvèrent une très-grande résistance ; car les ennemis l'avaient rompue en plusieurs endroits et avaient élevé des palissades et d'autres fortifications. Les Espagnols des deux camps se réunissaient tous les jours pour courir la campagne ; ils tuaient un grand nombre d'ennemis et enlevaient les convois de maïs et d'autres provisions qu'on voulait conduire à la ville. Quand Cortez fut averti que les Espagnols avaient établi leur

camp dans l'endroit où il les avait envoyés, il mit à la voile avec les brigantins, le vendredi après la Fête-Dieu, quoiqu'il eût été requis par les officiers de son armée de prendre le commandement des troupes de terre qu'on croyait plus dangereux; mais l'événement prouva que c'était le contraire, et sa présence y fut bien utile. Avant de s'embarquer, Cortez fit partir Gonzalo de Sandoval pour Iztacpalapan, où il lui avait assigné son poste. Les auxiliaires Aeulhuas allèrent jusqu'à Aztahuacan à la rencontre des alliés de Chalco, de Huexotzinco et de Chololan, et formèrent avec eux un corps de 30,000 hommes. Les habitants de Chalco étaient commandés par Quetzalcoatzin, Totomihuehcatzin, Chopalazcatzin, Ixpeoacatl, Tecuhxolotl, Quetzayacoltzin, Tazauhquaquillitlalatepanecatl, Nequametzin, Ecatecolotl, Quetzamacatzin, Xochpoyocacaxloquetzqui, Xocotecatl et autres, qui tous étaient reconnaissables par leurs armes et leurs devises. Ils avaient avec eux les troupes

des caciques Acitzin et Macatzin, qui ne pouvaient les commander eux-mêmes parce qu'ils étaient en bas-âge. On les avait chargés de rester dans le pays pour envoyer des provisions et des renforts pendant tout le temps que durerait la guerre. Ils arrivèrent à Iztacpalapan un peu après midi, attaquèrent cette ville et la brûlèrent. Mais enfin les ennemis voyant que Sandoval avait avec lui plus de 40,000 alliés, ils se réfugièrent dans leurs canots. Il s'empara donc facilement de la ville et s'y établit en attendant les ordres de Cortez. Ixtlilxochitl, Tecocolotzin et un autre de ses frères étaient restés à Tezcuco pour réunir le plus de soldats possible et les envoyer rejoindre Cortez. Ils lui expédiaient aussi, tant par terre que par eau, toutes les provisions nécessaires; ils employaient à ce service plus de vingt mille porteurs et de mille canots; 32,000 hommes de guerre les escortaient afin qu'ils ne fussent pas enlevés par l'ennemi. Ce ne fut pas

là le moindre service qu'il rendit à S. M. en faisant subsister une armée aussi considérable, et cela à ses frais et à ceux de ses frères et de ses parents.

CHAPITRE XCV.

—

Victoire des Espagnols sur terre et sur le lac.

Pendant que Sandoval attaquait Iztacpalapan, Cortez arrivait avec les brigantins en vue de la ville de Tepepolco, que les ennemis avaient fortifiée, et où ils avaient placé une forte garnison d'habitants de Mexico et des villes voisines, dans l'intention de prendre les

nôtres en queue et de secourir la ville d'Iztacpalapan qu'ils seraient obligés d'assiéger. Quand ils aperçurent que la flotte se dirigeait du côté de ce rocher, ils commencèrent à faire des signaux avec de la fumée pour avertir les villes et les villages du lac. Cortez débarqua avec cent cinquante hommes, et après avoir gravi le rocher avec beaucoup de difficulté, il s'empara des remparts que l'on avait élevés pour sa défense, et massacra toute la garnison, à l'exception des femmes et des enfants, que l'on épargna par pitié. Ce fut une victoire signalée; mais il y eut plus de vingt Espagnols de blessés. Quand ceux d'Iztacpalapan eurent vu la fumée du rocher, ils envoyèrent à son secours plus de cinq cents canots bien armés à leur manière. Cortez ordonna à ses brigantins de rester tranquillement au pied du rocher pour voir ce que feraient les ennemis. Ceux-ci, croyant que l'immobilité des nôtres était causée par la crainte, se dirigèrent droit vers eux; ils s'arrêtèrent à une certaine distance,

et, à ce moment, Dieu voulut qu'il s'élevât un vent de terre très-favorable aux brigantins; Cortez en profita pour attaquer l'ennemi; il rompit en un instant la ligne de leurs canots, en brisa un grand nombre et tua ceux qui les montaient; car ils se renversaient en heurtant les uns contre les autres, et leurs équipages se noyaient. Le peu qui échappèrent se réfugièrent dans les canaux de Mexico. Cette victoire rendit Cortez maître du lac.

Cortez recevait toujours des renforts; il se décida donc à attaquer Mexico en forçant les barricades que l'on avait élevées sur les chaussées qui y conduisaient; il y réussit en passant à l'aide des brigantins les passages où l'on avait détruit les ponts. Un grand nombre de Mexicains furent tués; les autres cherchèrent à se sauver à la nage, en se précipitant dans l'eau du côté opposé à celui où se trouvaient les brigantins. Les Espagnols s'avancèrent ainsi pendant plus d'une lieue, et s'emparèrent des tours qui défendaient l'entrée de la ville à Aca-

chizanco et Tozilitlan. Cortez, après y avoir débarqué avec trente hommes, renvoya les brigantins, parce qu'il était déjà tard, s'empara des tours, et força les remparts, qui étaient en maçonnerie, sans que les ennemis, malgré leur nombre, pussent s'y opposer. Il fit ensuite débarquer trois gros canons de fer qui étaient à bord des brigantins, et en fit monter un sur la chaussée, qui fit beaucoup de mal aux ennemis. Malheureusement la poudre prit feu par la négligence du canonnier. Cortez envoya pendant la nuit un brigantin en chercher d'autre à Iztacpalapan. Quoique sa première intention eût été de se rendre à Aculhuacan, il prit le parti d'aller à la ville que nous venons de nommer, parce que cela lui parut convenable. Il envoya chercher la moitié de l'armée qui se trouvait à Cuyoacan, et cinquante hommes de celle de Gonzalo de Sandoval, qui arrivèrent le lendemain. La position de Cortez fut très-périlleuse pendant toute la nuit, et il eut bien de la peine

à se défendre contre les Mexicains, qui l'attaquèrent vers minuit : mais ils furent effrayés par quelques décharges d'artillerie et de mousqueterie et n'osèrent passer plus avant. Quand les renforts furent arrivés, les nôtres renouvelèrent le combat, et forcèrent le passage d'un canal dont on avait détruit le pont, et une palissade; de sorte qu'ils arrivèrent aux premières maisons de la ville. Cortez, voyant que les ennemis placés de l'autre côté de la chaussée lui faisaient beaucoup de mal, parce que les brigantins ne pouvaient y arriver, y fit pratiquer une tranchée par laquelle il fit passer des brigantins qui les prirent entre deux feux, détruisirent plusieurs canots et brûlèrent quantité de maisons du faubourg. Le lendemain, Sandoval quitta Iztacpalapan, avec sa troupe, et se dirigea sur Cuyoacan. Il combattit pendant la route un parti de Mexicains, le battit et brûla plusieurs maisons. A l'aide de deux brigantins, que Cortez lui envoya, il traversa l'endroit de la chaussée

que les ennemis avaient coupée, y laissa tout son monde, et prenant avec lui dix cavaliers il alla rejoindre Cortez; mais avant d'y arriver, il fut obligé de combattre ceux que Cortez avait mis en fuite. Dans cette occasion, Sandoval eut le pied percé d'un coup de javelot; mais l'artillerie et la mousqueterie de Cortez firent un tel carnage, que dorénavant les ennemis n'osèrent plus s'approcher de si près. Le combat se renouvela pendant six jours. Les brigantins incendiaient les maisons qui se trouvaient aux alentours de la ville: ils découvrirent enfin un canal par où ils pouvaient parvenir dans les faubourgs, et même dans l'intérieur de la ville; ce qui fut très-important; car les canots n'osaient plus approcher, et se tenaient à un quart de lieue de distance du camp de Cortez. Pedro de Alvarado avertit Cortez que les ennemis entraient et sortaient de la ville par l'autre chaussée, du côté de Coyobasco, que les villes mexicaines et tecpanèques leur envoyaient par là des se-

cours d'hommes et de vivres, et que s'ils étaient trop pressés ils pourraient opérer leur retraite par ce côté. Cortez ordonna à Sandoval d'aller, malgré sa blessure occuper la petite ville de Tepeyacac, dans l'endroit où est aujourd'hui Notre-Dame-de-Guadeloupe; il se mit en marche avec vingt cavaliers, dix-huit arquebusiers et cent fantassins, et laissa les cinquante autres à Cortez. Il emmena aussi 16,000 alliés de Tezcuco, de Chalco et de Huexotzinco.

Cortez se décida à pénétrer dans l'intérieur de la ville, en faisant soutenir l'attaque par les brigantins. Il envoya ordre à une partie de la garnison de Cuyoacan de se rendre auprès de lui; le reste garda l'entrée des chaussées, pour empêcher ceux des villes alliées de Mexico d'attaquer les nôtres en queue. Ces villes étaient Xochmilco, Cuyoacan, Iztacpalapan, Huitzilopochco, Culhuacan, Zitahuac et Mizquic. Il laissa aussi à Cuyoacan, pour garder ce poste, 16,000 hommes de Huexot-

APPENDICE.

APPENDICE

A LA SECONDE PARTIE.

Les noms d'hommes et de lieux avaient, chez les anciens Mexicains comme chez presque toutes les nations, une signification. Il est d'autant plus nécessaire de la connaître qu'il serait impossible autrement de déchiffrer le peu de manuscrits astèques qui ont échappé aux désastres de la conquête.

Pour représenter le nom d'une ville ou d'un individu, les Mexicains peignaient l'objet d'où ce nom était tiré : ainsi le nom de la ville de Chapultepec, qui veut dire, montagne des sauterelles, était représenté par une montagne (*tepec*) sur laquelle était une sauterelle (*chapulin*).

Mais ce n'est pas toujours chose facile que d'expliquer ces noms propres ; ils sont en général composés de deux ou trois mots contractés en un seul par la suppression de plusieurs lettres. Souvent le mot est entièrement dénaturé par l'addition d'une ou de plusieurs lettres au commencement, ce qui rend impossible l'usage des dictionnaires, d'ailleurs très-incomplets. Les missionnaires espagnols, qui nous ont laissé des traités sur cette langue, ne disent point d'après quelles règles ces contractions avaient lieu. J'ai cru cependant remarquer que quand deux mots sont réunis ensemble, c'est celui qu'on place le premier, et qui perd ses lettres finales, qui est le régime de l'autre : ainsi dans *ahuatepec* (montagne des chênes), le mot *ahuatl* (chêne), qui est le régime de *tepec* (montagne), perd les deux dernières lettres *tl* ; mais cette règle est loin d'être sans exception.

Une autre difficulté non moins grande vient des terminaisons que l'on ajoutait aux mots pour en former des noms de lieu. Les terminaisons *chan*, *tlan*, *apan*, *polco*, *ozco*, *tzinco*, doivent indiquer des nuances différentes ; mais je n'ai pu en trouver nulle part l'explication. Il doit cependant y avoir une différence de signification entre Tepepolco et Tepetzinco, dérivés tous deux de Tepec, entre Chalchiuhapan et Chalchiuchtitlan.

L'on ajoute quelquefois à la fin des noms propres les syllabes *tzin* et *ton*. La première est honorifique, et la seconde au contraire désigne les gens d'une condition inférieure. On trouve indifféremment dans les auteurs Netzahualcoyotl et Netzahualcoyotzin, Chacha et Chachaton.

Le mot *tecuhtli*, à la fin d'un nom propre, en est indépendant, et désigne seulement que celui qui le portait était revêtu de la dignité de tecuhtli. On dit également *tochin* et *tochintecuhtli*.

Quand le mot *ostoc* (caverne) entre dans la composition d'un nom de ville, il semble indiquer qu'elle fut fondée par les Chichimèques, qui dans l'origine habitaient des cavernes.

Je terminerai en faisant observer que divers noms d'hommes et de lieux sont tirés de diverses langues qui se parlaient au Mexique, telles que l'otomi, la totonaque, la mistèque ou la tarasque, et qu'on chercherait vainement à les expliquer par le mexicain.

Voici le peu de noms contenus dans cet ouvrage dont je crois avoir trouvé le sens : j'espère qu'on voudra bien lire ce travail avec l'indulgence que mérite un premier essai ; peut-être un jour quelque Mexicain, versé dans la langue astèque, nous donnera-t-il un travail complet à cet égard ; ce ne sera

qu'alors qu'on pourra déchiffrer complétement les manuscrits qui nous restent.

Acamapichtli ou Acamapichtzin, premier roi de Mexico, composé de *acatl* roseau, *maitl* main, et *pachoa* serrer, qui serre des roseaux dans sa main. L'hiéroglyphe de ce roi est en effet une main qui tient une poignée de roseaux.

Acatelolco, nom de ville au milieu des roseaux; d'*acatl*, roseau.

Acatlan, pays des roseaux; d'*acatl*, roseau.

Acatomatl, vase de roseau; d'*acatl*, roseau, et *tomatl*, vase.

Acocotzin; d'*acocotli*, nom d'une plante.

Acolman; d'*acolli*, épaule.

Acolmiztli, épaule de lion; d'*acolli*, épaule, et *miztli*, lion.

Acoyocan, d'*acoyoctli*, saignée faite à une rivière pour faire des irrigations.

Acozamil, ce nom n'est pas mexicain. Il signifie dans la la langue du Yucathan, l'île des Hirondelles, *voyez* Cogolludo, *Historia de Yucathan*.

Ahuatepec, montagne des chênes; de *ahuatl*, chêne; et *tepec*, montagne.

Ahuacoyocan, pays des chênes, de *ahuatl*.

Ahuecatlan, abîme profond rempli d'eau.

Ahuitzotl ou Ahuitzotzin, nom du huitième roi de Mexico. Espèce de loutre qui est aussi l'hiéroglyphe de ce roi.

Ahuilizapan, aujourd'hui Orizava. Ce nom, selon Clavigero (t. II, p. 254), veut dire dans l'eau du plaisir.

Amantzin ; probablement d'*Amanani*, devin.

Amaxtlan ; d'*Amaxac*. Endroit ou une rivière se divise en plusieurs branches.

Anahuac, pays entre les eaux (les deux mers).

Apantecuhtli ; d'*apantli*, aqueduc, et *tecuhtli*.

Atlpapalotzin ; papillon d'eau ; d'*atl*, eau, et *papalotl*, papillon.

Atenco ; d'*atl*, eau ; et *tentli*, lèvre ou bord : sur le bord de l'eau.

Atlihueza, eau qui se précipite selon Lorenzana, p. xi.

Atlixco, au-dessus de l'eau.

Atonatiuh, soleil d'eau ; d'*atl*, eau, et *tonatiuh*, soleil.

Atotonilco, lieu de l'eau chaude d'*Atotonilli*.

Atototzin ou Atotoztli, espèce de pélican ; d'*atl*, eau, et *tototl*, oiseau.

Atoyac ou Atoyatl, fleuve.

Atzcacoatl, composé de *atzcatl*, fourmi, et *coatl*, serpent.

Atzcaputzalco, capitale des Tecpanèques ; d'*atzcaputzalli*, fourmilière.

Atzcalxochitzin, composé de *atzcatl*, fourmi, et *xochitl*, fleur.

Axapochco, endroit où l'on trouve l'*axalli*, sable qui servait à polir les pierres précieuses.

Axayacatl, huitième roi du Mexique ; d'*atl*, eau, et *xayacatl*, face. Son hiéroglyphe est une figure devant laquelle est le signe de l'eau.

Ayocan, pays des tortues ; d'*ayotl*, tortue.

Aztlan, lieu d'où les Mexicains tiraient leur origine. — D'*Aztatl*, héron.

Aztatlixtecan, pays des hérons.

Cacama, c'est le nom qu'on donne aux petits épis qui croissent à côté de l'épi principal. Il convenait donc très-bien à un bâtard, comme l'était le prince qui portait ce nom.

Chalchiuhapan, pays des émeraudes ; de *Chalchiuh,* émeraude.

Chalchiuhtlanetzin, émeraude brillante ; de *Chalchiuh* et *tlanextiliztli,* éclat.

Chalchiuhtotomazin, qui chasse l'oiseau couleur d'émeraude ; de *Chalchiuh,* émeraude, et *totomani,* chasseur d'oiseau.

Chalco, dans l'émeraude. Probablement à cause des prairies qui environnaient cette ville.

Chapultepec, montagne des sauterelles ; de *chapulin,* sauterelle, et *tepec,* montagne.

Caltanni, habitation d'en bas ; *voyez* Lorenzana, p. 111.

Chiauhtlan ; de *chiahuitl,* espèce de vipère.

Chiahuitecolotl ; de *chiahuitl* et de *tecolotl,* hibou.

Chichtzin ; de *chichi,* chien.

Chilchiquiltzin, tacheté de vert ; de *chichicoa,* tacheter, et *quiltic,* vert.

Chiconquauh ou Chiconquauhtli, neuf aigles ; de *chicuna,* neuf, et *quauhtli,* aigle.

Chicomacatzin ; de *chicome,* sept ; *acatl,* roseau.

Chicomoztoc, endroit d'où les nations de l'Anahuac se croyaient originaires ; de *Chicome,* sept ; *oztoc,* caverne.

Chiquazenmazatl, six cerfs ; de *chicuazen,* six ; et *mazatl,* cerf.

Chicunayocan, pays des neuf tortues ; de *chicuna,* neuf ; *ayotl,* tortue.

Chicuhcoatl, huit serpents ; de *chicuey,* huit ; et *coatl,* serpent.

Chilapan, pays du *chili* ou poivre.

Chimalhuacan ; de *chimalli,* bouclier.

Chimalpopocatzin, roi de Mexico ; de *chimalli ;* et de *popoca,* fumée. L'hiéroglyphe de ce roi est en effet un bouclier d'où il sort de la fumée.

Chimalpiltzintli ; de *chimalli* et de *piltzintli,* enfant.

Citlalcoatl ; de *citlalli,* étoile ; *coatl,* serpent.

Citlalpopocatzin, comète ; mot à mot, étoile fumante.

Citlalquauhtzin ; de *citlalli* et de *quauthli,* aigle.

Citlaltepec ; de *citlalli* et *tepec*, montagne.

Citlaltzin ; de *citlalli,* étoile.

Coatzacualco. On prétend que ce nom vient de *coatl,* serpent, et *coatzalan,* se cacher ; et signifie l'endroit où se cache le serpent, parce que ce fut dans cette province que disparut Quetzalcoatl.

Coatepec, montagne des serpents.

Coatetl, pierre du serpent ; de *coatl* et *tetl,* pierre.

Coatlichan, pays des serpents.

Coaxochitzin, fleur des serpents. Cette fleur est décrite par Hernandez, p. 156.

Cocolitlan, pays malsain ; de *cocoliztli,* maladie.

Cozcaquauhtli, espèce d'aigle à tête rouge.

Cétlahuixochitzin, fleur décrite par Hernandez, p. 376.

Cuetlaxochitzin, fleur décrite par Hernandez, p. 375.

Cuetlachtitlan, pays des loups ; de *cuetlachtli,* loup.

Cuetlacoapan, aujourd'hui *Puebla de los Angeles ;* selon

Boturini (p. 78), et Medina (p. 122), l'endroit où on lave les entrailles des victimes.

Cuicuetzaltzin ; de *cuicuetzatl,* hirondelle.

Culhuacan, pays des serpents, selon Veytia, t. I, p. 21.

Epcohuac. Boturini (p. 78), traduit ce nom par serpent qui brûle.

Ehcatepec, montagne qui s'élève dans l'air ; d'*ehcatl*, air ; et *tepec*, montagne.

Ehcatonatuih, soleil d'air ; d'*ehcatl* et *tonatiuh*, soleil.

Huanaxato, est selon Medina (p. 257), une corruption du mot tarasque *quanashuato,* qui veut dire montagne des grenouilles.

Huaxacac ou Oaxaca ; de *huaxin,* espèce d'arbres ; et *xacatl*, pointe.

Huehuetlan, nom d'une province ; de *huehue,* vieux, ou de *huehuetl*, tambour.

Huehuetlapallan, le vieux Tlapallan. (*Voyez* ce mot.)

Huexotlan ; de *huexotl*, saule.

Huexotzinco ; de *huexotl,* saule.

Huexotzincatzin, qui a remporté la victoire contre Huexotzinco.

Huilotepec, montagne des pigeons ; de *huilotl,* pigeon ; et *tepec*, montagne.

Huilotlan, pays des pigeons.

Huitzilihuitl, espèce d'oiseau.

Huitzilihuacan, pays où se trouve cet oiseau.

Huitzilopochco, lieu dédié à *Huitzilopochtli*.

Ilhuicamina, surnom de Motecuhzoma I, qui lance des flèches jusqu'au ciel ; d'*ilhuicatl*, ciel ; et *mitl*, flèche.

L'hiéroglyphe de ce roi est en effet une flèche qui frappe le ciel.

IXTLILXOCHITL ; de *xochitl,* fleur ; et *ixtliltic,* basané.

IXOTL ; d'*ixotla,* donner un coup de sabre sur la tête.

ITZCOATZIN, roi de Mexico, serpent en obsidienne ; d'*itzli,* obsidienne ; et *coatl,* serpent.

IXAYOC, pleureur ; d'*ixayotl,* larme.

IXAYOPILTZIN, enfant qui pleure ; d'*ixayotl,* larme ; et *pilzintli,* enfant.

IXHUACAN, terrain sec. *Voy.* Lorenzana, p. 1.

IZTACALCO ; d'*istac,* blanc.

IZTACPALAPAN, ville blanche.

IZTACPAPALOTZIN, papillon blanc ; d'*iztac,* blanc ; *papalotl,* papillon.

IZTACQUAUHTLI ou IZTACQUAUHTZIN, aigle blanc ; d'*istac,* blanc ; et *quauthli,* aigle.

IZTLACAUHTZIN ; d'*iztlaca,* prophète.

MACUILCOATL, cinq serpents ; de *macuilli,* cinq ; et *coatl,* serpent.

MALINALOCA de *malinalli,* tordre.

MATZICOTZIN ; de *matzicoltic,* manchot.

MATLALCIHUATZIN, femme verte ; de *Matlatl,* vert, et *cihuatl,* femme.

MATLALTZINCO, lieu de verdure.

MAXTLA, roi d'Atzcaputzalco, caleçon ou pagne.

MAXLACAN, pays des pagnes.

MAZATL, cerf.

MAZAHUACAN, pays des cerfs.

MECONETZIN, l'enfant du Maguey. Voy. Veytia, tom. I, pag. 266.

Meztitlan, de *meztli*, lune; et *tetl*, pierre.

Mitl, flèche.

Mitliztac, flèche blanche; de *mitl*, flèche et *iztac* blanc.

Michoacan, pays du *michi*, espèce de poisson.

Mixtli, nuage.

Mixcoatzin, serpent de nuage; de *mixtli* nuage et *coatl*, serpent.

Motecuhzoma, seigneur sévère.

Motoliniatzin de *motolinia*, pauvre.

Netzahualcoyotzin, roi de Tezcuco, renard jeûneur; de *nezahua*, jeûner et *coyotl*, renard.

Netzahualpilztzintli; de *nezahua*, jeûner, et *piltzintli*, enfant pour lequel on a jeûné.

Nochcoani; de *nochtli*, figuier d'inde.

Nonoalco, l'endroit du dénombrement.

Ocelopan, pays des tigres, d'*ocelotl*, tigre.

Ocelotepec, montagne des tigres.

Ocotoch, *d'ocotl*, pin.

Ocotzinco et Ocotelulco, ville des pins.

Ocotepec, montagne des pins.

Ometochtli; deux lapins *d'ome*, deux, *tochtli*, lapin.

Omacatzin, deux roseaux; *d'ome*, deux, *acatl*, roseau.

Otomcatepec, montagne des Otomites.

Oztocticpac, au-dessus de la caverne; d'*oztoc*, caverne, et *ticpac*, au-dessus.

Pachoacan de *Pachoa*, endroit resserré, parce que cette ville est construite dans un défilé.

Papalotepec, montagne des papillons de *Papalotl*.

Papalotlan, pays des papillons

Payntzin, coureur de *Payna*, courir légèrement.

Pochtepec ou Popocatepec, volcan; de *tepec*, montagne, et *pochtli*, fumée.

Pochotl, nom d'une plante.

Quanaltecatl, homme qui a une crête; de *tecatl*, homme, et *quanacatl*, crête.

Quatlapanqui, tête fendue; montagne dont la cime est partagée en deux.

Quauhatlapaltzin; de *quauhatlapalli*, aigle rouge.

Quauhatlapazco, pays des aigles rouges.

Quauhaxayacatl; de *quauhtli*, aigle, et *axayacatl*, qui a la tête dans l'eau. Voy. ce mot.

Quauhquetzalli, plume d'aigle; de *quetzalli*, plume, et *quauhtli*, aigle.

Quauhtitlan, pays des aigles.

Quauhtlactli, corps d'aigle; de *quauhtli*, aigle, et *tlactli*, corps.

Quauhtlatoa, qui a la voix d'un aigle; de *tlatoa*, parler, qui se dit aussi des animaux.

Quauhtlatzinco, ville dans la forêt; de *Quauhtlan*, forêt.

Quauhtonatiuh; de *quauhtli*, aigle, et *tonatiuh*, soleil.

Quetzalcoatl, serpent couvert de plumes; de *quetzalli*, plume, et *coatl*, serpent.

Quetzalmalin, plume tordue; de *quetzal* et *malina*, tordre.

Quetzalmitli, flèche emplumée; de *quetzalli*, plume, et *mitl*, flèche.

Quetzalmamalitzin, plume fendue; de *quetzalli* et de *mamali*, fendre.

Quetzaltecuhtli, *quetzalli* et de *tecuhtli*, chevalier.

QUETZALTECOLOTZIN, plume de hibou ; de *tecolotl*, hibou.

QUETZALTEPEC, montagne de plumes ou ornée de plumes.

QUETZALXOCHITZIN ; de *quetzalli* et de *xochitl*, fleur.

QUIAUHTEPEC, montagne de la pluie ; de *quiahuitl*, pluie.

QUIAHUIZTLAN, pays pluvieux.

QUINAMETZIN, géant. Voy. Veytia, tom. I, pag. 142.

TEAPAZCO ; de *teapaztli*, tas de pierre.

TECPATL, cailloux.

TECPAN, palais d'un roi ou d'un seigneur.

TECPANXOCHITL, fleur du palais.

TECONALTECATL, charbonnier ; de *teconalli*, charbon, et *tecatl*, homme.

TECPANÈQUE, qui habite un pays pierreux. Voy. Clavigero, tom. 1, pag. 152.

TECUHXOLOTL ; de *xolotl*, œil, et *tecuhtli*, chevalier.

TELPOCH, jeune homme.

TEMACPALCO, ville livrée par trahison ; de *temactli*, chose livrée.

TEMAMATLATL, escalier de pierre.

TEMACHCAOTLI ; de *temachtli*, qui enseigne.

TENAMAXCUICUITL, pierre peinte. Voy. Lorenzana, p. v.

TENAMITEC, endroit entouré de murailles ; de *tenamitl*, mur d'enceinte.

TENUCHTITLAN, figuier sur la pierre ; de *tenuch*, figuier d'inde, et *tetl*, pierre.

TEOTIHUACAN, ville des dieux ; de *teotl*, dieu.

Teotlatzinoc ; de *teotlatli*, plaine étendue

Teoyualminqui, fameux guerrier qui tue. Voy. Veytia, tom. II, pag. 213.

Tepechpan, pays des montagnes.

Tepeyacac, sur la pointe de la montagne; de *tepec* et *yacatl*, pointe.

Tepeticpac, au haut de la montagne; de *tepec*, montagne, *ticpac*, au-dessus de.

Tepetlaoztoc, caverne dans la montagne.

Tepetlatzinco, ville sur la montagne.

Tepolocan, endroit dangereux.

Tepoloatecuhtli; de *tecuhtli*, chevalier et *tepoloani*, vainqueur.

Tepozotlan; de *tepoztli*, fer.

Tequanitzin; de *tequani*, bête féroce.

Tequantepec, montagne des bêtes féroces.

Tequixquinahua; de *tequixquitl*, salpêtre.

Tetontli, petite pierre.

Tetzauh, mauvais augure.

Tetzauhpiltzintli, enfant de mauvais augure.

Tezcacoatl de *coatl*, serpent, et *tezcatli*, miroir.

Tezcoco, endroit où l'on s'arrête.

Tezcococihuatzin, femme de Tezcoco; de *cihuatl*, femme.

Tezmolocan; de *tezmolli*, jonc vert.

Teyatzin; de *teyoa*, gagner une bonne renommée.

Tezcatlpopoca, miroir fumant; de *pochtli*, fumée, et *tezcatli*, miroir ou chose très-polie.

Tizoc; ce nom du septième roi de Mexico veut dire trans-

percer ; aussi son hiéroglyphe est-il une cuisse couverte de blessures.

Tlacahuepantzin ; de *tlacahua*, maître de qui l'on est l'esclave.

Tlacateotzin, homme-dieu ; de *tlacatl*, homme, et *teotl*, dieu.

Tlacaellel, homme de grand cœur. Voy. Clavigero, pag. 209.

Tlachco, jeu de balle.

Tlachinotzin ; de *tlachinoa*, brûler des forêts.

Tlahuican ; de *tlahuic*, cinabre.

Tlahuitolan ; de *tlahuitl*, ocre rouge.

Tlamaca, plaine étendue. Voy Lorenzana, pag. 3.

Tlapallan, pays rouge ; de *tlapalli*, rouge.

Tlalaxapan ; de *tlalaxi*, pou.

Tlatelulco ; de *tlatelli*, monticule.

Tlatlauquitepec, montagne rouge. Voy. Boturini, p. 3.

Tlaxcallan, endroit du pain, parce qu'on y cultivait beaucoup de maïs. Voy. Boturini, pag. 78.

Tlazalan, ravin.

Tlazalantlanoztoc, caverne dans un ravin ; de *tlazalan*, ravin, *ostoc*, caverne.

Tlequexolotzin, œil de feu ; de *tletl*, feu, et *xolotl*, œil.

Tochintecuhtli ; de *tochin*, lapin (Molina le traduit ainsi; mais je pense que cela veut dire *cochon-d'inde*).

Tochpan, pays des lapins.

Tochtepec, montagne des lapins.

Tollan ; de *tollin*, jonc ou glayeul.

Tolocan, de *tollin*.

TOLPETLAC, lieu où l'on fabrique des nattes. Voy. Boturini, pag. 78.

TONATIUHTZIN, soleil.

TOPILTZIN, justicier ; de *Topilli*, insigne qui distinguait les juges.

TOTONAPAN, eau des poules; de *Tototl*, poule, et *Atl*, eau.

TOTOTEPEC, montagne des poules.

TUZAPAN, pays des taupes ; de *tuza*, taupe.

TZIHUAXOCHITZIN ; de *Xochitl*, fleur, et *Tzihuatl* ou *cihuatl*, femme.

TZINACANOSTOC, caverne des chauves-souris; d'*Oztoc* et *Tzinacan*, chauve-souris.

TZONTECOMAMA, tête chargée. Voy. Boturini, pag. 78.

TZONTECOMATL, tête coupée et séparée du corps.

XALISCO, ville dans les sables; de *Xalli*, sable.

XALTOCAN, pays sablonneux.

XICOTEPEC, montagne des Abeilles; de *Xicotli*, espèce d'abeille qui dépose son miel dans les arbres.

XIHUITLTEMOC; de *xihuitl*, année.

XIHUITLPOPOCA; de *xihuitl* et de *popoca*, fumée.

XILOTEPEC ; de *xilotl*, épi de maïs.

XIQUIPILCO, de xiquipilli, sac ou bourse.

XOCHQUETZALLI; de *xochitl*, herbe, et *quetzalli*, plumes.

XOCHITL, fleur, d'où sont dérivés *xochimilco*, *xochipalco*, ville des fleurs; *xochitlan*, pays des fleurs ; *xochitepec*, montagne des fleurs.

XOCHIQUETZALTZIN ; de *xochitl*, et de *quetzalli*, plume.

XOCHTUNAL, figuier en fleur; de *xochitl* et *tunal*, figuier-d'inde.

XOLOTL, œil.

XOCONUSCHCO, XOCOTITLAN; de *xocotl*, espèce de fruit.

YAHUALIHUACAN; de *yahuali*, rond.

YAOTL, ennemi.

YAUHTEPEC; peut-être de *yahuitl*, maïs noir.

ZACATLAN, pré couvert d'herbe. Voy. Veytia, pag. 218.

ZEMPOALLAN; de Zempoalli qui veut dire vingt, parce qu'on y tenait un marché tous les vingt jours.

ZOLTEPEC, montagne des Cailles; de *zoli*, caille.

ZOYOLAN; peut-être de *Zoloa*, endroit resserré.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

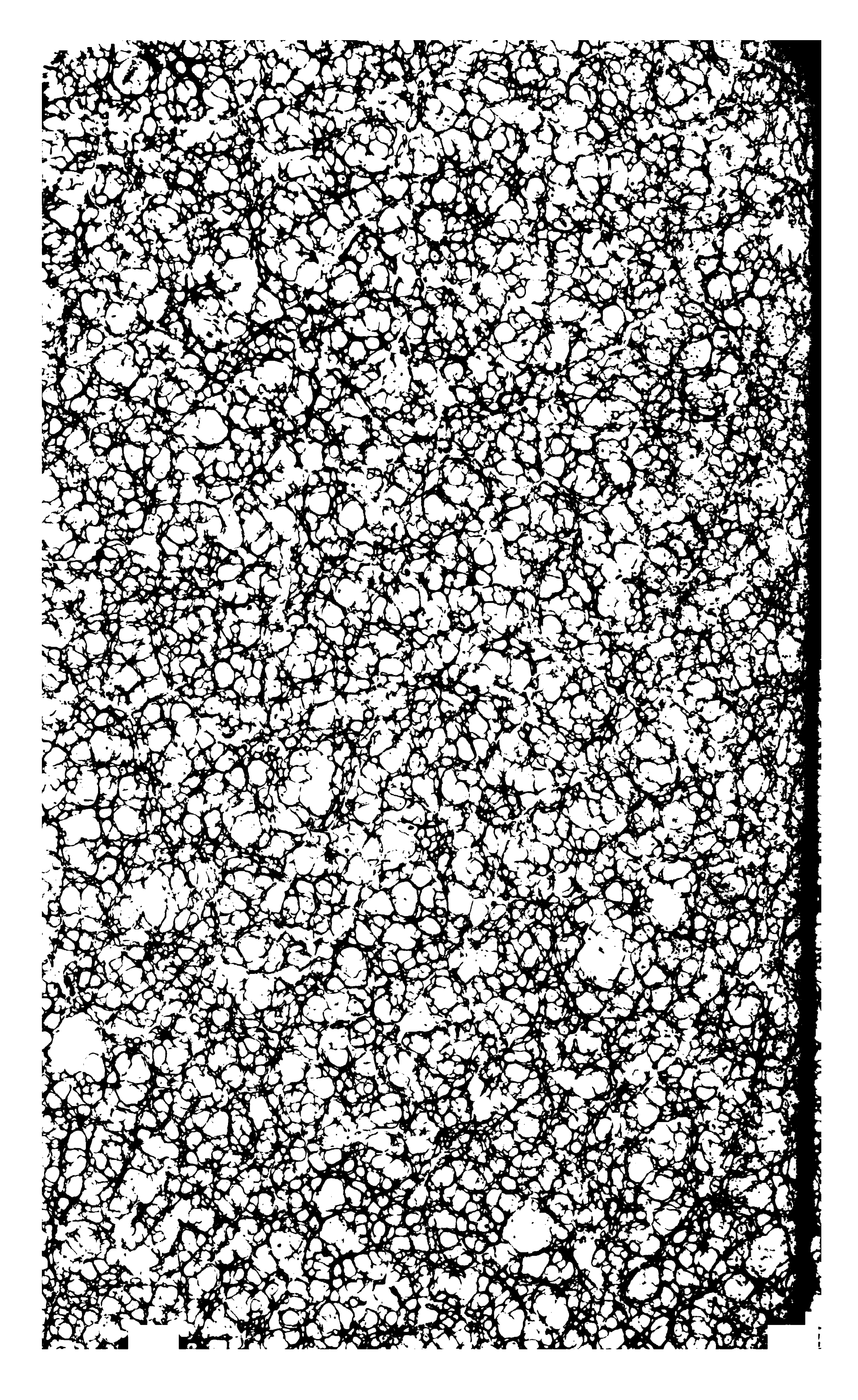
Pages.

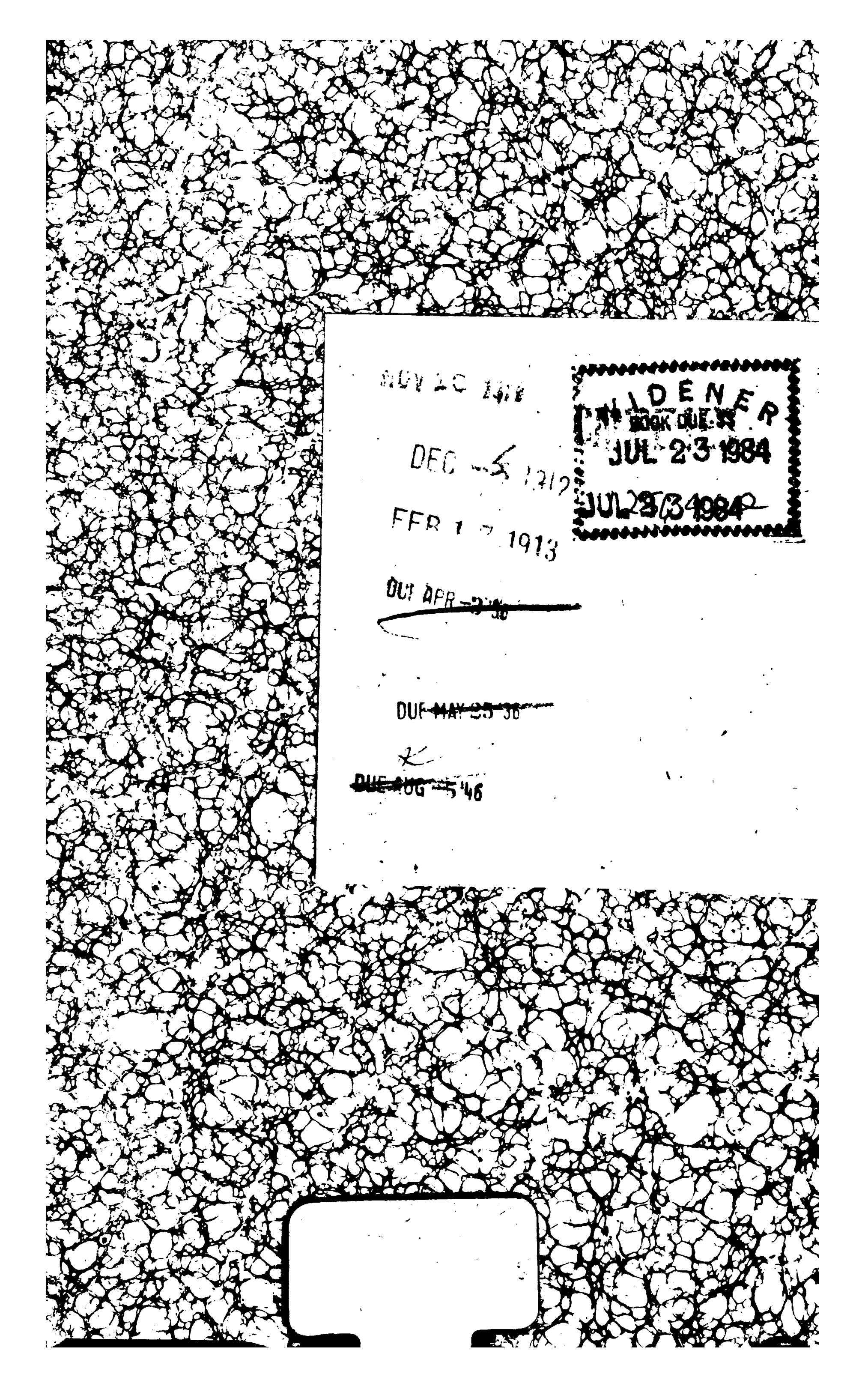
Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
rue Racine, 28, près de l'Odéon.




NOV 20 1912
DEC 5 1912
FEB 1 1913
OUT APR 2 '36
DUE MAY 25 '36
DUE AUG 5 '46
WIDENER
BOOK DUE
JUL 23 1984
JUL 23 1984